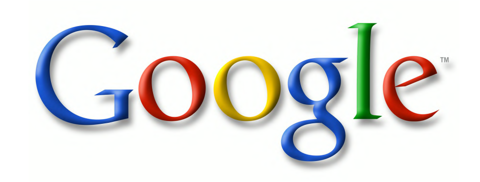
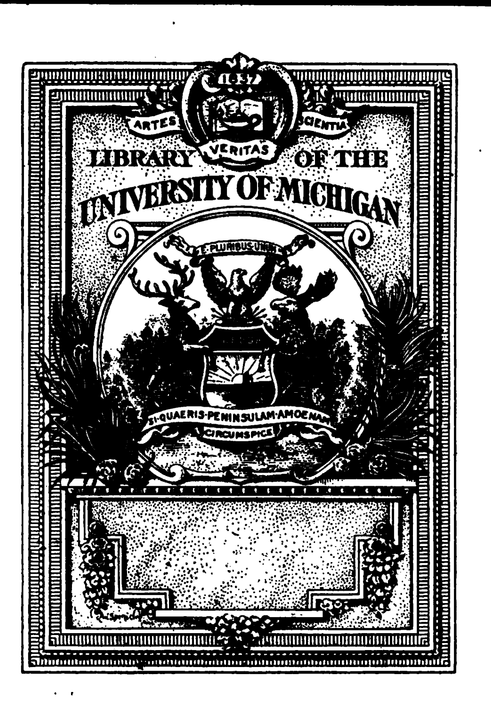




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté ... 1
Amaury ... 1
Ange Pitou ... 2
Ascanio ... 2
Une Aventure d'Amour ... 1
Aventures de John Davys ... 2
Les Baleiniers ... 2
Le Bâtard de Mauléon ... 3
Black ... 1
Les Blancs et les Bleus ... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe ... 1
La Boule de Neige ... 1
Bric-à-Brac ... 2
Un Cadet de Famille ... 3
Le Capitaine Pamphile ... 1
Le Capitaine Paul ... 1
Le Capitaine Richard ... 1
Catherine Blum ... 1
Causeries ... 2
Cécile ... 1
Charles le Téméraire ... 2
Le Chasseur de Sauvagine ... 1
Le Château d'Eppstein ... 2
Le Chevalier d'Harmental ... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge ... 2
Le Collier de la Reine ... 3
La Colombe — Maître Adam le Calabrais ... 1
Les Compagnons de Jéhu ... 3
Le Comte de Monte-Cristo ... 6
La Comtesse de Charny ... 6
La Comtesse de Salisbury ... 2
Les Confessions de la marquise ... 2
Conscience l'innocent ... 2
Création et Rédemption — Le Docteur Mystérieux ... 2
— La Fille du Marquis ... 2
La Dame de Monsoreau ... 3
La Dame de Volupté ... 2
Les Deux Diane ... 3
Les Deux Reines ... 2
Dieu dispose ... 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman ... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize ... 3
Les Drames de la mer ... 1
La Femme au Collier de velours ... 1
Fernande ... 1
Une Fille du Régent ... 1
Le Fils du Forçat ... 1
Les Frères corses ... 1
Gabriel Lambert ... 1
Les Garibaldiens ... 1
Gaule et France ... 1
Georges ... 1
Un Gil Blas en Californie ... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: — César ... 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu ... 2
La Guerre des Femmes ... 2
Histoire d'un Casse-Noisette ... 1
Les Hommes de Fer ... 1
L'Horoscope ... 1
L'Ile de feu ... 2
Impressions de voyage:
— Une Année à Florence ... 1
L'Arabie-Heureuse ... 3
Les Bords du Rhin ... 2
Le Capitaine Arena ... 1
Le Caucase ... 3

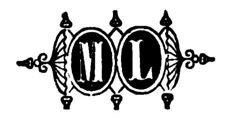
Impressions de voyage:
— Le Corricolo ... 2
— Le Midi de la France ... 2
— De Paris à Cadix ... 2
— Quinze jours au Sinaï ... 1
— En Russie ... 4
— En Suisse ... 3
— Le Speronare ... 1
— La Villa Palmieri ... 1
— Le Véloce ... 2
Ingénue ... 2
Isabel de Bavière ... 2
Italiens et Flamands ... 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad.) ... 2
Jacques Ortis ... 1
Jane ... 1
Jehanne la Pucelle ... 1
Louis XIV et son siècle ... 4
Louis XV et sa Cour ... 2
Louis XVI et la Révolution ... 2
Les Louves de Machecoul ... 2
Madame de Chamblay ... 3
La Maison de Glace ... 2
Le Maître d'Armes ... 2
Les Mariages du père Olifus ... 1
Les Médicis ... 1
Mes Mémoires ... 10
Mémoires de Garibaldi ... 2
Mémoires d'une aveugle ... 2
Mémoires d'un Médecin. — J. Balsamo. 5
Le Meneur de Loups ... 1
Les Mille et un Fantômes ... 1
Les Mohicans de Paris ... 4
Les Morts vont vite ... 2
Napoléon ... 1
Une nuit à Florence ... 1
Olympe de Clèves ... 3
Le Page du duc de Savoie ... 2
Parisiens et Provinciaux ... 2
Le Pasteur d'Ashbourn ... 2
Pauline et Pascal Bruno ... 1
Un Pays inconnu ... 1
Le Père Gigogne ... 2
Le Père la Ruine ... 1
Le Prince des Voleurs ... 2
La Princesse de Monaco ... 3
La Princesse Flora ... 2
Les Quarante-Cinq ... 1
La Régence ... 1
La Reine Margot ... 2
Robin Hood le Proscrit ... 2
La Route de Varennes ... 1
Le Salteador ... 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony ... 1
Les Stuarts ... 1
Sultanetta ... 1
Sylvandire ... 1
La Terreur prussienne ... 2
Le Testament de M. Chauvelin ... 1
Trois Maîtres ... 1
Les Trois Mousquetaires ... 2
Le Trou de l'Enfer ... 1
La Tulipe noire ... 1
Le Vicomte de Bragelonne ... 6
La Vie au désert ... 2
Une vie d'artiste ...
Vingt ans après ...

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

PRÉFACE

Il faut d'abord vous dire, mes enfants, que j'ai quelque peu parcouru le monde, et qu'à ce titre de voyageur je vous ferai probablement un jour un *Robinson*, qui ne vaudra sans doute pas celui de Daniel de Foë, mais qui vaudra bien certainement tous ceux qu'on a fait depuis.

Or, pendant un de ces mille voyages dont je vous parlais tout à l'heure, j'étais sur un bateau à vapeur remontant le vieux Rhin, comme l'appellent les Allemands, et suivant des yeux, ma carte et mon guide sur la table, tous ces beaux châteaux dont le temps, pour me servir d'une expression

d'un poëte de nos amis, a émietté les créneaux dans le fleuve. Chacun d'eux venait au-devant de moi, me racontant son passé plus ou moins poétique, lorsqu'à mon grand étonnement, j'en aperçus un dont le nom n'était pas même porté sur ma carte; j'eus alors recours, comme je l'avais déjà fait plus d'une fois depuis Cologne, à un certain M. Taschenburch, né en 1811, c'est-à-dire la même année que ce pauvre roi qui n'a jamais vu son royaume. Celui auquel je m'adressais était un petit homme représentant assez bien un carré long, tout confit de vers et de prose, qu'il débitait au premier venu qui prenait la peine de le feuilleter; je lui demandai donc ce que c'était que ce château. Il se recueillit un instant, et me répondit :

— Ce château est le château de Wistgaw.

— Peut-on savoir à qui il appartenait?

— Certainement. Il appartenait à la famille de Rosenberg, et, étant tombé en ruine, vers le XIIIe siècle, il fut rebâti par le comte Osmond et la comtesse Berthe, sa femme. Cette reconstruction donna lieu à une tradition assez singulière.

— Laquelle?

— Oh! cela ne vous amuserait pas, c'est un conte d'enfant.

— Peste! mon cher monsieur Taschenburch, vous êtes bien dégoûté. Ah! vous croyez que votre légende ne m'amuserait pas parce que c'est un conte d'enfant? Eh bien, tenez...

Je tirai de ma poche un petit volume fort joliment relié et je le lui montrai; ce volume contenait *le Petit Chaperon rouge*, *Peau d'âne*, et *l'Oiseau bleu*.

— Que dites-vous de ceci?

— Je dis, répondit-il gravement, que ces trois contes sont tout bonnement trois chefs-d'œuvre.

— Et alors vous ne faites plus aucune difficulté de me raconter votre légende?

— Aucune; car je vois qu'elle s'adressera à une personne digne de l'apprécier.

— Mais, vous le savez, dans un conte de fée, — car je présume que votre légende est un conte de fée ou à peu près...

— Justement.

— Eh bien, dans un conte de fée, le titre est pour beaucoup; voyez quels beaux titres: *le Petit*

Chaperon rouge, *Peau d'âne* et *l'Oiseau bleu !*

— Eh bien, mon titre, à moi, n'est pas moins intéressant.

— Quel est-il ?

— *La Bouillie de la comtesse Berthe.*

— Mon cher monsieur Taschenburch, l'eau m'en vient à la bouche.

— En ce cas, écoutez donc.

— J'écoute.

Et il commença ainsi :

LA BOUILLIE

DE

LA COMTESSE BERTHE

I

CE QUE C'ÉTAIT QUE LA COMTESSE BERTHE

Il y avait, un jour, un vaillant chevalier nommé Osmond de Rosenberg, lequel choisit pour femme une belle jeune fille nommée Berthe. Berthe n'aurait pas pu se mesurer, je le sais bien, avec les grandes dames de nos jours, quoiqu'elle fût certainement aussi noble que la plus noble ; mais elle ne parlait que le bon vieux allemand, ne chantait pas l'italien, ne lisait pas l'anglais, et ne dansait ni le galop, ni la valse à deux temps, ni la polka ; mais

en revanche, elle était bonne, douce, compatissante, veillait avec soin à ce qu'aucun souffle ne ternît le miroir de sa réputation. Et, quand elle parcourait ses villages, non pas dans une élégante calèche, avec un chien du roi Charles sur la banquette de devant, mais à pied, avec son sac d'aumône à la main, un *Dieu vous le rende!* dit par la voix reconnaissante du vieillard, de la veuve ou de l'orphelin, lui paraissait plus doux à l'oreille que la plus mélodieuse ballade du plus célèbre *minnesinger*, ballade que parfois cependant payaient d'une pièce d'or ceux-là mêmes qui refusaient une petite monnaie de cuivre au pauvre qui se tenait debout à demi nu et grelottant sur la route, son chapeau troué à la main.

II

LES COBOLDS

Aussi les bénédictions de toute la contrée retombaient comme une douce rosée de bonheur sûr Berthe et sur son mari. Des moissons dorées couvraient leurs champs, des grappes de raisins monstrueux faisaient craquer leurs treilles, et, si quelque nuage noir chargé de grêle et d'éclairs s'avançait sur leur château, un souffle invisible le poussait aussitôt vers la demeure de quelque méchant châtelain au-dessus de laquelle elle allait éclater et faire ravage.

Qui poussait ainsi le nuage noir, et qui préservait de la foudre et de la grêle les domaines du comte Osmond et de la comtesse Berthe? Je vais vous le dire.

C'étaient les nains du château.

Il faut vous dire mes chers enfants, qu'il y avait autrefois en Allemagne une race de bons petits génies qui, malheureusement, a disparu depuis, dont le plus grand atteignait à peine six pouces de haut, et qui s'appelaient *cobolds*. Ces bons petits génies, aussi vieux que le monde, se plaisaient surtout dans les châteaux dont les propriétaires étaient, selon le cœur de Dieu, bons eux-mêmes. Ils détestaient les méchants, les punissaient par de petites méchancetés à leur taille, tandis qu'au contraire ils protégeaient de tout leur pouvoir, qui s'étendait sur tous les éléments, ceux que leur excellent naturel rapprochait d'eux; voilà pourquoi ces petits nains, qui, de temps immémorial, habitaient le château de Wistgaw, après avoir connu leurs pères, leurs aïeux et leurs ancêtres, affectionnaient tout particulièrement le comte Osmond, ainsi que la comtesse Berthe, et poussaient avec leur souffle bien loin de leurs domaines bénis le nuage chargé de grêle et d'éclairs.

III

LE VIEUX CHATEAU

Un jour, Berthe entra chez son mari, et lui dit :

— Mon cher seigneur, notre château se fait vieux, et menace de tomber en ruine ; nous ne pouvons rester plus longtemps avec sécurité dans ce manoir tout chancelant, et je crois, sauf votre avis, qu'il faudrait nous faire bâtir une autre demeure.

— Je ne demande pas mieux, répondit le chevalier ; mais une chose m'inquiète.

— Laquelle ?

— Quoique nous ne les ayons jamais vus, il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ces bons cobolds qui habitent les fondations de notre château. Mon père avait entendu dire à son aïeul, qui le tenait d'un de ses ancêtres, que ces petits

génies étaient la bénédiction du manoir ; peut-être ont-ils pris leurs habitudes dans cette vieille demeure ; si nous allions les fâcher en les dérangeant et qu'ils nous abandonnassent, peut-être notre bonheur s'en irait-il avec eux.

Berthe approuva ces paroles pleines de sagesse, et son époux et elle se décidèrent à habiter le château tel qu'il était, plutôt que de désobliger en rien les bons petits génies.

IV

L'AMBASSADE

La nuit suivante, la comtesse Berthe et le comte Osmond étaient couchés dans leur grand lit à baldaquin supporté par quatre colonnes torses, lorsqu'ils entendirent un bruit comme serait celui d'une multitude de petits pas qui s'approcheraient venant du côté du salon. Au même moment, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et ils virent venir à eux une ambassade de ces petits nains dont nous venons de parler. L'ambassadeur qui était à leur tête, était richement vêtu à la mode du temps, portait un manteau de fourrure, un justaucorps de velours, un pantalon mi-parti, et de petits souliers démesurément pointus. A son côté était une épée du plus fin acier

dont la poignée était d'un seul diamant. Il tenait poliment à la main sa petite toque chargée de plumes, et, s'approchant du lit des deux époux, qui les contemplaient avec étonnement, il leur adressa ces paroles :

Auprès de nous ce bruit est parvenu,
Que, dans l'espoir de vos destins prospères,
Un grand désir, ce soir, vous est venu
De rebâtir le château de vos pères.

Et c'est bien fait, car le manoir est vieux !
L'âge a miné le noir géant de pierre,
Et l'eau sur vous, dans les jours pluvieux,
Filtre au travers de son manteau de lierre.

Que l'ancien burg roule donc abattu,
Et qu'il en sorte une maison plus belle;
Mais des aïeux que l'antique vertu
Vienne habiter la demeure nouvelle.

Le comte Osmond était trop étonné de ce qui lui arrivait pour répondre à ces paroles autrement que par un geste amical de la main; mais l'ambassadeur se contenta de cette politesse, et se retira après avoir cérémonieusement salué les deux époux.

Le lendemain, le comte et la comtesse se réveillèrent fort satisfaits; la grande difficulté était levée : en conséquence, fort du consentement de

ses bons petits amis, Osmond fit venir un architecte habile, qui, le même jour, ayant condamné le vieux château à être démoli, mit une partie de ses hommes à l'ouvrage, tandis que l'autre tirait de nouvelles pierres des carrières, abattait les grands chênes destinés à faire des poutres et les sapins destinés à faire des solives. En moins d'un mois, le vieux burg fut rasé au niveau de la montagne; et, comme le nouveau château ne pouvait être bâti, au dire de l'architecte lui-même, que dans l'espace de trois ans, le comte et la comtesse se retirèrent, en attendant cette époque, dans une petite métairie qu'ils avaient dans les environs de leur délicieux manoir.

V

LA BOUILLIE AU MIEL

Cependant le château avançait rapidement, car les maçons y travaillaient le jour, et les petits nains y travaillaient la nuit. D'abord les ouvriers avaient été fort épouvantés en voyant que, chaque matin, ils trouvaient, en revenant à la besogne, le château grandi de quelques assises. Ils en parlèrent à l'architecte, qui en parla au comte, lequel lui avoua que, sans en être complétement sûr, cependant tout le portait à croire que c'étaient ses petits amis les nains qui, sachant combien il était pressé d'entrer dans son nouveau manoir, se livraient à ce travail nocturne. En effet, un jour, on trouva sur les échafaudages, une petite brouette pas plus grande que la main, mais si admirablement faite en bois d'ée

bène cerclé d'argent, qu'on eût dit quelque joujou fait pour l'enfant d'un roi. Le maçon qui avait trouvé la brouette la montra à ses compagnons, et, le soir, l'emporta chez lui pour la donner à son petit garçon; mais, au moment où celui-ci allait mettre la main dessus, la brouette se mit à rouler toute seule, et se sauva par la porte avec une telle rapidité, que, quoique le pauvre maçon courût après elle de toute la force de ses jambes, elle disparut en une seconde. Au même moment, il entendit de petits éclats de rire aigus, stridents et prolongés : c'étaient les cobolds qui se moquaient de lui.

Au reste, ils étaient bienheureux que les petits nains se fussent chargés de la besogne; car, s'ils n'en eussent pas fait leur bonne part, au bout de six ans le château n'eût pas encore été fini. Il est vrai que cela faisait juste le compte de l'architecte, ces honorables remueurs de pierres ayant l'habitude — Dieu vous garde, mes chers petits bons hommes, de l'apprendre un jour à vos dépens! — de mentir ordinairement de moitié.

Donc, vers la fin de la troisième année, au mo-

ment où l'hirondelle, après avoir pris congé de nos fenêtres, prenait congé de nos climats; à cette époque où les autres oiseaux qui sont forcés de rester dans nos froides contrées devenaient eux-mêmes plus tristes et plus rares, le nouveau château commençait à prendre une certaine figure, mais était cependant bien loin encore d'être fini. Ce que voyant la comtesse Berthe, un jour qu'elle présidait au travail des ouvriers, elle leur dit avec sa douce voix :

— Eh bien, mes bons travailleurs, est-ce que l'ouvrage avance autant que vous pouvez le faire avancer? Voici l'hiver qui frappe à la porte, et le comte et moi sommes si mal logés dans cette petite métairie, que nous voudrions la quitter pour le beau château que vous nous bâtissez. Voyons, mes enfants, voulez-vous bien vous dépêcher et tâcher que nous y entrions dans un mois, et je vous promets, moi, le jour où vous aurez posé le bouquet sur la plus haute tour, de vous régaler d'une bouillie au miel, que jamais vous n'aurez mangé la pareille; et, il y a plus, je fais le serment qu'au jour anniversaire de ce grand jour, vous, vos enfants et vos petits-enfants, rece-

vrez même politesse de moi d'abord, puis ensuite de mes enfants et de mes petits-enfants.

L'invitation à manger une bouillie au miel n'était pas, dans le moyen âge, si mince que paraisse le cadeau au premier abord, une invitation à dédaigner, car c'était une manière de vous convier à un bon et copieux dîner. On disait donc : « Venez manger demain une bouillie au miel avec moi, » comme on dit aujourd'hui : « Venez manger ma soupe; » dans l'un et l'autre cas, le dîner était sous-entendu, avec cette différence seulement, que la bouillie se mangeait à la fin du repas, tandis que la soupe, au contraire, se mange au commencement.

Aussi, à cette promesse, l'eau vint-elle à la bouche des travailleurs; ils redoublèrent donc de courage, et avancèrent si rapidement, que le 1er octobre, le château de Wistgaw se trouva terminé.

De son côté, la comtesse Berthe, fidèle à sa promesse, fit préparer pour tous ceux qui avaient mis la main à l'ouvrage un splendide repas, qu'il fallut, à cause de la quantité des convives, servir en plein air.

Au potage, le temps paraissait on ne peut plus

favorable, et personne n'avait songé à cet inconvénient de dîner ainsi sans abri; mais, au moment où l'on apportait dans cinquante énormes saladiers la bouillie au miel toute fumante, des flocons de neige tombèrent épais et glacés dans tous les plats.

Cet incident, qui dérangea la fin du dîner, contraria si fort la comtesse Berthe, qu'elle décida qu'à l'avenir on choisirait le mois des roses pour continuer cette fête, et l'anniversaire du repas où devait être servie la fameuse bouillie au miel fut fixé au 1er mai.

De plus, Berthe assura la fondation de cette pieuse et solennelle coutume par un acte dans lequel elle s'obligeait et obligeait ses descendants et ses successeurs, à quelque titre que leur vint le château, à donner à cette même époque du 1er mai, une bouillie au miel à ses vassaux, déclarant qu'elle n'aurait pas de repos dans sa tombe si l'on n'observait pas ponctuellement cette religieuse institution.

Cet acte, écrit par un notaire sur parchemin, fut signé par Berthe, scellé du sceau du comte, et déposé dans les archives de la famille.

VI

L'APPARITION

Pendant vingt années, Berthe présida elle-même avec la même bonté et la même magnificence au repas qu'elle avait fondé ; mais enfin, dans le courant de la vingt et unième année, elle mourut en odeur de sainteté, et descendit dans le caveau de ses ancêtres au milieu des larmes de son mari et des regrets de toute la contrée. Deux ans après, le comte Osmond lui-même, après avoir religieusement observé la coutume fondée par sa femme, mourut à son tour, et l'unique successeur de la famille fut son fils, le comte Ulrik de Rosenberg, lequel, héritant du courage d'Osmond et des vertus de Berthe, ne changea rien au sort des paysans, et fit,

au contraire, tout ce qu'il lui fut possible pour l'améliorer.

Mais tout à coup une grande guerre fut déclarée, et de nombreux bataillons ennemis, remontant le Rhin, s'emparèrent successivement des châteaux bâtis sur les rives du fleuve; ils venaient du fond de l'Allemagne, et c'était l'empereur qui faisait la guerre aux burgraves.

Ulrik n'était pas de force à résister; cependant, comme c'était un chevalier extrêmement brave, il se fût volontiers enseveli sous les ruines de son château, s'il n'eût songé aux malheurs que cette résistance désespérée allait attirer sur le pays. Dans l'intérêt de ses vassaux, il se retira en Alsace, laissant le vieux Fritz, son intendant, pour veiller aux domaines et aux terres qui allaient demeurer aux mains de l'ennemi.

Le général qui commandait les troupes qui marchaient sur ce point se nommait Dominik; il se logea au château, qu'il trouva fort à sa convenance, et cantonna ses soldats dans les environs.

Ce général était un homme de basse extraction, qui avait commencé par être simple soldat, et que

la faveur du prince, bien plus que son courage et son mérite, avait porté au grade de général.

Je vous dis cela, mes chers enfants, pour que vous ne croyiez pas que j'attaque ceux qui, de rien, deviennent quelque chose ; au contraire, de ceux-ci, j'en fais le plus grand cas lorsqu'ils ont mérité le changement qui s'est fait dans leur destinée ; il y a deux genres d'officiers de fortune : ceux qui arrivent et ceux qui parviennent.

Or, le général n'était qu'un grossier et brutal parvenu : élevé au pain du bivac et à l'eau de la source, comme pour rattraper le temps perdu, il se faisait servir avec profusion les mets les plus délicats et les vins les plus recherchés, donnant le reste de ses repas à ses chiens, au lieu d'en faire profiter ceux qui l'entouraient.

Aussi, dès le premier jour de son arrivée au château, fit-il venir le vieux Fritz et lui donna-t-il une liste des contributions qu'il comptait lever sur le pays, liste tellement exagérée, que l'intendant tomba à ses pieds, le suppliant de ne pas peser d'une façon si dure sur les pauvres paysans. Mais, pour toute réponse, le général lui dit que, comme

la chose qui lui était la plus désagréable au monde, c'était d'entendre les gens se plaindre, à la première réclamation qui arriverait jusqu'à lui, il doublerait ses demandes. Le général était le plus fort, il avait le droit du vainqueur, il fallut se soumettre.

On devine qu'avec le caractère connu de M. Dominik, Fritz fut assez mal reçu quand il vint lui parler de la fondation de la comtesse Berthe : le général se prit à rire dédaigneusement, et répondit que c'étaient les vassaux qui étaient faits pour nourrir leurs seigneurs, et non les seigneurs qui devaient nourrir les vassaux; qu'en conséquence, il invitait les conviés ordinaires de la comtesse Berthe à aller dîner le 1er mai où bon leur semblerait, leur annonçant, en tout cas, que ce ne serait pas chez lui.

Cette journée solennelle s'écoula donc, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, sans avoir vu se rassembler autour de la table hospitalière les joyeux vassaux du domaine de Rosenberg; mais la terreur qu'inspirait Dominik était si grande, que nul n'osa réclamer. D'ailleurs, Fritz avait accompli les ordres reçus, et les paysans étaient prévenus

que les intentions de leur nouveau maître n'étaient pas de suivre les anciennes traditions.

Quant à Dominik, il soupa avec son intempérance habituelle, et, s'étant retiré dans sa chambre, après avoir posé comme d'habitude des sentinelles dans les corridors et aux portes du château, il se coucha et s'endormit.

Contre la coutume, le général se réveilla au milieu de la nuit ; il avait si bien l'habitude de dormir tout d'un somme, qu'il crut d'abord être arrivé au lendemain matin; mais il se trompait, il ne faisait pas encore jour, et, à travers l'ouverture faite au contrevent, il voyait briller les étoiles au ciel.

D'ailleurs, quelque chose d'extraordinaire se passait dans son âme : c'était comme une vague terreur, c'était comme le pressentiment d'une chose surhumaine qui allait arriver. Il lui semblait que l'air frissonnait tout autour de lui comme battu par l'aile des esprits de la nuit; son chien favori, qui était attaché dans la cour juste au-dessous de ses fenêtres, hurla tristement: et, à ce cri plaintif, le nouveau propriétaire du château sentit perler

sur son front une sueur glacée. En ce moment, minuit commença de sonner lentement, sourdement, à l'horloge du château; et, à chaque coup, la terreur de cet homme, qui passait cependant pour un brave, croissait tellement, qu'au dixième coup il ne put supporter l'angoisse qui s'était emparée de lui; et, se soulevant sur son coude, il se prépara à ouvrir la porte et à aller appeler la sentinelle. Mais, au dernier tintement, et comme son pied allait toucher le parquet, il entendit la porte, qu'il se rappelait cependant à merveille avoir lui-même fermée en dedans, s'ouvrir toute seule et rouler sur ses gonds comme si elle n'avait ni serrure ni verrous; puis une lumière pâle se répandit dans l'appartement, et un pas léger, et qui cependant le fit frissonner jusqu'à la moelle des os, parut s'avancer de son côté. Enfin, au pied du lit apparut une femme enveloppée d'un grand linceul blanc, tenant d'une main une de ces lampes de cuivre comme on a l'habitude d'en allumer auprès des tombeaux, et, de l'autre, un parchemin écrit, signé et scellé. Elle s'approcha lentement, les yeux fixes, les traits immobiles, ses longs cheveux pendant sur

les épaules, et, quand elle fut près de celui qu'elle venait chercher, rapprochant la lampe du parchemin, de manière à ce que toute la lumière portât dessus :

— Fais ce qui est écrit là, dit-elle.

Et elle tint la lampe ainsi rapprochée du parchemin tout le temps nécessaire pour que, de ses yeux hagards, Dominik pût lire l'acte qui constituait d'une manière irréfragable la fondation à laquelle il avait refusé de se soumettre.

Puis, lorsque cette lecture terrible fut terminée, le fantôme, morne, silencieux et glacé, se retira comme il était venu ; la porte se referma derrière lui, la lumière disparut, et le rebelle successeur du comte Osmond retomba sur son lit, où il demeura cloué jusqu'au lendemain matin dans une angoisse dont il avait honte, mais que cependant il essaya vainement de surmonter.

VII

LE PAIN DE MUNITION ET L'EAU CLAIRE

Mais, aux premiers rayons du jour, le charme s'évanouit, Dominik sauta à bas de son lit, et, d'autant plus furieux qu'il ne pouvait se dissimuler la terreur qu'il avait éprouvée, il ordonna qu'on fît venir les sentinelles qui, à minuit, étaient de garde dans les corridors et aux portes. Les malheureux arrivèrent tout tremblants ; car, au moment où minuit allait sonner, ils s'étaient sentis pris par un invincible sommeil, et, quelque temps après, ils s'étaient réveillés sans pouvoir calculer pendant combien de temps ils avaient dormi. Mais, heureusement, s'étant rencontrés à la porte, ils convinrent entre eux qu'ils avaient fait bonne garde; et,

comme ils étaient parfaitement éveillés quand on était venu les relever de faction, ils espérèrent que personne ne s'était aperçu de leur oubli de la discipline. En effet, à toutes les interrogations de leur général, ils répondirent qu'ils ne savaient pas de quelle femme il voulait parler, et qu'ils n'avaient rien vu; mais alors l'intendant, qui assistait à l'interrogatoire, déclara à Dominik que c'était non pas une femme, mais une ombre qui était venue le visiter, et que cette ombre était celle de la comtesse Berthe. Dominik fronça le sourcil, et cependant, frappé de ce que lui disait Fritz, il demeura seul avec lui, et, ayant appris de lui que cette coutume avait été rendue obligatoire pour la comtesse Berthe, ses successeurs et les propriétaires du château quels qu'ils fussent, par un acte passé devant notaire, et que cet acte était dans les archives, il ordonna à Fritz d'aller chercher cet acte, et, à la première vue, il reconnut le parchemin que lui avait montré l'ombre. Jusque-là, Dominik n'avait eu aucune connaissance de ce parchemin; car, s'il s'était fait représenter avec une grande exactitude les actes qui obligeaient les autres envers lui, il s'était

très-peu inquiété de ceux qui l'obligeaient envers les autres.

Cependant, si positif que fût l'acte, si attentivement qu'il le lût, et quelque instance que lui eût faite Fritz pour qu'il ne négligeât point l'avertissement reçu, Dominik ne voulut tenir aucun compte de ce qui s'était passé, et convoqua le jour même tout son état-major à un grand repas. Ce repas devait être un des plus splendides qu'il eût encore donnés.

En effet, la terreur qu'inspirait Dominik était si grande, qu'à l'heure indiquée, quoique les ordres n'eussent été donnés que le matin, la table était servie avec une somptuosité merveilleuse. Les mets les plus délicats, les vins les plus excellents du Rhin, de France et de Hongrie, attendaient les convives, qui se mirent à table en louant fort la magnificence de leur général. Mais, en prenant sa place, celui-ci pâlit de colère, et s'écria avec un effroyable jurement :

— Quel est l'âne bâté qui a mis près de moi ce pain de munition?

En effet, près du général était un pain pareil à

celui que l'on distribue aux soldats, et comme il en avait lui-même tant mangé dans sa jeunesse.

Tout le monde se regarda avec étonnement, ne comprenant pas qu'il y eût au monde une personne assez hardie pour faire une pareille plaisanterie à un homme aussi fier, aussi vindicatif et aussi emporté que l'était le général.

— Approche, drôle, dit le général au valet qui se trouvait derrière lui, et emporte ce pain.

Le valet obéit avec tout l'empressement qu'inspire la crainte; mais ce fut vainement qu'il essaya d'enlever le pain de la table.

— Monseigneur, dit-il après avoir fait des efforts inutiles, il faut que ce pain soit cloué à votre place; car je ne puis l'emporter.

Alors le général, dont la force était reconnue pour égaler celle de quatre hommes, prit le pain à deux mains, et essaya à son tour de l'enlever; mais il soulevait la table avec le pain, et, au bout de cinq minutes, il tomba sur sa chaise, épuisé de fatigue et la sueur sur le front.

— A boire, drôle! à boire, et du meilleur! dit-il d'une voix irritée et en tendant scn verre. Je

saurai, je vous en réponds, qui a pris ce singulier passe temps ; et, soyez tranquille, il sera récompensé selon ses mérites. Dînez donc, messieurs, dînez donc ; je bois à votre bon appétit.

Et il porta le verre à ses lèvres ; mais, aussitôt, il cracha ce qu'il avait dans la bouche en s'écriant :

— Quel est le coquin qui m'a versé cet infâme breuvage ?

— C'est moi, monseigneur, dit en tremblant le valet, qui tenait encore la bouteille à la main.

— Et qu'y a-t-il dans cette bouteille, misérable ?

— Du tokay, monseigneur.

— Tu mens, drôle ! car tu m'as versé de l'eau.

— Il faut que le vin se soit changé en eau en passant de la bouteille dans le verre de monseigneur, dit le valet ; car j'en ai versé aux deux voisins de monseigneur de la même bouteille qu'à lui, et ces messieurs pourront attester que c'est bien du tokay.

Le général se retourna vers ses deux voisins, qui confirmèrent ce que venait de dire le domestique.

Alors, Dominik fronça le sourcil : il commençait à comprendre que la plaisanterie était peut-

être plus terrible encore qu'il ne l'avait cru au premier instant ; car il avait pensé que cette plaisanterie venait des vivants, tandis que, selon toutes les probabilités, elle lui venait des morts.

Alors voulant s'assurer par lui-même de la vérité, il prit la bouteille de la main du laquais, et versa un verre de vin de Tokay à son voisin. Le vin avait sa couleur ordinaire, et semblait de la topaze liquide; alors, de la même bouteille il versa dans son verre; mais, dans son verre, à mesure qu'il y tombait, le vin prenait la couleur, la transparence et le goût de l'eau.

Dominik sourit amèrement à cette double allusion qui venait d'être faite à la bassesse de son extraction, et ne voulant pas rester près de ce pain noir, qui semblait cloué là pour l'humilier, il fit signe à son aide de camp, qui était un jeune homme de la première noblesse d'Allemagne, de changer de place avec lui. Le jeune homme obéit, et le général alla s'asseoir de l'autre côté de la table.

Mais il ne fut pas plus heureux à ce nouveau poste qu'à l'ancien : tandis que, sous la main de l'aide de camp, le pain se détachait sans difficulté

de la table et redevenait du pain ordinaire, tous les morceaux de pain que prenait Dominik se changeaient à l'instant même en pain de munition; et de même, tout au contraire du miracle opéré aux noces de Cana, le vin continuait de se changer en eau.

Alors Dominik, impatienté, voulut au moins manger quelque chose; il étendit le bras vers une grande brochée d'alouettes rôties; mais, au moment où il la touchait de la main, les alouettes reprirent leurs ailes, s'envolèrent et s'en allèrent tomber dans la bouche des paysans qui regardaient de loin ce magnifique repas.

Vous jugez si leur étonnement fut grand en voyant l'aubaine qui leur arrivait. Pareil miracle était chose rare; aussi fit-il si grand bruit de par le monde, qu'on dit encore aujourd'hui d'un homme qui a de folles espérances : « Il croit que les alouettes vont lui tomber toutes rôties dans le bec. »

Quant à Dominik, lequel avait eu l'honneur de donner naissance à ce proverbe, il était furieux; mais, comme il comprit que ce serait vainement

qu'il essayerait de lutter contre un pouvoir surnaturel, il déclara qu'il n'avait ni faim ni soif, et qu'il ferait les honneurs du repas, qui, malgré sa splendeur, fut fort maussade, attendu que les convives ne savaient trop quelle figure y faire.

Le soir même, Dominick annonça qu'il venait de recevoir une lettre de l'empereur qui lui ordonnait de transporter son quartier général dans un autre endroit. Or, comme selon lui la lettre était très-pressée, il partit à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers enfants, que la lettre de l'empereur était un prétexte, et que ce qui faisait que l'illustre vainqueur décampait en si grande hâte, c'était, non pas son respect pour les ordres de Sa Majesté, mais bien la crainte, non-seulement de recevoir, la nuit suivante, une visite de la comtesse Berthe, mais encore, pendant tout le temps qu'il resterait dans ce château maudit, d'être condamné à l'eau claire et au pain de munition.

A peine fut-il parti, que l'intendant trouva dans une armoire, où la veille il n'y avait rien, un sac d'argent très-lourd, sur lequel était collé un pa-

pier où était écrit ce peu de mots : *Pour la bouillie au miel.*

Le vieillard fut bien effrayé ; mais, reconnaissant l'écriture de la comtesse Berthe, il s'empressa d'employer cet argent béni pour le dîner annuel, qui, pour avoir été retardé de quelques jours cette année, n'en fut que plus somptueux.

Et la même chose se renouvela tous les 1er mai ; l'argent était toujours fourni par la comtesse Berthe, jusqu'à ce que, les soldats de l'empire s'étant retirés, Waldemar de Rosenberg, fils d'Ulrik, revînt habiter le château, vingt-cinq ans après l'époque où son père l'avait quitté.

VIII

WALDEMAR DE ROSENBERG

Le comte Waldemar n'avait point hérité de l'esprit bienveillant de ses ancêtres ; peut-être un long exil sur le sol étranger avait-il aigri son caractère ; heureusement, il avait une femme qui corrigeait, par sa douceur et par sa bonté, ce que l'esprit de son époux avait d'acerbe et de mordant ; de sorte qu'à tout prendre, les pauvres paysans, désolés par vingt-cinq ans de guerre, regardèrent comme un bonheur le retour du petit-fils du comte Osmond.

Il y eut plus : comme, malgré l'exil, la tradition du vœu de la comtesse Berthe s'était perpétuée dans la famille, lorsque arriva le 1er mai, cette époque que les paysans, à chaque changement nou-

veau, attendaient avec impatience pour juger leurs nouveaux maîtres, la comtesse Wilhelmine obtint de son mari de diriger toute la fête. Et, comme c'était une charmante personne, tout se passa pour le mieux, et les paysans crurent qu'ils étaient revenus à cet âge d'or du comte Osmond et de la comtesse Berthe, dont leur parlaient si souvent leurs pères.

L'année suivante, la fête eut lieu comme d'habitude; mais, cette fois, le comte Waldemar n'y assista point, déclarant qu'il regardait comme indigne d'un gentilhomme de s'asseoir à la même table que ses vassaux. Ce fut donc Wilhelmine seule qui fit les honneurs de la bouillie au miel, et nous devons dire que, pour être privé de la présence de l'illustre propriétaire du château, le repas n'en fut pas plus triste; les paysans ayant déjà pu apprécier que c'était au bon cœur de la comtesse et à l'influence qu'elle avait prise sur son époux qu'ils devaient le bonheur dont ils jouissaient.

Deux ou trois ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels les paysans s'aperçurent de plus en plus qu'il fallait toute la pieuse bonté de Wilhelmine

pour leur adoucir sans cesse les éclats de colère de son époux. Son énergique douceur était sans cesse étendue comme un bouclier entre lui et ses vassaux ; mais, malheureusement pour eux, le ciel leur enleva bientôt leur protectrice : elle mourut en donnant le jour à un charmant petit garçon que l'on appela Hermann.

Il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas regretter cet ange du ciel, que les habitants de la terre avaient baptisé du nom de Wilhelmine; aussi le comte Waldemar pleura-t-il réellement pendant quelques jours la digne compagne qu'il avait perdue. Mais le cœur du comte n'était pas habitué aux sentiments tendres, et, lorsque, par hasard, il en éprouvait, il ne savait pas les garder longtemps. L'oubli pousse sur les tombes encore plus vite que le gazon : au bout de six mois, le comte Waldemar avait oublié Wilhelmine et pris une seconde femme.

Qui fut la victime de ce second mariage? Hélas! ce fut le pauvre petit Hermann; il était entré dans la vie par une porte tendue de deuil; et, avant de savoir ce que c'est qu'une mère, il put sentir qu'il

était orphelin. Sa marâtre, reculant devant les soins qu'il lui faudrait donner à un enfant qui n'était pas le sien, et qui, en qualité d'aîné, hériterait des biens de la famille, le remit aux mains d'une nourrice négligente, qui laissait le petit Hermann des heures entières tout seul et pleurant dans son berceau, tandis qu'elle allait courir les fêtes, les bals ou les veillées.

IX

LA BERCEUSE

Un soir que, croyant sans doute la nuit moins avancée, elle était restée au jardin à se promener au bras du jardinier, elle entendit tout à coup sonner minuit; et, se rappelant que, depuis sept heures du soir, elle avait abandonné le petit Hermann, elle rentra précipitamment, et, se glissant à la faveur de l'obscurité, elle traversa la cour sans être vue, atteignit l'escalier, monta, regardant avec inquiétude autour d'elle, assourdissant le bruit de ses pas, et retenant son haleine; car, à défaut des reproches que lui épargnaient l'insouciance du comte et la haine de la comtesse, sa conscience lui disait que ce qu'elle faisait là était affreux. Cependant elle se rassura, lorsque, en approchant de la

porte de sa chambre, elle n'entendit point les cris de l'enfant; sans doute, à force de pleurer, le pauvre enfant s'était endormi; elle tira donc avec un peu plus de tranquillité la clef de sa poche, l'introduisit avec précaution dans la serrure, et, la faisant tourner le plus doucement possible, elle poussa lentement la porte.

Mais, à mesure que la porte s'ouvrait et que son regard plongeait dans la chambre, la méchante nourrice devenait plus pâle et plus tremblante; car elle voyait une chose incompréhensible.

Quoiqu'elle eût, comme nous l'avons dit, la clef de sa chambre dans sa poche, et qu'elle fût bien certaine qu'il n'en existait point d'autre, une femme était entrée dans la chambre en son absence, et cette femme, pâle, morne et sombre, se tenait debout près du petit Hermann, remuant doucement son berceau, tandis que ses lèvres, blanches comme le marbre, laissaient échapper un chant qui ne semblait pas composé de paroles humaines.

Cependant, quelle que fut la terreur de la nourrice, comme elle croyait avoir affaire à une créature appartenant comme elle à la race des vivants,

elle fit quelques pas vers l'étrange berceuse, qui semblait ne pas la voir, et qui, toujours immobile, continuait sa monotone et terrible modulation.

— Qui êtes-vous ? demanda la nourrice ; d'où venez-vous ? et comment avez-vous pu pénétrer dans cet appartement, dont j'avais la clef dans ma poche ?

Alors l'inconue étendit solennellement le bras, et répondit :

Je suis de ceux pour qui nulle porte n'est close :
Dans la tombe où, depuis cinquante ans, je repose,
Les cris de cet enfant sont venus m'assaillir,
Et j'ai senti soudain sur ma couche de pierre,
Dans ce cadavre éteint et tombant en poussière,
Mon cœur revivre et tressaillir.

Pauvre enfant qu'en ce monde un sort fatal apporte,
Dont le père est mauvais et dont la mère est morte,
Qu'on remet en des mains qui blessent en touchant,
Qui ne peux opposer au mal que ta faiblesse,
Et qui t'es endormi ce soir dans ta tristesse
Ainsi que l'oiseau dans son chant !

Ici-bas, cette nuit, tu dormiras encore ;
Mais, à l'heure où demain se levera l'aurore,
T'arrachant pour jamais à cette dure loi,
A ma voix descendu de la sphère éternelle,
Un ange radieux te prendra sur son aile
Et t'apportera près de moi.

Et, à ces mots, le fantôme de l'aïeule — car c'était lui — se pencha sur le berceau et embrassa

son petit-fils avec une tendresse suprême. L'enfant s'était endormi le sourire sur les lèvres et les joues rosées ; mais les premiers rayons du matin, en glissant à travers les vitraux de la fenêtre, le trouvèrent pâle et froid comme un cadavre.

Le lendemain, il fut descendu dans le caveau de la famille et enterré près de l'aïeule.

Mais, rassurez-vous, mes chers petits enfants, le pauvre Hermann n'était pas mort : la nuit suivante, l'aïeule se leva de nouveau, et, le prenant dans ses bras, elle alla le porter au roi des cobolds, qui était un petit génie très-brave et très-instruit, lequel habitait une grande caverne qui s'étendait jusque sous le Rhin, et qui, sur la recommandation de la comtesse Berthe, voulut bien se charger de son éducation.

X

WILBOLD DE EISENFELD

La joie de la marâtre fut grande en voyant mourir le seul héritier de la famille Rosenberg ; mais Dieu la trompa dans ses espérances : elle n'eut ni fils ni fille, et elle mourut elle-même au bout de trois ans. Waldemar lui survécut de trois ou quatre années encore, et fut tué dans une chasse ; les uns disaient par un sanglier qu'il avait blessé, les autres disaient par un paysan qu'il avait fait battre de verges.

Le château de Wistgaw et les propriétés environnantes tombèrent alors en possession d'un parent éloigné nommé Wilbold de Eisenfeld. Celui-là n'était point un méchant homme, c'était bien pis que cela : c'était un de ces hommes insoucieux de

leur âme, qui ne sont ni bons ni mauvais, qui font le bien et le mal sans amour ni haine, écoutant seulement ce qu'on leur dit, et près desquels le dernier qui parle a toujours raison. Brave, du reste, et estimant la bravoure, mais se laissant facilement prendre aux apparences du courage comme il se laissait prendre aux apparences de l'esprit et de la vertu.

Le baron Wilbold vint donc habiter le château du comte Osmond et de la comtesse Berthe, amenant avec lui une charmante petite fille au berceau, qu'on appelait Hilda.

Le premier soin du régisseur actuel fut de mettre son nouveau seigneur au courant des revenus et des charges attachés à la propriété; au nombre des charges était la bouillie au miel, dont l'usage avait tant bien que mal subsisté jusque-là.

Or, comme le régisseur dit au baron que ses prédécesseurs attachaient une grande importance à cette institution, et que lui-même croyait fermement que la bénédiction du Seigneur était attachée à cette coutume, Wilbold non-seulement ne fit aucune observation contraire, mais encore donna

l'ordre que, tous les 1er mai, la cérémonie eût lieu avec toute son antique solennité.

Plusieurs années s'écoulèrent, et le baron donnait, chaque année, une si copieuse et si bonne bouillie, que les paysans, en faveur de cette obéissance aux commandements de la comtesse Berthe, lui passaient tous ses autres défauts, et ses autres défauts étaient nombreux. Il y a plus : quelques autres seigneurs, soit par bonté, soit par calcul, adoptèrent l'usage du château de Wistgaw, et fondèrent aussi, pour l'anniversaire de leur fête ou pour celle de leur naissance, des bouillies plus ou moins sucrées. Mais, au nombre de ces seigneurs, il en était un que non-seulement le bon exemple ne gagna point, mais encore qui empêchait les autres de le donner ou de le suivre. Cet homme, qui était un des amis les plus intimes du baron, un de ses convives les plus assidus, un de ses conseillers les plus influents, se nommait le chevalier Hans de Warburg.

XI

LE CHEVALIER HANS DE WARBURG

Le chevalier Hans de Warburg était, au physique, une espèce de géant de six pieds deux pouces, d'une force colossale, toujours armé d'un côté d'une grande épée, qu'à chaque geste de menace qu'il faisait, il frappait sur sa cuisse, et d'un poignard qu'il tirait à chaque moment par manière d'accompagnement à ses paroles.

Au moral, c'était l'homme le plus poltron que la terre ait jamais porté ; et, quand les oies de son domaine couraient après lui en sifflant, il se sauvait comme si le diable était à ses trousses.

Or, nous l'avons dit, non-seulement le chevalier Hans n'avait pas adopté l'usage de la bouillie, mais encore il l'avait empêché de s'étendre chez plu-

sieurs de ses voisins sur lesquels il avait quelque influence. Ce ne fut pas là tout; enchanté de ses réussites en ce genre, il entreprit de faire renoncer Wilbold à cet antique et respectable usage.

— Pardieu! lui disait-il, mon cher Wilbold, il faut convenir que tu es bien bon de dépenser ton argent à repaître un tas de fainéants qui se moquent de toi avant même qu'ils aient digéré le repas que tu leur donnes.

— Mon cher Hans, répondait Wilbold, j'ai pensé, crois-le bien, plus d'une fois à ce que tu dis là; car, quoique ce repas ne se représente qu'une fois par an, il ne laisse pas que de coûter à lui seul autant que cinquante repas ordinaires. Mais, que veux-tu! c'est une fondation à laquelle, dit-on, est attaché le bonheur de la maison.

— Et qui te conte ces balivernes, mon cher Wilbold? ton vieil intendant, n'est-ce pas? Je comprends; comme il grappille au moins dix écus d'or sur ton festin, il a intérêt que le festin se perpétue.

— Et puis, dit le baron, il y a encore autre chose.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a les menaces de la comtesse.

— De quelle comtesse?

— De la comtesse Berthe.

— Tu crois à tous ces contes de grand'mère, toi?

— Ma foi, ils sont avérés; et il y a dans les archives certains parchemins...

— Alors tu as peur d'une vieille femme?

— Mon cher chevalier, dit le baron, je n'ai peur d'aucune créature vivante, ni de toi, ni d'aucun autre; mais j'avoue que j'ai grand'peur de ces êtres qui ne sont ni chair ni os, et qui se donnent la peine de quitter l'autre monde tout exprès pour nous visiter.

Hans éclata de rire.

— Alors, à ma place, dit le baron, tu ne craindrais rien?

— Je ne crains ni Dieu ni diable, reprit Hans en se redressant de toute sa hauteur.

— Eh bien, soit, dit le baron, au prochain anniversaire, et ce ne sera pas long, car le 1er mai arrive dans quinze jours, je ferai un essai.

Mais, comme de là au 1er mai le baron revit l'in

tendant, il revint sur sa première résolution, qui était de ne pas donner la bouillie du tout, et ordonna qu'au lieu de donner un festin, on donnât un repas fort ordinaire.

Les paysans, en voyant cette parcimonie à laquelle ils n'étaient point habitués, furent étonnés, mais ne se plaignirent point; ils pensèrent que leur seigneur, ordinairement si généreux à cette occasion, avait cette année des motifs d'être économe.

Mais il n'en fut pas ainsi des êtres qui savent tout et qui présidaient, comme il faut bien le croire, aux destinées des propriétaires du château de Wistgaw; ils firent, pendant la nuit qui suivit ce maigre repas, un tel remue-ménage, que personne ne put dormir dans le château, et que chacun passa la nuit à aller ouvrir les portes et les fenêtres pour savoir qui battait aux unes et qui frappait aux autres; mais nul ne vit rien, pas même le baron. Il est vrai que le baron tira son drap pardessus sa tête, comme vous faites quand vous avez peur, mes chers enfants, et se tint coi et couvert dans son lit.

XII

HILDA

Wilbold, comme tous les caractères faibles, était facile à s'entêter sur certains points : puis, il faut le dire, il avait été encouragé par l'impunité ; car ce n'était pas une bien grande punition que de ne pas dormir de toute la nuit. Et, si l'on gagnait à cette occasion un millier de florins, c'était encore une bonne affaire faite.

Ainsi donc, encouragé par les exhortations de Hans et ne voulant pas avoir l'air de détruire une si religieuse coutume tout d'un seul coup, le 1er mai suivant, il convoqua les paysans comme d'habitude ; mais, cette fois, se tenant aux termes du contrat qui fondait une bouillie, et qui ne disait pas un mot du dîner qui le précédait, il fit servir

une pure et simple bouillie, sans aucun accompagnement de viande ni vin, et encore ceux qui avaient le palais exercé crurent-ils remarquer qu'elle était moins sucrée que l'année dernière. Non-seulement le baron Wilbold avait supprimé tous les accessoires du festin, mais encore il avait économisé sur le miel.

Aussi, cette fois, les visiteurs nocturnes se fâchèrent-ils tout de bon : pendant la nuit qui suivit, on entendit un vacarme épouvantable dans toute la maison, et, le lendemain, on trouva les carreaux, les lustres et la porcelaine cassés. L'intendant fit le relevé du dommage causé par cet accident, et il se trouva qu'il montait juste à la somme que, dans les temps ordinaires, les châtelains de Wistgaw dépensaient pour le repas du 1er mai.

L'intendant comprit l'allusion, et ne manqua pas de mettre sous les yeux de Wilbold son compte établi avec une balance égale.

Mais, cette fois, Wilbold s'était fâché tout de bon. D'ailleurs, quoiqu'il eût entendu l'affreux sabbat qui, pendant toute une nuit, avait mis le château sens dessus dessous, il n'avait encore vu personne.

Il espérait donc que la comtesse, qui n'avait pas reparu depuis la nuit où elle était revenue bercer le petit Hermann, était maintenant morte depuis trop longtemps pour sortir de son tombeau; et, puisqu'il fallait, au bout du compte, qu'il lui en coûtât chaque année une somme fixe, il aimait autant que ce fût à renouveler son mobilier qu'à donner à manger à ses paysans. L'année suivante, il se résolut donc à ne rien donner du tout, pas même la bouillie; seulement, comme il comprenait que cette infraction totale aux anciennes coutumes mettrait la comtesse Berthe dans une colère proportionnée à l'offense, il se décida à quitter le château le 28 avril, et à n'y revenir que le 5 mai.

Mais, à cette résolution funeste, il trouva une douce opposition : quinze ans s'étaient écoulés depuis que le baron Wilbold de Eisenfeld avait pris possession du château, et, pendant ces quinze ans, cette jolie petite enfant, que nous y avons vue entrer dans son berceau, avait grandi et avait embelli; c'était donc maintenant une charmante jeune fille, douce, pieuse et compatissante, qui, toujours renfermée dans sa chambre, avait pris à ces habitudes

solitaires une douce et continuelle mélancolie qui allait admirablement à l'air de son visage et qui s'harmonisait à merveille avec son doux nom de Hilda. Aussi, rien qu'à la voir le jour se promener dans son jardin, en écoutant le chant des oiseaux qu'elle semblait comprendre, ou la nuit assise à la fenêtre, suivant dans les nuages, qui de temps en temps l'obcurcissaient, la lune avec laquelle elle semblait parler, les cœurs les plus rebelles sentaient qu'ils pourraient aimer un jour, tandis que les cœurs sensibles sentaient qu'ils aimaient déjà.

Or, quand Hilda apprit que son père était décidé à supprimer cette année la bouillie au miel, elle lui fit, toujours contenue cependant dans les bornes du respect filial, toutes les observations possibles; mais ni sa douce voix, ni ses doux regards, ne purent rien sur le cœur du baron, qu'avaient endurci les mauvais conseils de son ami Hans.

Au jour fixé par lui, il quitta donc le château, déclarant à son intendant que cette sotte coutume de la bouillie au miel durait depuis d'assez longues années, et qu'à partir du 1er mai suivant, il était décidé à abolir cette coutume, non-seulement oné-

reuse pour lui, mais encore d'un mauvais exemple pour les autres.

Alors Hilda, voyant qu'elle ne pouvait faire revenir son père à de meilleurs sentiments, réunit toutes ses petites épargnes, et, comme elles montaient justement à la somme qu'aurait dû dépenser le baron, elle prit à pied le chemin des villages qui dépendaient de la baronie, disant tout haut que son père, forcé de s'absenter, n'avait pu donner cette année la bouillie au miel, mais l'avait chargée de distribuer la somme que coûtait annuellement le repas aux pauvres, aux malades et aux vieillards.

Les paysans la crurent ou firent semblant de la croire; et, comme le dernier repas ne leur avait pas laissé de bien agréables souvenirs, ils furent enchantés de voir se changer un maigre festin en une grande aumône, et bénirent la main par laquelle il plaisait au baron Wilbold d'étendre ses bienfaits sur eux.

Il n'y avait que les esprits du château qu'on ne pouvait pas tromper, et qui ne se laissaient aucunement prendre aux pieux mensonges de la belle Hilda.

XIII

LA MAIN DE FEU

Le 4 mai, Wilbold revint au château. Son premier soin fut de demander s'il s'était passé quelque chose en son absence; mais, comme il apprit que tout avait été tranquille, que ses vassaux ne s'étaient pas plaints, que les esprits n'avaient point fait tapage, il demeura convaincu que sa persistance les avait lassés et qu'il en était débarrassé à jamais. En conséquence, après avoir embrassé sa fille, et donné les ordres pour le lendemain, il alla se coucher tranquillement.

Mais à peine fut-il dans son lit, qu'il se fit dans le château et autour du château un tapage comme jamais oreilles humaines n'en avaient entendu. Autour du château, les chiens hurlaient, les chouettes piaillaient, les hiboux roucoulaient, les chats miau-

laient, la foudre grondait; au dedans du château, on traînait des chaînes, on renversait des meubles, on roulait des pierres; c'était un bruit, un vacarme, un remue-ménage, à croire que toutes les sorcières de la contrée, convoquées par le grand diable d'enfer, avaient changé le lieu ordinaire de leurs séances, et, au lieu de se réunir comme d'habitude au Brocken, se tenaient dans le manoir de Wistgaw.

A minuit, tout bruit cessa, et le silence le plus profond se répandit si bien, que chacun put entendre sonner les douze heures les unes après les autres. A la dernière, Wilbold, un peu rassuré, sortit la tête de dessous sa couverture et se hasarda à regarder autour de lui. Tout à coup ses cheveux se hérissèrent sur son front, une sueur glacée coula sur son visage, une main de feu sortait de la muraille en face de son lit, et, du bout du doigt, comme avec une plume, traçait sur les sombres parois de la chambre les paroles suivantes :

Pour obéir au vœu de la comtesse Berthe,
Dieu, baron de Wilbold, te donnera sept jours,
Ou sinon, tu verras, artisan de ta perte,
Le manoir de Wistgaw t'échapper pour toujours.

Puis la main disparut; puis, l'une après l'autre, dans l'ordre où elle avait été tracée, chaque lettre s'effaça; puis enfin, la dernière lettre éteinte, la chambre, qui un instant avait été éclairée par ce quatrain de flamme, retomba dans la plus profonde obscurité.

Le lendemain, tous les serviteurs du baron, depuis le premier jusqu'au dernier, vinrent lui demander leur congé, lui déclarant qu'ils ne voulaient plus rester dans le château.

Le comte, qui au fond du cœur avait aussi bonne envie qu'eux de le quitter, leur déclara que, ne voulant pas se séparer de si bons serviteurs, il était décidé à aller habiter un autre domaine, et à abandonner le manoir de Wistgaw aux esprits qui paraissaient vouloir en réclamer la possession.

Le même jour, malgré les pleurs de Hilda, on quitta donc le vieux donjon pour aller habiter le château de Eisenfeld, qui venait au baron de la succession paternelle, et qui était situé à une demi-journée de celui de Wistgaw.

XIV

LE CHEVALIER TORALD

Il y avait, dans ce moment-là, deux nouvelles qui faisaient grand bruit dans le domaine de Rosenberg : la première, c'était le départ du baron Wilbold de Eisenfeld ; la seconde, c'était l'arrivée du chevalier Torald.

Le chevalier Torald était un beau jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans, qui avait déjà, quoique bien jeune encore, comme on le voit, parcouru les principales cours d'Europe, où il avait acquis une grande réputation de courage et de courtoisie.

En effet, c'était un cavalier des plus accomplis, et l'on racontait sur son éducation des choses merveilleuses : on disait que, tout enfant, il avait été

confié au roi des nains, qui lui-même, étant un prince très-savant en toutes choses, avait juré d'en faire un seigneur accompli. Il lui avait donc appris à lire les manuscrits les plus anciens, à parler toutes les langues vivantes et même les langues mortes, à peindre, à jouer du luth, à chanter, à monter à cheval, à faire des armes et à jouter; puis, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, et que le roi son tuteur le vit arriver au point de perfection en toute chose auquel il avait désiré l'amener, il lui avait donné le fameux cheval Bucéphale, qui ne se lassait jamais; la fameuse lance du chevalier Astolphe, qui renversait de leurs arçons tous ceux qu'elle touchait avec sa pointe de diamant; et enfin, la fameuse épée Durandal, qui brisait comme verre les armures les plus fortes et les mieux conditionnées. Puis, à ces présents déjà fort précieux, il avait ajouté un don plus recommandable encore: c'était celui d'une bourse dans laquelle il y avait toujours vingt-cinq écus d'or.

On comprend le bruit que l'arrivée d'un si pieux chevalier fit dans la contrée; mais, presque aussitôt après avoir traversé le village de Rosenberg,

monté sur son bon cheval, armé de sa bonne lance et ceint de sa bonne épée, il avait disparu, et personne n'en avait plus entendu parler.

Il va sans dire que ce mystère n'avait fait qu'augmenter dans les environs la curiosité qui s'attachait au chevalier.

On disait bien qu'on l'avait vu le soir se balancer devant le château de Wistgaw, sur une barque qui, malgré le cours rapide du Rhin, se tenait immobile comme si elle eût été à l'ancre. On disait bien qu'on l'avait aperçu, un luth à la main sur la pointe d'un haut rocher, qui s'élevait en face des fenêtres de Hilda, et sur lequel, jusque-là, les faucons, les gerfauts et les aigles avaient seuls posé leurs serres. Mais tous ces récits n'étaient que de vagues rumeurs, et personne ne pouvait dire positivement avoir rencontré le chevalier Torald depuis le jour où, armé de toutes pièces et monté sur son cheval, il avait traversé le village de Rosenberg.

XV

LES CONJUREURS D'ESPRITS

La main de feu, comme vous l'avez vu, mes chers petits amis, avait donné au baron de Wilbold sept jours pour se repentir; mais celui-ci, toujours poussé par les mauvais conseils du chevalier Hans de Warburg, était bien résolu à ne point revenir sur ses pas, et, pour s'affermir dans cette résolution, il avait décidé qu'il passerait les trois derniers jours en fêtes et en orgies. Ce qui lui donnait, d'ailleurs, un prétexte, c'était la célébration du jour anniversaire de la naissance de sa fille, qui tombait justement le 8 de mai : Hilda était née dans le mois des roses.

Au reste, le chevalier Hans avait un motif pour venir plus souvent qu'il ne l'avait jamais fait chez

son ami, le baron de Wilbold; il était devenu fort amoureux de la belle Hilda, et, quoiqu'il eût quarante-cinq ans au moins, c'est-à-dire trois fois l'âge de la jeune fille, il ne s'ouvrit pas moins à son ami de ses projets d'alliance.

Celui-ci n'avait jamais trop compris toutes les délicatesses de cœur sur lesquelles ordinairement les jeunes filles établissent leurs rêves de tristesse ou de joie, de douleur ou de félicité; il avait pris sa femme sans l'aimer, ce qui ne l'avait pas empêché de se trouver parfaitement heureux en ménage; car la comtesse était une sainte femme. Il ne pensait donc pas que Hilda eût besoin d'adorer son mari pour être heureuse à son tour avec lui. A ces réflexions venaient se joindre la grande admiration qu'il avait pour le courage de Hans, la connaissance parfaite qu'il avait de sa fortune, qui était au moins égale à la sienne; et, enfin, l'habitude qu'il avait prise d'avoir pour convive le joyeux et bavard chevalier, lequel l'amusait beaucoup avec ses éternels récits de combats, de tournois et de duels dans lesquels, bien entendu, il avait toujours obtenu l'avantage.

Il n'avait donc ni accepté ni refusé l'offre du chevalier; cependant il lui avait laissé comprendre qu'il lui ferait plaisir en essayant de plaire à Hilda; ce qui ne serait probablement pas difficile à un brave, galant et spirituel chevalier comme lui.

A partir de ce moment, le chevalier Hans avait donc redoublé de soins et d'attentions pour la gracieuse dame de ses pensées, laquelle avait reçu toutes ses démonstrations d'amour avec sa retenue et sa modestie habituelles, et comme si elle ignorait complétement dans quel but les compliments de Hans lui étaient adressés.

Le cinquième jour après l'apparition de la main de feu était donc le jour anniversaire de la naissance de Hilda, et, selon les projets de passer les trois jours suivants en fête, le baron Wilbold avait invité tous ses amis à un grand dîner; et, comme on le pense bien, il n'avait pas oublié dans ses invitations son bon et inséparable compagnon, le chevalier Hans de Warburg.

Les convives étaient réunis, on venait de passer dans la salle à manger, et chacun allait prendre à la table la place qui lui était destinée, lorsqu'on

entendit le bruit du cor, et que le majordome annonça qu'un chevalier venait de se présenter à la porte du château de Eisenfeld, demandant l'hospitalité.

— Pardieu! dit le baron, voilà un gaillard qui a bon nez. Allez lui dire qu'il est le bienvenu, et que nous l'attendons pour nous mettre à table.

Cinq minutes après, le chevalier entra.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, se présentant avec une aisance qui indiquait que, dans ses voyages, il avait l'habitude de recevoir l'hospitalité des plus hauts seigneurs.

Sa haute mine frappa à l'instant même tous les convives, et le baron Wilbold, voyant à qui il avait affaire, voulut, comme à son hôte, lui offrir sa propre place. Mais l'inconnu dénia cet honneur, et, après avoir répondu à l'invitation du baron Wilbold par un compliment plein de courtoisie, il prit à la table une des places secondaires.

Personne ne connaissait le chevalier, et chacun l'étudiait avec curiosité. Hilda seule tenait les yeux baissés, et quelqu'un qui l'eût regardée au mo-

ment où le chevalier apparaissait sur le seuil de la porte, aurait pu remarquer qu'elle rougissait.

Le repas était somptueux et bruyant; les vins surtout n'étaient point ménagés. Le baron Wilbold et Hans se faisaient remarquer par la courtoisie avec laquelle ils se portaient et se rendaient les santés.

Il était bien difficile que le dîner se passât sans qu'il fût question des apparitions du château de Wistgaw.

Le chevalier Hans se mit à railler le baron sur les terreurs que lui inspiraient les apparitions, terreurs que ce dernier avouait avec toute la franchise d'un homme courageux.

— Pardieu ! mon cher chevalier, dit le baron, j'aurais bien voulu vous voir à ma place, quand cette terrible main de feu écrivait sur la muraille ce fameux quatrain, dont je n'ai pas oublié une seule syllabe.

— Illusions ! reprit Hans. Rêves d'un esprit frappé ! Je ne crois pas aux fantômes, moi.

— Vous n'y croyez pas, parce que vous n'en avez pas encore vu ; mais, si vous en voyiez quelqu'un, que diriez-vous ?

— Je le conjurerais, dit Hans en frappant bruyamment sur sa grande épée, de manière à ce qu'il ne reparût jamais en ma présence ; je vous en réponds.

— Eh bien, dit le baron Wilbold, une proposition, Hans !

— Laquelle ?

— Conjure l'esprit de madame la comtesse Berthe, de manière à ce qu'elle ne revienne jamais dans le château de Wistgaw, et demande-moi ce que tu voudras.

— Ce que je voudrai ?

— Oui, répondit le baron.

— Prends garde ! dit en riant le chevalier.

— Conjure l'esprit de la comtesse Berthe, et demande hardiment.

— Et, quelque chose que je te demande, tu me l'accorderas ?

— Foi de chevalier.

— Même la main de la belle Hilda ?

— Même la main de ma fille.

— Mon père ! dit la jeune châtelaine avec l'accent d'un léger reproche.

— Ma foi ! ma chère Hilda, reprit le baron, que

quelques verres de tokay et de braunberger avaient échauffé ; ma foi ! j'ai dit ce que j'ai dit. Chevalier Hans, je n'ai qu'une parole : conjure l'esprit de la comtesse Berthe, et ma fille est à toi.

— Et accorderez-vous pareille récompense, sire baron, demanda le jeune étranger, à celui qui accomplira l'entreprise lorsque le chevalier Hans aura échoué ?

— Lorsque j'aurai échoué? s'écria Hans. Ah çà ! vous supposez donc que j'échouerai ?

— Je ne le suppose pas, chevalier, répondit l'inconnu avec un accent de voix si parfaitement doux, qu'on eût dit que ses paroles sortaient de la bouche d'une femme.

— Vous en êtes sûr, voulez-vous dire alors? Corbleu ! monsieur l'inconnu, dit le chevalier en grossissant sa voix, savez-vous que c'est fort impertinent, ce que vous me dites là !

— En tout cas, la question que j'adresse à messire Wilbold de Eisenfeld ne peut porter aucun préjudice à vos projets de mariage, seigneur chevalier, puisque ce n'est qu'après que vous aurez échoué qu'un autre se présentera.

— Et quel est cet autre qui se présentera pour accomplir une entreprise où le chevalier Hans aura échoué?

— Moi, dit l'inconnu.

— Mais, dit le baron, pour que j'acceptasse votre offre, toute courtoise qu'elle est, mon cher hôte, il faudrait d'abord que je susse qui vous êtes.

— Je suis le chevalier Torald, dit le jeune homme.

Le nom s'était répandu dans toute la contrée d'une façon si avantageuse, qu'à ce nom tous les convives se levèrent pour saluer celui qui venait de se faire connaître; Wilbold ne crut même pas pouvoir se dispenser de faire un compliment courtois au jeune homme.

— Chevalier, dit-il, tout jeune que vous êtes, votre nom est déjà si avantageusement connu, qu'une alliance avec vous serait un honneur pour les plus fières maisons. Mais je connais le chevalier Hans depuis vingt ans, tandis que j'ai l'honneur de vous voir pour la première fois. Je ne pourrais donc, en tout cas, accepter l'offre que vous me

faites qu'en soumettant votre proposition à l'approbation de ma fille.

Hilda rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Je me suis toujours promis, dit Torald, de ne prendre pour épouse qu'une femme dont j'aurais la certitude d'être aimé.

Depuis que le chevalier s'était nommé, Hans gardait le plus profond silence.

— Eh bien, chevalier, dit le baron, puisque vous soumettez la chose à l'approbation de ma fille, et puisque vous laissez la priorité de l'épreuve à mon ami Hans, je ne vois pas pourquoi, sauf plus profond examen de votre famille, je ne vous donnerais pas même parole qu'à lui.

— Ma famille marche de pair avec les premières familles d'Allemagne, messire baron ; il y a même plus, ajouta le chevalier Torald en souriant, et je vais vous annoncer une nouvelle dont vous ne vous doutez pas, c'est que nous sommes quelque peu parents.

— Nous, parents? s'écria Wilbold avec étonnement.

— Oui, messire, répondit Torald, et nous éclair-

cirons tout cela plus tard. Pour le moment, il n'est question que d'une chose, c'est de conjurer l'esprit de la comtesse Berthe.

— Oui, reprit Wilbold; j'avoue que c'est l'affaire que je suis le plus pressé de voir terminer.

— Eh bien, dit Torald, que le chevalier Hans tente l'épreuve cette nuit, et, moi, je la tenterai la nuit prochaine.

— Parbleu! dit Wilbold, voilà ce qui s'appelle parler, et j'aime qu'on mène les affaires avec cette rondeur. Chevalier Torald, vous êtes un brave jeune homme, touchez là.

Et Wilbold tendit au chevalier une main que celui-ci serra en s'inclinant.

Hans gardait toujours le plus morne silence.

Wilbold se retourna de son côté, et vit avec étonnement qu'il était très-pâle.

— Eh bien, camarade Hans, lui dit-il, voilà une proposition faite pour te plaire; et, puisque tout à l'heure tu avais tant de hâte de te trouver en face des esprits, tu dois remercier le chevalier Torald qui t'offre l'occasion de les voir cette nuit même.

— Oui, certainement, dit le chevalier, certainement; mais ce sera inutile et j'aurai perdu mon temps, les esprits ne viendront pas.

— Vous vous trompez, chevalier Hans, répondit Torald du ton d'un homme qui est sûr de son fait, ils viendront.

Hans devint livide.

— Après cela, dit Torald, si vous voulez me céder votre tour, chevalier Hans, j'accepterai avec reconnaissance, et j'essuierai le premier feu des fantômes : peut-être seront-ils moins terribles à une seconde épreuve qu'à une première.

— Ma foi ! chevalier, dit Hans, passer le premier ou le second, cela m'est absolument égal, et, si vous tenez à passer le premier...

— Non pas, non pas, dit Wilbold; je maintiens les choses comme il a été convenu. Gardez vos rangs, messieurs. Hans, ce soir; le chevalier Torald, demain; et ainsi donc...

Il remplit son verre et le leva.

— A la santé des conjureurs d'esprits ! dit-il.

Chacun fit raison au baron. Mais celui-ci s'aperçut, à son grand étonnement, que la main du che-

valier Hans tremblait en portant son verre à sa bouche.

— C'est bien, dit Wilbold ; après le dîner, nous partirons.

Le pauvre chevalier Hans était pris comme une souris dans une souricière.

Il avait d'abord, en s'engageant à entreprendre l'affaire, cru s'en tirer par une de ses fanfaronnades habituelles : il comptait faire semblant d'entrer dans le château et passer la nuit aux environs, puis, le lendemain, raconter tout à loisir le combat terrible qu'il avait livré aux esprits. Mais il n'en était plus ainsi ; l'affaire avait pris, grâce au défi porté par le chevalier Torald, un caractère de gravité qui indiquait à Hans que, soit par son ami, soit par son rival, il ne serait plus perdu de vue. En effet, après le dîner, le baron Wilbold se leva, annonçant qu'il allait accompagner lui-même le chevalier Hans, et que, pour qu'il n'y eût, ni de sa part, ni de celle du chevalier de Torald, lieu à aucune réclamation, il l'enfermerait à clef dans la chambre à coucher, et mettrait son cachet sur la porte.

Il n'y avait pas à reculer. Hans demanda seulement la permission d'aller prendre sa cuirasse et son casque, afin d'être en état de résister à l'ennemi, si l'ennemi se présentait : cette permission lui fut accordée.

Hans passa donc chez lui, et s'arma de pied en cap, puis on s'achemina vers le château de Wittsgaw.

La cavalcade se composait du baron Wilbold de Eisenfeld, du chevalier Hans, du chevalier Torald et de trois ou quatre autres convives qui, se faisant un plaisir de cet événement, de quelque façon qu'il tournât, devaient en attendre le résultat dans une métairie appartenant au baron de Wilbold, et située à une demi-lieue du château.

On arriva à Wittsgaw vers les neuf heures du soir : c'était le moment favorable pour entreprendre l'affaire.

Hans était fort inquiet au dedans de lui-même ; mais il faisait contre fortune bon cœur, et se conservait d'assez ferme apparence. Tout, au château, était plongé dans l'obscurité la plus profonde, et, comme le silence n'en était pas troublé par le

moindre bruit, il semblait un spectre lui-même.

On entra dans le vestibule désert, on traversa les grandes salles tendues de sombres tapisseries et les corridors sans fin ; puis la porte de la fatale chambre à coucher s'ouvrit. Cette chambre était froide, calme et silencieuse comme le reste du château.

On fit un grand feu dans la cheminée, on alluma le lustre et les candélabres; puis on souhaita le bonsoir au chevalier Hans, et le baron Wilbold, ayant fermé la porte à clef, mit les scellés dessus avec une bande de papier et deux cachets à ses armes.

Après quoi, chacun cria une dernière fois : « Bonne nuit ! » au prisonnier, et s'en alla coucher dans la métairie.

Hans, resté seul, pensa d'abord à se sauver par la fenêtre ; mais il n'y avait pas moyen, la fenêtre donnait sur un précipice que l'obscurité de la nuit faisait paraître plus profond encore.

Il sonda les murs : les murs rendirent partout un son mat et sourd, indiquant qu'il n'y avait aucune porte cachée dans les murailles.

Bon gré, mal gré, il fallait rester. Le chevalier

ans tâta si toutes les pièces de son armure étaient solidement attachées, si son épée était à son côté, si son poignard sortait bien du fourreau, et si la visière de son casque jouait à loisir; après quoi, voyant que de ce côté tout était pour le mieux, il s'assit dans le grand fauteuil en face de la cheminée.

Cependant les heures s'écoulaient sans que rien apparût, et le chevalier Hans commençait à se rassurer. D'abord il avait réfléchi que, puisque la muraille ne présentait aucune porte secrète; que, puisque la porte principale était fermée, les revenants auraient autant de peine à entrer qu'il en avait, lui, à sortir. Il est vrai qu'il avait entendu dire que les revenants s'occupaient peu de ces sortes de clôtures, et passaient très-bien sans dire gare à travers les murailles et les trous des serrures; mais enfin c'était toujours pour lui une sécurité.

Nous devons dire pour l'honneur du chevalier Hans qu'il commençait même à s'endormir, lorsqu'il lui sembla entendre un grand bruit dans le tuyau de la cheminée; il jeta aussitôt un fagot sur le feu qui commençait à s'éteindre, pensant rôtir

les jambes des revenants, s'ils se décidaient à descendre par cette route. Le feu, en effet, flamba de nouveau, et il montait contre la plaque tout en chantant et en pétillant, lorsque tout à coup le chevalier Hans vit sortir de la cheminée, le bout d'une planche large d'un pied à peu près, qui se mouvait et s'allongeait sans qu'on pût distinguer ceux qui la faisaient mouvoir. La planche descendait toujours lentement et de biais, et, arrivant à toucher le sol, se trouva placée comme une espèce de pont au-dessus des flammes. Au même instant, sur ce pont se mirent à glisser, comme sur une montagne russe, une multitude de petits nains, conduits par leur roi, qui, armé de toutes pièces comme le chevalier Hans, semblait les conduire à la bataille.

A mesure qu'ils descendaient, Hans reculait avec son fauteuil à roulettes, de sorte que, lorsque le roi et son armée furent rangés en bataille devant la cheminée, Hans était arrivé à l'autre bout de la chambre, empêché par la muraille seule d'aller plus loin, et qu'il se trouvait entre eux et lui un grand espace libre.

Alors le roi des nains, après avoir conféré à voix basse avec ses officiers généraux, s'avança seul dans l'espace.

Puis, le poing sur la hanche :

— Chevalier Hans, dit-il alors d'un ton de voix ironique, j'ai entendu plus d'une fois vanter ton grand courage, il est vrai que c'est par toi-même; mais, comme un vrai chevalier ne doit pas mentir, j'ai dû être convaincu que tu disais la vérité. En conséquence, il m'est venu dans l'esprit de te défier en combat singulier; et, ayant appris que tu avais vaillamment offert au baron de Wilbold de conjurer l'esprit qui revient dans son château, j'ai obtenu de cet esprit, qui est de mes amis intimes, de me laisser prendre sa place cette nuit. Si tu es vainqueur, l'esprit par ma voix s'engage à abandonner le château et à ne plus reparaître; si tu es vaincu, tu avoueras franchement ta défaite, et tu céderas la place au chevalier Torald, que je n'aurai sans doute pas grand'peine à vaincre; car je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir pourfendu personne. En conséquence, et comme je ne doute pas que tu n'acceptes le défi, voici mon gant.

Et, à ces mots, le roi des nains jeta fièrement son gant aux pieds du chevalier.

Pendant que le roi des nains faisait son discours d'une petite voix claire, le chevalier Hans l'avait regardé attentivement, et, s'étant assuré qu'il n'avait guère plus de six pouces et demi de haut, il commençait à se rassurer, car un pareil adversaire ne lui paraissait pas fort à craindre; il ramassa donc le gant avec une certaine confiance, et le mit sur le bout de son petit doigt pour l'examiner.

C'était un gant à la Crispin, taillé dans une peau de rat musqué, et sur lequel avaient été cousues avec une grande habileté de petites écailles d'acier.

Le roi des nains laissa Hans examiner le gant tout à son aise; puis, après un instant de silence :

— Eh bien, chevalier, dit-il, j'attends la réponse. Acceptes-tu ou refuses-tu le défi ?

Le chevalier Hans jeta de nouveau les yeux sur le champion qui se présentait pour le combattre et qui n'atteignait pas à la moitié de sa jambe, et, rassuré par sa petite taille :

— Et à quoi nous battrons-nous, mon petit bonhomme ? dit le chevalier.

— Nous nous battrons chacun avec nos armes, toi avec ton épée, et moi, dit-il, avec mon fouet.

— Comment! vous avec votre fouet?

— Oui, c'est mon arme ordinaire; comme je suis petit, il faut que j'atteigne de loin.

Hans éclata de rire.

— Et vous vous battrez contre moi, dit-il, avec votre fouet?

— Sans doute. N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit que c'était mon arme?

— Et vous n'en prendrez pas d'autre?

— Non.

— Vous vous y engagez?

— Foi de chevalier et de roi.

— Alors, dit Hans, j'accepte le combat.

Et il jeta à son tour son gant aux pieds du roi.

— C'est bien, dit le roi, qui fit un bond en arrière pour ne pas être écrasé. Sonnez, trompettes!

En même temps, douze trompettes, qui étaient montés sur un petit tabouret, sonnèrent une fanfare belliqueuse, pendant laquelle on apporta au roi des nains l'arme avec laquelle il devait combattre.

C'était un petit fouet dont le manche était formé d'une seule émeraude. Au bout de ce manche s'attachaient cinq chaînes d'acier longues de trois pieds, au bout desquelles brillaient des diamants de la grosseur d'un pois : sauf la valeur de la matière, l'arme du roi des nains ressemblait donc fort à un de ces martinets avec lesquels on bat les habits.

Le chevalier Hans, de son côté, plein de confiance dans sa force, tira son épée.

— Quand vous voudrez ! dit le roi au chevalier.

— A vos ordres, sire, dit Hans.

Aussitôt les trompettes firent entendre un air plus guerrier encore que le premier, et le combat commença.

Mais, aux premiers coups qu'il reçut, le chevalier comprit qu'il avait eu tort de mépriser l'arme de son adversaire. Tout couvert qu'il était d'une cuirasse, il ressentait les coups de fouet comme s'il eût été nu ; car, partout où frappaient les cinq diamants, ils enfonçaient le fer comme ils eussent fait d'une pâte molle. Hans, au lieu de se défendre, se mit donc à crier, à hurler, à courir autour de la

chambre, à sauter sur les meubles et à monter sur le lit, poursuivi de tous côtés par le fouet de l'implacable roi des nains, tandis que l'air guerrier que sonnaient les trompettes, s'appropriant à la circonstance, avait changé de mesure et de caractère pour devenir un galop.

C'est ce même galop, mes chers enfants, que notre grand musicien Auber a retrouvé et a placé, sans rien dire, dans le cinquième acte de *Gustave*.

Après cinq minutes de cet exercice, le chevalier Hans tomba à genoux et demanda grâce.

Alors le roi des nains remit le fouet aux mains de son écuyer, et, prenant son sceptre :

— Chevalier Hans, lui dit-il, tu n'es qu'une véritable femme ; ce n'est donc point une épée et un poignard qui te conviennent, c'est une quenouille et un fuseau.

Et, à ces mots, il le toucha de son sceptre. Hans sentit qu'il se faisait un grand changement sur sa personne ; les nains éclatèrent de rire, et tout disparut comme une vision.

XVI

LE CHEVALIER A LA QUENOUILLE

Hans regarda d'abord autour de lui, il était seul.

Alors il regarda sur lui, et son étonnement fut grand.

Il était vêtu en vieille femme : sa cuirasse était devenue un jupon de molleton à raies; son casque, une cornette; son épée, une quenouille : et son poignard, un fuseau.

Vous comprenez, mes chers enfants, que, comme, sous ce nouveau costume, le chevalier Hans avait conservé sa barbe et ses moustaches, le chevalier Hans était fort grotesque et fort laid.

Lorsqu'il se vit accoutré ainsi, le chevalier Hans fit une grimace qui le rendit plus grotesque et plus

laid encore; mais il lui vint dans l'idée de se déshabiller et de se mettre au lit; de cette façon, il ne resterait aucune trace de ce qui s'était passé. Il posa donc sa quenouille sur le fauteuil, et voulut se mettre à dénouer sa cornette; mais, aussitôt, la quenouille s'élança du fauteuil où elle était placée, et lui donna de si bons coups sur les doigts, qu'il fut obligé de faire face à ce nouvel adversaire.

Hans voulut d'abord se défendre; mais la quenouille s'escrima si bien, qu'il fut obligé, au bout d'un instant, de fourrer ses mains dans ses poches.

Alors la quenouille reprit tranquillement sa place à son côté, et le chevalier Hans eut un moment de répit.

Il en profita pour examiner son ennemie.

C'était une honnête quenouille, ressemblant à toutes les quenouilles de la terre, si ce n'est que, plus élégante que les autres, elle était terminée à son extrémité supérieure par une petite tête grimaçante et moqueuse, qui semblait tirer la langue au chevalier.

Le chevalier fit semblant de sourire à la que-

nouille, tout en se rapprochant de la cheminée, et, prenant son temps, il saisit la quenouille par le milieu du corps et la jeta au feu.

Mais la quenouille ne fut pas plus tôt dans le foyer, qu'elle se redressa toute en flamme, et se mit à courir après le chevalier, qui, cette fois, non-seulement fut battu, mais encore allait être brûlé, lorsqu'il demanda grâce.

Aussitôt la flamme s'éteignit, et la quenouille se replaça modestement à sa ceinture.

La situation était grave : le jour commençait à paraître, et le baron Wilbold, le chevalier Torald et les autres ne pouvaient tarder à venir. Hans ruminait dans son esprit comment il pourrait se débarrasser de la quenouille maudite, lorsque l'idée lui vint de la jeter par la fenêtre.

Il s'approcha donc de la croisée tout en chantonnant, pour ne donner aucun soupçon à la quenouille, et, l'ayant ouverte comme pour regarder le paysage et respirer l'air frais du matin, il saisit tout à coup son étrange adversaire, le jeta dans le précipice et referma la fenêtre. Aussitôt, il entendit le bruit d'une vitre cassée, et se retourna

vers la seconde croisée; la quenouille, précipitée par une fenêtre, était rentrée par l'autre.

Mais, cette fois, la quenouille, qui deux fois avait été prise en traître, était furieuse; elle tomba sur Hans, et, à grands coups de tête, elle lui meurtrit tout le corps. Hans poussait de véritables hurlements.

Enfin, Hans étant tombé anéanti dans le fauteuil, la quenouille eut pitié de lui, et vint se replacer à sa ceinture.

Alors, Hans pensa qu'il désarmerait peut-être la colère de son ennemie en faisant quelque chose pour elle, et il se mit à filer.

La quenouille aussitôt parut fort satisfaite; sa petite tête s'anima, elle cligna les yeux de plaisir, et elle se mit, de son côté, à murmurer une petite chanson.

En ce moment, Hans entendit du bruit dans le corridor et voulut cesser de filer; mais ce n'était pas l'affaire de la quenouille, qui lui donna de tels coups sur les doigts, que force lui fut de continuer sa besogne.

Cependant les pas se rapprochaient et s'arrê-

taient devant la porte; Hans était furieux d'être surpris sous un pareil costume et dans une pareille occupation; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Au bout d'un instant, en effet, la porte s'ouvrit, et le baron Wilbold, le chevalier Torald, et les trois ou quatre autres personnes qui les accompagnaient, restèrent stupéfaits du singulier spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Hans, qu'ils avaient quitté vêtu d'une armure de chevalier, était habillé en vieille femme avec une quenouille et un fuseau.

Les nouveaux arrivants éclatèrent de rire. Hans ne savait où se fourrer.

— Pardieu! dit le baron de Wilbold, il paraît que les esprits qui t'ont apparu avaient l'esprit jovial, camarade Hans, et tu vas nous raconter ce qui t'est arrivé.

— Voici ce que c'est, répondit Hans, qui espérait s'en tirer à l'aide d'une gasconnade, voici ce que c'est : c'est un pari.

Mais, à ce moment, la quenouille, qui voyait

qu'il allait mentir, lui donna un si violent coup sur les ongles, qu'il poussa un cri.

— Quenouille maudite! murmura-t-il.

Puis il reprit :

— C'est un pari que j'ai fait; pensant que, comme le revenant était une femme, il était inutile de l'attendre avec d'autres armes qu'une quenouille et un fuseau...

Mais, en ce moment, malgré le regard suppliant que Hans jetait à la quenouille, celle-ci se rebiffa et recommença à lui taper sur les ongles de telle façon, que Wilbold lui dit :

— Tiens, camarade Hans, je vois que tu mens, et que voilà pourquoi la quenouille te bat. Dis-nous la vérité, et la quenouille te laissera tranquille.

Et, comme si elle avait compris ce que venait de dire le baron, la quenouille lui fit une grande révérence, accompagnée d'un signe de tête qui voulait dire qu'il était dans la vérité.

Force fut donc à Hans de raconter ce qui s'était passé dans tous ses détails. Il voulait bien, de temps en temps encore, s'écarter de la vérité et broder

quelque épisode en faveur de son courage; mais alors la quenouille, qui se tenait tranquille tant qu'il ne mentait pas, lui tombait dessus dès qu'il mentait, et cela de telle façon, qu'il était obligé de rentrer à l'instant même dans le sentier de la vérité, dont il s'était momentanément écarté.

Le récit achevé d'un bout jusqu'à l'autre, la quenouille fit une révérence moqueuse à Hans et un salut parfaitement poli au reste de la société, et s'en alla par la porte, en sautillant sur sa queue, et emmenant son fuseau, qui la suivait comme un enfant suit sa mère.

Quant au chevalier Hans, lorsqu'il fut bien certain que la quenouille s'était éloignée, il s'enfuit par la même porte et alla, au milieu des huées de tous les polissons qui le prenaient pour un masque, se cacher dans son château.

XVII

LE TRÉSOR

La nuit suivante, c'était au chevalier Torald de veiller ; mais celui-ci se prépara à cette entreprise nocturne avec autant d'humilité et de recueillement que Hans y avait mis de fanfaronnade et de légèreté.

Comme le chevalier Hans, il fut conduit, enfermé et scellé dans la chambre ; mais il n'avait voulu prendre aucune arme, disant que, contre les esprits, toute résistance humaine était inutile, les esprits venant de Dieu.

Donc, aussitôt qu'il fut seul, il fit dévotement sa prière, et attendit, assis dans le fauteuil, que l'esprit voulût bien lui apparaître.

Il attendait depuis quelques heures ainsi, les yeux fixés vers la porte et sans qu'il vît rien d'extraordinaire, lorsque tout à coup, derrière lui, il entendit un léger bruit et sentit qu'on lui touchait légèrement l'épaule.

Il se retourna.

C'était l'ombre de la comtesse Berthe qui se trouvait au milieu de la chambre.

Mais, loin que le jeune homme parût effrayé, il lui sourit comme à une ancienne amie.

— Torald, lui dit-elle, tu es devenu ce que j'espérais, c'est-à-dire un bon, un brave, un pieux jeune homme ; sois donc récompensé comme tu le mérites.

Et, à ces mots, lui faisant signe de la suivre, elle s'avança du côté de la muraille, et, comme elle la touchait du doigt, la muraille s'ouvrit et découvrit un grand trésor que le comte Osmond avait autrefois caché là, lorsqu'il avait été forcé par la guerre de quitter le château.

— Ce trésor est à toi, mon fils, dit la comtesse; et, pour qu'on ne te le conteste pas, personne que toi ne pourra ouvrir la muraille, et le mot avec

lequel tu l'ouvriras est le nom de ta bien-aimée Hilda.

Et, à ces mots, la muraille se referma si hermétiquement, qu'il était impossible d'en voir la soudure.

Après quoi, l'ombre ayant adressé au chevalier un dernier sourire et un gracieux signe de tête, elle disparut comme une vapeur qui se serait évanouie.

Le lendemain, Wilbold et ses compagnons entrèrent dans la chambre, et trouvèrent le chevalier Torald paisiblement endormi dans le grand fauteuil.

Le baron réveilla le jeune homme, qui ouvrit les yeux en souriant.

— Ami Torald, dit Wilbold, j'ai fait un rêve cette nuit.

— Lequel ? demanda Torald.

— J'ai rêvé que tu t'appelais, non point Torald, mais Hermann ; que tu étais le petit-fils du comte Osmond, qu'on t'avait cru mort, quoique tu ne le fusses pas, et que ta grand'mère Berthe t'était apparue cette nuit pour te découvrir un trésor.

Torald comprit que ce rêve était une révélation du ciel pour que le baron Wilbod de Eisenfeld ne conservât aucun doute.

Il se leva donc sans rien répondre, et, faisant à son tour signe au baron de le suivre, il s'arrêta devant la muraille.

— Votre rêve ne vous a point trompé, messire Wilbold : je suis bien cet Hermann que l'on a cru mort. Ma grand'mère Berthe m'est bien apparue cette nuit, et m'a effectivement découvert le trésor; et la preuve, la voici.

Et, à ces mots, Hermann, — car c'était effectivement le pauvre enfant que la comtesse Berthe avait repris dans son tombeau, et confié au roi des nains, — Hermann prononça le nom de Hilda, et, comme l'avait promis le fantôme, la muraille s'ouvrit.

Wilbold resta ébloui à la vue de ce trésor, qui se composait, non-seulement d'or monnayé, mais encore de rubis, d'émeraudes et de diamants.

— Allons, dit-il, cousin Hermann, je vois bien que tu as dit la vérité. Le château de Wittsgaw et ma fille Hilda sont à toi, mais à une condition.

— Laquelle? demanda Hermann avec anxiété.

— C'est que tu te chargeras, tous les 1er de mai, de donner aux paysans de Rosenberg et des environs la bouillie de la comtesse Berthe.

Hermann accepta, comme on le comprend bien, la condition avec reconnaissance.

Huit jours après, Hermann de Rosenberg épousa Hilda de Eisenfeld; et, tant que le château resta debout, ses descendants donnèrent généreusement et sans interruption, tous les ans, le 1er mai, aux habitants de Rosenberg et des environs, la bouillie de la comtesse Berthe.

AVENTURES DE LYDERIC

COMTE DE FLANDRE

I

L'origine des comtes de Flandre remonterait, s'il faut en croire la chronique, à l'an 640 : comme toute grande puissance, son berceau est entouré de ces traditions mystérieuses familières à tous les peuples et qui se sont perpétuées depuis Sémiramis, la fille des colombes, jusqu'à Rémus et Romulus, les nourrissons de la louve. Voici, au reste cette tradition dans toute sa simplicité :

Vers la fin de l'an 628, Boniface V étant pape à Rome et Clotaire régnant sur l'empire des Francs, Salwart, prince de Dijon, revenant, avec sa femme Ermengarde, de faire baptiser, dans une église très-

vénérée, Lyderic, leur fils premier-né, traversait la forêt de Sans-Merci, que l'on appelait ainsi à cause des brigandages qu'y exerçait Phinard, prince de Buck. Salwart, n'avait autour de lui, pour toute suite, que quatre serviteurs, lorsque, arrivé, vers la fin du jour, à un endroit très-épais et très-sombre de la forêt, il fut attaqué par une troupe d'une vingtaine d'hommes, commandée par un chef qu'à sa taille gigantesque il lui fut facile de reconnaître pour le prince de Buck.

Malgré la disproportion du nombre, il ne résolut pas moins de combattre, non point qu'il eût l'espérance de sauver sa vie, mais parce que, pendant le combat, il espérait que sa femme et son enfant auraient le temps de fuir. En effet, comme la nuit, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se faire sombre, Ermengarde se laissa glisser à bas de son cheval et s'enfonça dans la forêt. Confiante alors dans la providence de Dieu, et voulant accomplir autant qu'il était en elle ses devoirs de mère et d'épouse, elle cacha son enfant au milieu d'un buisson qui poussait près d'une fontaine appelée encore aujourd'hui le Saulx, à cause des

grands saules qui l'ombrageaient; puis, après l'avoir recommandé à Dieu dans une ardente prière, elle revint vers l'endroit de la forêt où elle avait quitté son mari, afin — vivant ou mort, libre ou prisonnier — de partager le sort qu'il avait plu au Seigneur de lui faire.

En arrivant au lieu du combat, elle trouva huit corps morts étendus par terre. Comme la lune venait de se lever, elle put en examiner les visages, reconnaître que c'étaient ceux de ses quatre serviteurs et probablement ceux de quatre assaillants; mais en aucun des trépassés elle ne reconnut son mari : il était donc à coup sûr prisonnier, car elle connaissait trop le noble comte de Salwart pour penser un seul instant qu'il eût fui.

Au même moment, elle aperçut un convoi qui, à la lueur des torches, s'avançait dans la direction d'un château fort qui avait été autrefois une citadelle romaine; et, comme elle reconnut, à la haute stature de l'homme qui le précédait à cheval, le chef de la troupe qui les avait attaqués, elle ne fit plus de doute que ce convoi n'emmenât son mari.

Or, comme elle avait décidé que sa place à elle était près du comte, elle hâta le pas et rejoignit le cortége. Elle ne s'était point trompée : le comte, mortellement blessé, était couché sur un brancard. Les soldats s'écartèrent pour faire place à cette femme déjà à demi veuve, et le prince de Buck, enchanté d'avoir deux prisonniers au lieu d'un, continua sa route vers son château, où l'on arriva après une demi-heure de marche, à peu près.

Dans la nuit, le comte mourut en priant pour son fils. La comtesse resta prisonnière.

Dès le lendemain, le prince de Buck offrit à la comtesse de Salwart de racheter sa liberté au prix de ses États, ou du moins d'une partie. Mais la comtesse pensa que tels elle les avait reçus de ses pères, tels elle devait les conserver à son enfant, et refusa toute négociation, disant au prince de Buck que, comme son mari et elle étaient comtes souverains, ayant reçu leurs biens de Dieu, c'était à Dieu seul à disposer de leurs biens.

Le prince de Buck ordonna alors de resserrer encore la captivité de la comtesse, espérant qu'elle se lasserait de sa prison, et qu'il obtiendrait du

temps ce qu'il voyait bien qu'il ne pourrait obtenir de la menace et de la violence. Il reprit donc ses brigandages dans la forêt de Sans-Merci, et Ermengarde continua de prier près de la tombe du comte.

Il y avait dans la forêt, et non loin de l'endroit où avait eu lieu le combat, un ermitage très-vénéré habité par un vieil anachorète qui avait fait force miracles dans son temps, mais qui commençait à se reposer, voyant l'espèce humaine devenir de jour en jour plus mauvaise et ne la jugeant plus digne des célestes spectacles qu'il aurait pu lui donner; aussi demeurait-il pour la plupart du temps retiré dans le fond de sa grotte, où il ne vivait que du lait d'une biche qui, trois fois par jour, venait lui présenter sa mamelle. L'ermite buvait une partie de ce lait et faisait cailler l'autre; de sorte que, avec quelques racines qu'il arrachait de terre aux environs de sa grotte, il se trouvait avoir des provisions suffisantes : grâce à cette frugalité, il y avait plus de cinq ans qu'il n'avait mis le pied dans aucune ville ni dans aucun village.

Or, il arriva qu'un jour le bon vieillard s'aper-

çut que sa biche ne revenait à lui que la mamelle à moitié pleine, si bien que, ce jour-là, il eut encore du lait pour boire, mais n'en eut point à faire cailler : il attribua cette cause à quelque accident naturel qui disparaîtrait sans doute comme il était venu, et attendit au lendemain.

Le lendemain, il trouva sa mesure de lait encore diminuée, et non-seulement il n'en eut pas pour faire cailler, mais encore à peine en eut-il pour boire. Le bon ermite prit patience, espérant toujours que les choses changeraient; et cela était d'autant plus probable, que sa biche paraissait mieux portante que jamais, et avait un air joyeux qui faisait plaisir à voir.

Mais, le surlendemain, la chose continuait d'aller de mal en pis : la pauvre biche, ce jour-là, avait la mamelle si sèche, que l'ermite, qui n'avait plus même de lait pour boire, fut obligé de sortir de sa grotte pour aller chercher de l'eau. Il profita en même temps de la circonstance pour faire provision de racines ; car, depuis deux jours, il était à la diète, et son ordinaire était déjà si peu de chose, que, quelque peu qu'on en retranchât, le

jeûne devenait par trop rigoureux pour être supporté.

Le jour d'après, la biche revint la mamelle parfaitement vide.

Pour cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : quelque voleur se trouvait sur la route de la bonne pourvoyeuse et interceptait les vivres du pauvre anachorète. Cependant, avant de concevoir un s terrible soupçon contre son prochain, le vieillard résolut de s'en assurer, et, le matin du cinquième jour, comme la biche venait ainsi que d'habitude lui faire sa visite, il ferma la porte sur elle.

Toute la journée, la biche parut fort inquiète, allant de l'ermite à la porte de l'ermitage, et de la porte de l'ermitage à l'ermite; le tout en bramant d'une façon si lamentable, que le vieillard vit bien qu'il se passait quelque chose d'étrange. Pendant ce temps, au reste, sa mamelle se remplissait comme aux jours de sa plus grande abondance, et l'ermite fut obligé de la traire trois fois. Il était donc bien évident que le défaut de lait qu'il avait trouvé chez elle depuis quelques jours ne devait pas être attribué à la stérilité.

Le soir, l'ermite entr'ouvrit la porte pour se chauffer, comme c'était son habitude, aux derniers rayons du soleil couchant ; mais, quelque précaution qu'il eût prise en ouvrant la porte pour retenir la biche prisonnière, celle-ci, dès qu'elle vit une ouverture, se précipita si violemment, qu'elle renversa le vieillard, et, se trouvant libre, s'élança joyeuse et bondissante dans la forêt.

L'ermite se leva en secouant la tête ; il connaissait sa biche et la savait incapable de se porter à un pareil acte de violence, même pour recouvrer sa liberté ; car, quelquefois, étant tombé malade, il l'avait vue des jours entiers rester couchée près de lui, ne sortant que pour brouter l'herbe et revenant aussitôt. Il comprit donc qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et que ce mystère était tout autre chose que ce qu'il avait soupçonné d'abord.

Le jour suivant, sa conviction redoubla quand il ne vit point revenir la biche : c'était la première fois depuis cinq ans que le fidèle animal manquait à ses habitudes. Le bon ermite attendit ; mais toute la journée se passa sans que la biche reparût.

Le lendemain, le vieillard commença de craindre qu'il ne fût arrivé malheur à sa compagne. Aussi, dès le point du jour, alla-t-il ouvrir sa porte; mais alors il la vit qui broutait à quelques pas de l'ermitage; en l'apercevant, la biche manifesta par quelques bonds joyeux le plaisir qu'elle avait à le revoir; mais ce fut tout, car elle ne fit pas un pas vers l'ermitage. L'anachorète l'appela; à sa voix, fût-elle à cinq cents pas de distance, elle avait l'habitude d'accourir; mais, cette fois, elle se contenta de tourner la tête de son côté en dressant les oreilles. L'ermite fit alors quelques pas vers elle; mais elle s'éloigna à mesure qu'elle le vit s'avancer.

Il était évident qu'elle lui gardait rancune de sa captivité de la veille, et qu'elle ne voulait pas s'y exposer une seconde fois.

Ce langage mimique était trop clair pour que le vieillard ne le comprît pas : il résolut donc de pénétrer les causes du changement de la biche à son égard; et, comme, vers le midi, elle cessa de paître et parut manifester l'intention de s'enfoncer dans la forêt, l'ermite, de son côté, prit la résolu-

tion de la suivre. Ce qu'il fit en effet, secondé par la complaisance de l'animal, qui, comme s'il eût compris l'intention du vieillard, continua de marcher joyeusement par sauts et par bonds, mais sans jamais s'éloigner assez de lui pour qu'il la perdît de vue.

La biche conduisit ainsi le vieillard dans une charmante vallée toute plantée de saules qui trempaient l'extrémité de leurs longues branches pleurantes dans un petit ruisseau dont l'ermite connaissait la source pour s'y être souvent désaltéré. Arrivée à quelques pas de cette source, la biche fit trois ou quatre bonds et disparut. Le vieillard hâta le pas et arriva à l'endroit où il l'avait perdue de vue : là, il s'arrêta, regardant autour de lui sans rien voir autre chose qu'un gros buisson sur lequel chantait un rossignol. Bientôt, au milieu de ce buisson, il entendit bramer doucement ; il s'approcha alors avec précaution et aperçut la biche couchée et allaitant un petit garçon de trois ou quatre mois, qui pressait ses mamelles avec ses petites mains. Le voleur était trouvé.

Le vieillard tomba à genoux et loua Dieu. Puis,

ne voulant pas laisser la faible créature exposée aux animaux féroces, auxquels elle avait échappé jusqu'alors comme par un miracle, il la prit entre ses bras, et, l'enveloppant dans un pan de sa robe, il l'emporta dans son ermitage.

La biche les accompagna, regardant l'enfant et léchant les mains du vieillard.

Le vieillard appela l'enfant Lyderic en mémoire du rossignol qui chantait sur le buisson où il l'avait trouvé : *lieder* voulant dire, en vieil allemand, « joyeux chansonnier. »

On devine qu'à compter de ce jour le bon anachorète vécut d'eau et de racines, laissant à son nourrisson tout le lait de la biche : aussi le nourrisson devenait-il gros et fort que c'était merveille ; à huit mois, il se tenait debout sur ses pieds, et, à dix, il commençait à parler.

L'ermite lui apprit à lire dans la Bible. Mais, de toutes les histoires que contenait le livre saint, celles qui lui plaisaient davantage étaient les histoires de Nemrod, de Samson et de Judas Macchabée.

II

Aussi, dès qu'il put courir, l'enfant se fit-il une fronde et un arc; et bientôt son adresse fut telle, que, si éloigné et si petit que fût le but, il était sûr de l'atteindre avec sa flèche ou avec sa pierre.

Ses forces croissaient en proportion de son adresse. A huit ans, il était fort comme un homme ordinaire, et, à dix, comme il se promenait un jour, ainsi que c'était son habitude, avec sa bonne nourrice, qui commençait à se faire vieille, un loup affamé se jeta sur elle; mais lui se jeta sur le loup et l'étouffa entre ses bras. Puis, de sa peau, il se fit un vêtement, comme il avait vu, dans les gravures byzantines de la Bible du vieil ermite, que Samson s'en était fait un de la dépouille du lion.

Comme il ne se servait de sa fronde et de son

arc que contre les oiseaux de proie ou les animaux de carnage, tout ce qui était faible l'aimait et lui faisait fête : les lapins couraient devant lui, les chevreuils le suivaient comme s'il eût été le berger de leur troupeau sauvage, et les oiseaux volaient au-dessus de sa tête en lui chantant leurs plus mélodieuses chansons ; et, parmi les oiseaux, les rossignols surtout, dont il y avait tous les ans un nid sur le buisson où il avait été trouvé ; si bien que leur langage, inintelligible pour les autres, était compréhensible pour lui, et qu'il entendait tout ce qu'ils disaient.

Le vieil ermite voyait cela en pleurant de joie et en disant que le jeune homme était béni de Dieu.

Le premier chagrin qu'eut Lyderic fut causé par la mort de sa bonne biche : l'enfant ne savait point ce que c'était que la mort. Le vieillard le lui expliqua ; mais l'explication, au lieu de le consoler, le rendit plus triste encore. Il creusa une fosse pour elle, la recouvrit de terre et de gazon, puis il s'assit en pleurant près de la tombe.

Alors un rossignol se mit à chanter au-dessus de sa tête :

« Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu : l'éphémère en une seconde, l'insecte en une heure, la rose en un jour, le papillon en six mois, le rossignol en un lustre, la biche en quinze ans et l'homme en un siècle ; — et, depuis l'éphémère qui a vécu une seconde jusqu'à l'homme qui a vécu un siècle, une fois morts, il semblera à l'éphémère, à l'insecte, au rossignol, à la biche et à l'homme, qu'ils ont vécu le même temps, car ils n'auront plus d'autre horloge que celle de l'éternité, dont un battement dit : « Jamais ! » et l'autre battement : « Toujours ! » Dieu est immortel, — louons Dieu. »

Et le rossignol se mit alors à chanter, toujours dans son langage, un cantique si plein de foi, que Lyderic leva son regard au ciel, et qu'un rayon de soleil sécha les larmes qui coulaient de ses yeux : l'enfant était consolé.

Cependant la consolation n'est pas l'oubli : l'une est la fille de la foi, l'autre est le fils de l'égoïsme. Tous les jours, Lyderic venait rendre visite à la tombe de la biche, sur laquelle poussaient des fleurs, et autour de laquelle chantaient les oi-

seaux. Peu à peu, le gazon qui la couvrait se confondit avec le gazon voisin ; à la fin de l'année, à peine s'il pouvait reconnaître la place. L'hiver vint, la terre se couvrit de neige ; puis le printemps reparut à son tour, étendant sur la terre son tapis d'herbe tout brodé de fleurs ; la nature était plus belle que jamais ; mais tout vestige du tombeau de la pauvre biche avait disparu, et il fut impossible à Lyderic d'en retrouver même la place.

Tandis qu'il la cherchait, courbé vers la terre, le rossignol chanta :

« Cherche, Lyderic, cherche ; mais tu chercheras vainement. Le monde n'est formé que de débris humains ; chaque atome de poussière a appartenu à un être animé : si toute fosse ne s'affaissait d'elle-même, la terre aurait plus de vagues que l'Océan, et l'homme ne trouverait pas de place pour sa tombe entre la tombe de ses pères et celle de ses fils. »

Lorsque Lyderic eut atteint l'âge de quinze ans, le vieil anachorète commença à lui apprendre l'histoire : c'était un ancien clerc fort savant, tout à fait versé dans les langues anciennes, de sorte

que les temps païens lui étaient familiers. Il résulta de ces connaissances qu'à ses trois héros bibliques Lyderic ne tarda point d'ajouter Alexandre, Annibal et César. Le vieillard lui apprit ensuite comment ce monde romain, si vaste, qu'au delà de ses frontières on ne connaissait que déserts inhabités ou mers innavigables, s'était un jour lézardé par le milieu, si bien que, de chacun de ses deux morceaux, on avait fait un empire. Il lui raconta comment les nations asiatiques, poussées par la voix de Dieu, s'étaient tout à coup répandues sur l'Europe pour rajeunir, de leur sang barbare, le corps corrompu de la vieille civilisation, et comment à cette heure ils accomplissaient leur œuvre régénératrice, les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie et les Francs dans les Gaules.

Ces récits mêlés de combats et de guerre avaient pour Lyderic un tel charme, qu'il était rare que le vieillard eût besoin de lui répéter deux fois la même histoire pour que cette histoire se fixât dans son esprit. Il en résulta qu'à l'âge de dix-huit ans Lyderic, dont la double éducation physique et morale se trouvait complète, était, quoiqu'il n'eût point

quitté sa forêt nourricière, un des hommes les plus forts et les plus savants, non-seulement du royaume des Francs, mais encore du monde tout entier.

Alors, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour terminer sa longue et sainte carrière, le digne anachorète, qui venait d'atteindre sa centième année, tomba malade ; et, sentant que sa fin approchait, après avoir raconté à Lyderic tout ce qu'il savait sur son compte, lui remit un chapelet auquel pendait une médaille de la Vierge, et qui, étant roulé autour de son cou le jour où il l'avait trouvé, était le seul signe à l'aide duquel il pût reconnaître ses parents ; puis il le laissa libre de vivre dans la retraite comme il avait vécu jusqu'alors, ou d'entrer dans le monde, certain que, quelque voie que le pieux jeune homme suivît, cette voie lui serait tracée par le doigt du Seigneur.

Puis, ce dernier soin accompli, il alla rendre compte à Dieu d'un siècle tout entier consacré à son service.

Ce fut la seconde grande douleur de Lyderic : si certain qu'il fût que le digne vieillard était à cette heure au rang des élus, tout en glorifiant sa mé-

moire, il n'en pleurait pas moins sa perte. Pendant toute la journée et toute la nuit, il pria près de lui, le conjurant de veiller sur son enfant du haut du ciel, comme il avait l'habitude de faire sur la terre; et, le jour venu, il coucha le corps dans la fosse que le vieil ermite s'était creusée lui-même, et sur la fosse il planta un jeune marronnier, afin que la tombe de son père ne fût point perdue comme celle de sa nourrice.

Puis, ces derniers devoirs accomplis, se croyant seul sur la terre, Lyderic s'assit au pied de l'arbre qu'il venait de planter, incertain s'il devait, comme l'ermite, passer sa vie dans ce petit coin du monde, inconnu et priant, ou s'il devait, comme les autres hommes, se mettre à la poursuite de ces deux fantômes aux pieds légers, qu'on appelle la gloire et la fortune.

Comme son esprit flottait irrésolu d'un désir à l'autre, le rossignol vint se reposer sur l'arbre qu'avait planté Lyderic et se mit à chanter :

«Il y a deux choses sacrées dans le monde entre les choses sacrées : c'est la tombe d'un père et la vieillesse d'une mère. Il est un devoir à accomplir

entre tous les devoirs : c'est celui qui prescrit à l'enfant de fermer les yeux qui ont vu s'ouvrir les siens. »

Lyderic comprit le conseil que lui donnait le rossignol, et, ayant coupé un jeune chêne pour s'en faire un bâton de voyage, il se mit en route sans inquiétude, certain qu'il trouverait partout des racines pour apaiser sa faim et une source pour étancher sa soif.

Lyderic marcha trois jours sans trouver la fin de la forêt ; puis, vers le matin du quatrième jour, ayant entendu des coups de marteau, il se dirigea vers le bruit. Bientôt un nouveau guide vint à son secours, c'était la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Lyderic doubla le pas, et, au bout d'un instant, il se trouva près d'une forge immense dans laquelle s'agitaient, comme dans un enfer, une douzaine de forgerons obéissant aux ordres d'un homme qui paraissait leur chef. Au-dessus de la porte de la forge était une enseigne avec ces mots :

MAITRE MIMER, ARMURIER.

Lyderic s'arrêta un instant derrière un arbre :

c'était la première fois qu'il allait se trouvèr en contact avec les hommes, et il était défiant comme un jeune daim.

Pendant qu'il était là, il vit un beau chevalier qui arrivait à cheval, vêtu d'une armure complète, moins une épée. Parvenu devant la porte de maître Mimer, il descendit de son cheval, en jeta la bride aux mains de son écuyer et entra dans la forge. Maître Mimer ouvrit alors une armoire et présenta au chevalier une magnifique épée : celui-ci la lui paya en pièces d'or; puis, s'étant remis en selle, il continua son chemin et disparut.

A la vue de cette épée, l'envie prit à Lyderic d'en avoir une pareille.

III

Comme Lyderic n'avait pas d'or pour acheter l'épée qu'il convoitait, il résolut de s'en forger une lui-même. Alors, s'approchant de la forge :

— Maître, dit-il en s'adressant à Mimer, je voudrais bien une épée comme celle que tu viens de vendre à ce chevalier ; mais, comme je n'ai ni or ni argent pour l'acheter, il faut que tu me permettes de la faire moi-même à ta forge et avec tes marteaux ; j'y travaillerai deux heures par jour ; le reste de mon temps sera à toi, et, en échange de ce temps, tu me donneras une barre de fer : le reste me regarde.

A cette demande étrange et à la vue de cet enfant sans barbe, les compagnons se mirent à rire,

et maître Mimer, le regardant par-desssus son épaule :

— J'accepte ta proposition, lui dit-il; mais encore faut-il que je sache si tu as la force de lever un marteau.

Lyderic sourit, entra dans la forge, prit la masse la plus pesante, et, la faisant voltiger d'une seule main autour de sa tête, comme un enfant aurait fait d'un maillet en bois, il en frappa un si rude coup sur l'enclume, que l'enclume s'enfonça d'un demi-pied dans la terre ; et, avant que maître Mimer et ses compagnons fussent revenus de leur surprise, il avait frappé trois autres coups avec la même force et le même résultat, si bien que l'enclume était près de disparaître.

— Et maintenant, dit Lyderic en reposant sa masse, croyez-vous, maître Mimer, que je sois digne d'être votre apprenti?

Maître Mimer était stupéfait : il s'approcha de l'enclume, pouvant à peine croire ce qu'il avait vu, et essaya de l'arracher de terre ; mais, voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il ordonna à ses compagnons de l'aider.

Les compagnons aussitôt se mirent à l'œuvre, mais tous leurs efforts furent inutiles ; alors on alla chercher des leviers, des cordes et un cabestan ; mais ni cabestan, ni cordes, ni leviers, ne la purent faire bouger d'une ligne. Ce que voyant Lyderic, il prit pitié du mal que se donnaient ces pauvres gens ; et, leur ayant fait signe de s'écarter, il s'approcha de l'enclume à son tour et l'arracha avec la même facilité qu'un jardinier eût fait d'une rave.

Maître Mimer n'avait garde de refuser un tel compagnon, car il avait mesuré du premier coup de quel secours il lui pouvait être ; en conséquence, il se hâta de dire à Lyderic qu'il acceptait les conditions qu'il lui avait proposées, tant il craignait que celui-ci ne se repentît d'avoir été si facile et ne lui en demandât d'autres. Mais, comme on le pense bien, Lyderic n'avait qu'une parole, et, à l'instant même, il fut installé chez maître Mimer, avec le titre de treizième compagnon.

Tout alla à merveille : Lyderic choisit la barre de fer qui lui convenait, et, tout en s'acquittant fidèlement des obligations contractées avec maître

Mimer, grâce aux deux heures qu'il s'était réservées chaque jour, sans leçons, sans enseignement, rien qu'en imitant ce qu'il voyait faire, il parvint en six semaines à se forger la plus belle et la plus puissante épée qui fût jamais sortie des ateliers de maître Mimer. Elle avait près de six pieds de long; la poignée et la lame étaient faites d'un même morceau; la lame était si fortement trempée, qu'elle tranchait le fer comme une autre eût tranché le bois, et la poignée, si délicatement finie, qu'on eût dit, non pas l'ouvrage d'un homme, mais l'œuvre des génies.

Lyderic l'appela *Balmung*.

Quand maître Mimer vit cette belle épée, il en fut jaloux; car il pensa que, adroit et fort comme était Lyderic, il pourrait lui faire un grand tort s'il lui prenait envie de s'établir dans le canton ; ce fut bien pis quand Lyderic lui demanda à rester chez lui encore trois autres mois pour se forger le reste de l'armure, convaincu qu'il était que les chevaliers qui verraient ce qui sortait de la main du compagnon ne voudraient plus de ce que faisait le maître. Aussi, tout en faisant semblant d'accepter

aux mêmes conditions ce prolongement d'apprentissage, chercha-t-il les moyens de se débarrasser de Lyderic.

En ce moment, son premier compagnon, nommé Hagen, qui craignait que le nouveau venu ne prît sa place, s'approcha de Mimer.

— Maître, lui dit-il, je ne sais à quoi vous pensez : envoyez Lyderic faire du charbon dans la forêt Noire, et il sera immanquablement dévoré par le dragon.

En effet, il y avait alors dans la forêt Noire un dragon monstrueux qui avait déjà dévoré mainte personne; si bien que nul n'osait plus passer dans la forêt. Mais Lyderic ignorait cela, n'ayant jamais quitté la grotte du bon anachorète.

Mimer trouva le conseil bon, et dit à Lyderic :

— Lyderic, le charbon commence à nous manquer : il serait bon que tu allasses dans la forêt Noire et que tu renouvelasses notre provision.

— C'est bien, maître, dit Lyderic, j'irai demain.

Le soir, Hagen s'approcha de Lyderic et lui donna le conseil d'aller faire son charbon à un endroit appelé le Rocher-qui-pleure, lui disant que

c'était là qu'il trouverait les chênes les plus beaux et les hêtres les plus forts : Hagen lui indiquait cet endroit, parce que c'était celui où se tenait habituellement le dragon. Lyderic, sans défiance, se fit bien expliquer le chemin par Hagen, et résolut d'aller, le lendemain, faire son charbon à la place qu'on lui avait désignée.

Le lendemain, comme il allait partir, le plus jeune des compagnons monta à sa chambre : c'était un bel enfant à la figure ronde et enjouée, aux longs cheveux blonds et aux beaux yeux bleus, nommé Peters, qui était aussi bon que les autres compagnons étaient méchants. Aussi, comme il était le dernier, avait-il eu beaucoup à souffrir de ses camarades jusqu'au moment où Lyderic était entré dans la forge; car, de ce moment, Lyderic s'était constitué son défenseur, et personne, dès lors, n'avait plus osé lui rien dire, ni lui faire aucun mal.

Peters venait dire à Lyderic de ne point aller à la forêt, parce qu'il y avait un dragon; mais Lyderic se mit à rire, et, tout en remerciant Peters de sa bonne intention, il ne s'apprêta pas moins à par-

tir pour la forêt, mais toutefois après avoir pris Balmung, qu'il eût laissée sans doute s'il n'eût été averti. Maître Mimer lui demanda alors pourquoi il prenait son épée : Lyderic lui répondit que c'était pour couper les chênes et les hêtres dont il comptait faire son charbon. Puis, s'étant informé une seconde fois à Hagen du chemin qui conduisait au Rocher-qui-pleure, il se mit en route joyeusement.

En arrivant au bord de la forêt Noire, Lyderic, qui craignait de se tromper, demanda à un paysan le chemin du Rocher-qui-pleure. Le paysan, croyant que Lyderic ignorait le danger qu'il y avait à s'approcher de cet endroit, lui dit qu'il se trompait sans doute; que le rocher servait de caverne à un dragon qui avait dévoré déjà plus de mille personnes. Mais Lyderic répondit qu'il avait du charbon à faire en cet endroit, parce qu'on lui avait dit que c'était celui où il trouverait les chênes les plus beaux et les plus forts; que, quant au dragon, s'il osait se montrer, il lui couperait la tête avec Balmung.

Le paysan, convaincu que Lyderic était fou, lui

indiqua la route qu'il demandait, puis se sauva à toutes jambes en faisant le signe de la croix.

Lyderic entra dans le bois, et, lorsqu'il eut marché une heure, à peu près, dans la direction que lui avait indiquée le paysan, il reconnut, à la beauté des chênes et à la force des hêtres, qu'il devait approcher de la retraite du dragon. En outre, la terre était tellement semée d'ossements humains, qu'on ne savait où poser le pied pour ne point marcher dessus. En effet, ayant fait quelques pas encore, il aperçut une énorme pierre au bas de laquelle était l'ouverture d'une caverne. Comme cette pierre était toute mouillée par une source qui suintait le long de sa paroi, Lyderic reconnut la Roche-qui-pleure.

Lyderic pensa que le plus pressé était d'exécuter d'abord les ordres de maître Mimer. En conséquence, il se mit à faire choix d'un emplacement pour établir son fourneau; puis, ce choix fait, il frappa si rudement avec Balmung sur les arbres qui l'entouraient, qu'en moins d'un quart d'heure il eut construit un énorme bûcher. Le bûcher construit, Lyderic y mit le feu.

Cependant, aux premiers coups qui avaient re-

tenti dans la forêt, le dragon s'était éveillé et avait allongé la tête jusqu'à l'entrée de sa caverne. Lyderic avait vu cette tête qui le regardait avec des yeux flamboyants; mais il avait pensé qu'il serait temps d'interrompre son ouvrage quand le dragon viendrait à lui. Cependant, soit que le monstre fût repu, soit qu'il vît à qui il avait affaire, il se tint tranquille tout le temps que Lyderic fut occupé à bâtir son fourneau; mais, lorsqu'il vit briller la flamme, il se mit à siffler avec tant de violence, que tout autre que le jeune homme en eût été épouvanté.

C'était déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour Lyderic, qui, afin de l'exciter davantage, prit des tisons ardents au bûcher et commença de les jeter à la tête du dragon.

Le monstre, provoqué d'une façon aussi directe, sortit de la caverne, déroula ses longs anneaux et s'avança en battant des ailes vers Lyderic, qui, après avoir fait une courte prière, lui épargna la moitié du chemin. Aussitôt commença un combat terrible, pendant lequel le dragon poussait de si horribles hurlements, que les animaux qui étaient

à deux lieues à la ronde sortirent de leurs tanières et s'enfuirent : il n'y eut qu'un rossignol qui resta tout le temps de la lutte perché sur une petite branche au-dessus de la tête de Lyderic, ne cessant d'encourager le jeune homme par son chant. Enfin, le dragon, percé déjà par plusieurs coups de la terrible Balmung, commença de battre en retraite vers son repaire, laissant le champ de bataille tout couvert d'une mare de sang. Mais Lyderic prit un tison allumé à son fourneau, le poursuivit dans sa caverne, où il s'enfonça après lui, et, au bout de dix minutes, reparut à l'entrée, tenant, comme le chevalier Persée, la tête du monstre à la main.

Alors, en le voyant venir ainsi victorieux, le rossignol se mit à chanter :

« Gloire à Lyderic, au pieux jeune homme qui a mis sa confiance en Dieu au lieu de la mettre en sa force ! Qu'il dépouille ses vêtements, qu'il se baigne dans le sang du monstre, et il deviendra invulnérable. »

Lyderic n'eut garde de négliger l'avis que lui donnait le rossignol ; il jeta aussitôt le peu de vê-

tements qu'il avait, s'approcha de la mare de sang qu'avait répandue le dragon; mais, dans le trajet, une feuille de tilleul étant tombée sur son dos, elle s'y attacha ; car, après un si rude combat, la peau du jeune homme était tout humide de sueur.

Lyderic se roula dans le sang du monstre, et, à l'instant même, tout son corps se couvrit d'écailles, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul.

Le soir même, comme son charbon était fait, Lyderic en chargea un grand sac sur son dos, et, prenant à la main la tête du dragon, il s'achemina vers la forge de maître Mimer, où il arriva le lendemain matin.

L'étonnement fut grand à la forge : personne ne comptait plus revoir Lyderic. Néanmoins, avec quelque sentiment qu'on le vît revenir, chacun lui fit bonne mine, et surtout Hagen, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu que le jeune homme se doutât du mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer. Mais le maître et lui, de plus en plus envieux contre Lyderic, rêvèrent aussitôt à quels nouveaux dangers ils pourraient l'exposer.

IV

Lyderic ne leur en donna pas le loisir; car, le même jour, il signifia à maître Mimer que, lui ayant, moins deux heures par jour, donné les semaines de son temps en échange de sa barre de fer, ils étaient quittes; en conséquence, il emportait Balmung et allait courir le monde pour y chercher des aventures, comme faisaient les chevaliers qui venaient tous les jours acheter des armes à la forge. Mimer fit alors observer au jeune homme que ce n'était point assez d'une épée pour se mettre en route dans une telle intention, et qu'il lui fallait encore une cuirasse; mais Lyderic lui répondit qu'une cuirasse lui était parfaitement inutile, attendu qu'après avoir tué le dragon, il s'était baigné dans son sang; ce qui le rendait invulnérable, à

l'exception d'une seule place, où était tombée une feuille de tilleul.

Maître Mimer et Hagen auraient bien voulu savoir quelle était cette place, mais ils n'osèrent pas le demander à Lyderic, de peur de lui inspirer des soupçons; ils prirent donc congé de lui avec des expressions de la plus cordiale amitié, et ayant, comme des Judas, le baiser sur les lèvres, mais la trahison dans le cœur.

Lyderic chercha partout Peters pour lui dire adieu, mais il ne put pas le trouver.

A cent pas de la forge, il rencontra l'enfant, qui l'attendait derrière un arbre.

— Frère, lui dit l'enfant, qui croyait Lyderic son égal, mes compagnons de la forge me haïssent parce que je t'aimais; je n'ose plus retourner auprès d'eux. Tu es fort et je suis faible; veux-tu que je t'accompagne? Tu me défendras et je te servirai.

— Viens, dit Lyderic.

Et l'enfant et le jeune homme se mirent gaiement en voyage.

Ils marchèrent ainsi quinze jours droit devant eux, sans savoir où ils étaient, mangeant des raci-

nes, buvant de l'eau, dormant au pied des arbres des forêts ou des bornes de la route, et confiants en Dieu, aux mains duquel ils avaient remis leur destinée.

Vers le soir du quinzième jour, ils arrivèrent dans un bois très-épais et très-magnifique, où ils entendirent les aboiements d'une meute et les cors des chasseurs. Lyderic se dirigea vers le bruit, car il était amoureux de tout amusement qui lui rappelait la guerre, et il arriva ainsi à un carrefour où il vit un sanglier monstrueux qui était acculé dans sa bauge et qui tenait tête aux chiens. En même temps, un cavalier richement vêtu, et qui était si bien monté, qu'il précédait tous les autres chasseurs de plus de deux traits de flèche, accourut par une des allées, un épieu à la main, et, sans attendre sa suite, s'élança vers le sanglier, qu'il frappa courageusement de son arme ; mais aussitôt le sanglier, furieux de sa blessure, abandonna les chiens auxquels il faisait tête, et, piquant droit à son antagoniste, il passa entre les jambes du cheval, dont il ouvrit le ventre d'un coup de boutoir, et cela, de telle façon, que ses entrailles en sorti-

rent et tombèrent jusqu'à terre. Le cheval, se sentant si cruellement blessé, se cabra de douleur et se renversa sur son maître.

Aussitôt le sanglier, la soie hérissée et faisant claquer ses boutoirs, revint sur celui qui l'avait blessé ; mais Lyderic, d'un seul bond, s'élança entre l'animal et le cavalier renversé, et, d'un seul coup de Balmung, perça le sanglier de part en part. Puis aussitôt, courant à celui auquel il venait de sauver la vie, il le tira de dessous son cheval. Pendant ce temps, Peters coupait la hure du sanglier et la présentait à Lyderic, qui la déposa aux pieds du chasseur, comme étant celui à qui elle devait appartenir de droit.

En ce moment, tout le reste de la chasse arriva, et chacun, sautant à bas de cheval, s'empressa de demander au noble chasseur s'il n'était point blessé ; mais celui-ci, pour toute réponse, présenta Lyderic aux seigneurs qui l'entouraient en leur disant :

— Que ceux qui sont aises de me voir sain et sauf remercient ce jeune homme, car c'est à lui que je dois la vie.

Aussitôt tous les chasseurs entourèrent Lyderic, en lui faisant force compliments, que Lyderic leur laissa faire en les regardant, tout étonné d'être ainsi félicité pour une action qui lui avait paru, à lui, si simple et si naturelle. Enfin, les félicitations allèrent si loin, que Lyderic, croyant ces gens fous, demanda dans quel pays il était et quel était l'homme auquel il venait de sauver la vie.

Les courtisans lui répondirent qu'il était dans la forêt de Braine, et que celui auquel il venait de sauver la vie était le roi Dagobert.

Lyderic, qui connaissait par renommée la sagesse et le courage de ce prince, dont le nom, en langue teutonique, voulait dire *brillante épée*, s'avança alors modestement vers lui, et, mettant un genou en terre, il lui fit un compliment si bien tourné, que Dagobert, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme d'une condition plus distinguée que ne l'indiquaient ses vêtements, le releva aussitôt en lui demandant à son tour d'où il venait et qui il était.

— Hélas! sire, dit Lyderic, je ne puis répondre qu'à la première de ces deux questions. Je viens du

bois de Sans-Merci, qui est situé dans les environs du château du prince de Buck, sans m'être arrêté autrement que six semaines à la forge de maître Mimer pour me forger cette épée. Quant à ce qui est de ce que je suis, je ne me connais pas moi-même, ayant été trouvé sous un buisson, près de la fontaine de Saulx, par un digne et bon ermite qui m'a élevé, et dont, vivant, je n'eusse jamais quitté la personne, ni mort, la tombe, si un rossignol ne m'avait dit que le premier devoir d'un enfant était de chercher à connaître sa mère. Alors je me suis mis en route, m'en rapportant à Dieu du choix du chemin. Dieu a choisi le bon, puisqu'il m'a conduit ici assez à temps pour sauver la vie au plus grand roi de la chrétienté.

— Oui, tu as raison, mon enfant, et c'est Dieu lui-même qui t'a conduit ici, reprit le roi Dagobert; car peut-être pourrai-je t'apprendre ce que tu ignores. — Éloi, continua le roi en se tournant vers le digne évêque de Noyon, qui était tout à la fois son orfévre, son trésorier et son ministre, qu'avez-vous fait de la lettre que nous avons reçue ce matin même de notre vassale la noble princesse

de Dijon, dame Ermengarde de Salwart, dont nous avions mis la principauté en tutelle, la croyant morte, et qui n'était que prisonnière du prince de Buck?

— La voici, sire, dit Éloi.

C'était une lettre que la princesse de Dijon avait enfin réussi à faire parvenir au roi par un des hommes d'armes du prince de Buck, qu'elle avait séduit en lui donnant une bague qui valait bien six mille livres tournois.

Le roi prit la lettre et la lut.

C'était mot pour mot le récit de la manière dont son mari et elle avaient été attaqués dans la forêt de Sans-Merci par le prince de Buck et ses gens; puis elle racontait la façon dont elle s'était laissée glisser de cheval avec son enfant, comment elle avait déposé cet enfant, qui était un garçon, dans un buisson près d'une fontaine ombragée par des saules; puis, enfin, comment, dans l'espérance que Dieu veillerait sur lui, elle l'avait laissé là pour rejoindre son mari blessé, lequel était mort dans la nuit suivante. Depuis ce temps, elle était prisonnière du prince de Buck et n'avait jamais

voulu consentir à aucune rançon, regardant la principauté de Dijon comme l'apanage de son enfant.

En conséquence, elle suppliait le roi Dagobert, non pas de la venir délivrer, car elle ne voulait pas entraîner son suzerain dans une guerre avec un vassal aussi puissant que le prince de Buck, mais de faire rechercher son fils, qui devait avoir dix-huit ans, et de lui rendre la principauté de Dijon, qui était l'héritage de son père.

Elle espérait qu'on reconnaîtrait cet enfant à un chapelet qu'elle lui avait roulé autour du cou, lequel chapelet soutenait une médaille à l'effigie de la Vierge.

Pendant tout le temps qu'avait duré la lecture, Lyderic avait écouté, les mains jointes et les larmes aux yeux; mais, lorsque le dernier paragraphe fut fini, il poussa un grand cri de joie, ouvrant son habit, il montra au roi la médaille et le chapelet.

Le roi Dagobert avait d'abord voulu faire du meurtre de Salwart et de l'emprisonnement d'Ermengarde par le prince de Buck une affaire de su-

zerain à vassal; mais Lyderic, se jetant à ses genoux, avait réclamé, comme un droit à lui appartenant, la vengeance de son père et de sa mère, et cela, avec tant d'instance, qu'il avait été forcé de lui accorder sa demande, et qu'il avait autorisé Lyderic à défier Phinard, promettant de plus au jeune homme que, si Phinard acceptait le défi, il l'armerait lui-même chevalier et se déclarait d'avance son parrain.

En conséquence, Dagobert ordonna que le héraut de France se tint prêt pour aller défier le prince de Buck; mais, cette fois encore, Lyderic lui fit observer que, puisque c'était une affaire particulière, c'était un héraut particulier qui devait porter ses lettres de défiance. Dagobert se rendit à ses raisons, et laissa Lyderic libre de choisir son héraut, se chargeant seulement de lui donner une suite digne d'un prince. Lyderic choisit Peters; car, quoique l'enfant eût à peine quatorze ans, il connaissait tellement la grande amitié qu'il lui portait, qu'il se fiait plus à lui qu'à qui que ce fût au monde.

Peters partit accompagné de six écuyers et de

vingt hommes d'armes, et, traversant toute la Picardie, il entra en Flandre et vint jusqu'au château de Phinard, qui s'élevait à l'endroit même où est situé aujourd'hui le pont de Phin, dans la ville de Lille, qui, à cette époque, n'existait pas encore; arrivé devant la porte, il s'arrêta avec sa troupe et sonna du cor. Alors la sentinelle sortit de l'échauguette et lui demanda ce qu'il voulait. Peters répondit au soldat qu'il avait affaire, non pas aux valets, mais au maître, et qu'il eût à aller chercher son maître. Si hautaine que fût cette réponse, comme il était facile de juger, d'après la suite de celui qui l'avait faite, qu'il avait le droit de parler ainsi, le soldat alla prévenir le prince de Buck.

Celui-ci qui était en train de déjeuner, se retourna de fort mauvaise humeur en voyant entrer ce messager, car il n'aimait pas à être dérangé pendant ses repas : si bien qu'il y avait des peines très-fortes contre ceux qui se permettaient de contrevenir à ses ordres; en conséquence, il avait déjà donné l'ordre à deux de ses gardes de saisir le soldat et de le battre de verges, lorsque celui-ci fit observer bien humblement qu'il n'avait pris la li-

berté d'entrer que parce que celui qui l'envoyait était suivi d'écuyers à la livrée du roi de France, ce qui était facile à voir aux fleurs de lis sans nombre qui parsemaient leur manteau. A ces mots, le prince de Buck se leva vivement, et, comme le roi de France était son seigneur suzerain et qu'il connaissait sa sagesse et son courage, il n'eût voulu pour rien au monde se brouiller avec lui. Il se rendit donc sur le rempart pour s'assurer si le soldat lui avait bien dit la vérité, et s'il n'avait pas été trompé par quelque fausse apparence; mais, au premier coup d'œil qu'il jeta sur la troupe qui était arrêtée devant la porte du château, il vit bien, comme le soldat, que ceux qui étaient là venaient de la part du roi Dagobert. En conséquence, il donna aussitôt l'ordre de baisser le pont-levis, afin de recevoir avec tous les honneurs qui lui étaient dus celui qui venait au nom de son suzerain; mais Peters, ayant entendu cet ordre, étendit la main en signe qu'il voulait parler. Chacun écouta.

— Prince de Buck, dit Peters, il est inutile que tu fasses lever la herse et baisser le pont-levis, je n'entrerai pas dans ton château; car ton château

est celui d'un traître et d'un meurtrier. Écoute donc d'ici et à la face de tous, ce que j'ai à te dire. Je viens, au nom de ton seigneur suzerain, le très-grand, très-bon et très-noble roi Dagobert, te dire qu'il te somme d'avoir à répondre d'ici en un mois, devant les pairs du royaume assemblés, aux charges et accusations que porte contre toi mon maître, le très-haut et très-puissant seigneur Lyderic, prince de Dijon, fils du très-noble prince Salwart et de très-vertueuse dame Ermengarde: premièrement, touchant le meurtre de son père, traîtreusement assassiné par toi dans le bois de Sans-Merci, et, secondement, touchant la détention injuste et cruelle que, depuis dix-huit ans, tu fais subir à sa mère; si mieux tu n'aimes toutefois accepter l'offre que, sous la protection du roi, te porte le seigneur Lyderic, mon maître, du combat à outrance, à pied ou à cheval, avec la lance, l'épée ou le poignard. Et, en signe de défi, voici le gant que mon maître me charge de clouer à la porte de ton château.

Et, ce disant, il s'avança jusqu'à la porte sur son cheval, et, faisant ce qu'il avait dit, il y cloua le gant avec son poignard.

Si insolent que fût ce défi, le prince de Buck, qui savait, dans l'occasion, être patient comme un anachorète, écouta d'un bout à l'autre avec un calme apparent; puis, quand Peters eut fini :

— C'est bien, lui dit-il; retournez vers le roi mon seigneur et maître, et l'assurez de ma part que je n'ai commis ni félonie ni trahison; le prince de Salwart est tombé dans un combat et non dans un guet-apens. Au reste, j'accepte le défi de celui qui m'accuse, et l'issue du combat prouvera, je l'espère, de quel côté est le bon droit et la vérité. Quant à la princesse Ermengarde, dont celui qui vous envoie réclame la liberté, dites-lui que je lui offre de vider notre différend ici même, afin que, s'il a le dessus, comme il s'en vante follement, il n'ait pas la peine de se transporter trop loin pour la délivrer. Et maintenant, si vous voulez entrer dans ce château, vous y serez reçu et traité comme a le droit de l'être, chez un vassal, l'envoyé de son souverain.

Mais, au lieu d'accepter cette offre, Peters secoua la tête, et, ayant sonné une seconde fois du cor en manière de congé, il repartit au galop avec

toute sa suite, et vint rapporter au roi Dagobert et au prince Lyderic la réponse de Phinard.

Rien ne pouvait être plus agréable au jeune homme que cette réponse que Phinard avait faite, non pas que ce dernier comptât sur son bon droit, mais parce qu'il se fiait sur sa force. Il demanda donc à Dagobert d'activer, autant que possible, les préparatifs de son voyage, ayant hâte de délivrer sa mère.

Pendant ce temps, le prince de Buck, qui avait ignoré jusque-là qu'il y eût un héritier du nom de Salwart, fit descendre Ermengarde et lui demanda ce que c'était qu'un certain Lyderic qui se faisait passer pour son fils, et qui, sous la protection du roi de France, était venu le provoquer au combat. Alors Ermengarde, pour toute réponse, tomba à genoux, remerciant Dieu avec une telle expression de reconnaissance, que Phinard n'eut plus de doute que le héraut n'eût dit la vérité. Alors il demanda à la princesse comment il se faisait qu'elle ne lui eût jamais parlé de ce fils, et Ermengarde répondit que c'est qu'elle avait craint qu'il ne s'en emparât et ne le fît mourir; mais que, puisque à cette heure

il était sous la protection d'un aussi grand roi que le roi des Francs, et, par conséquent, n'avait plus rien à craindre, elle pouvait tout lui dire. En effet, elle lui raconta comment les choses s'étaient passées. Phinard demanda alors quel âge avait ce fils. Ermengarde répondit qu'il pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, et Phinard se mit à rire ; car il lui semblait étrange qu'un enfant de cet âge vint s'attaquer à lui, qui était dans toute la force de la virilité, et si expert dans les armes, qu'à cent lieues à la ronde, nul homme peut-être n'eût osé se mesurer contre lui. Il attendit donc avec une tranquillité parfaite l'arrivée de son adversaire, convaincu qu'il en aurait bon marché.

Il était dans cette persuasion lorsqu'un matin la sentinelle vint lui dire qu'on apercevait une grosse troupe de cavaliers qui s'avançait vers le château de Buck. Phinard monta aussitôt sur une tour, et, ayant bientôt reconnu que c'était le roi de France et sa cour, il fit ouvrir les portes et s'avança au-devant de lui avec toute sa garnison, mais tête nue et sans armes, comme il convenait à un vassal devant son maître.

A la droite du roi était Lyderic, monté sur un magnifique cheval que lui avait donné le roi, et dont les housses de velours frangées d'or traînaient jusqu'à terre. A gauche était le digne évêque de Noyon, dont Dagobert ne pouvait se passer un instant, en ce qu'il le consultait sur toute chose.

Phinard, après avoir jeté sur Lyderic un regard rapide mais scrutateur, qui le rassura encore, vu son extrême jeunesse, invita toute la chevauchée à entrer au château. Mais Dagobert répondit qu'une accusation d'assassinat et de forfaiture pesant sur lui, il ne pouvait entrer dans son château tant qu'il n'en serait pas lavé.

Alors Phinard répéta ce qu'il avait déjà dit : que la mort de Salwart était la suite d'un combat, et non d'un guet-apens, et qu'Ermengarde n'était restée prisonnière qu'à la suite de démêlés d'intérêts, ne voulant pas lui rendre, à lui, Phinard, certaines portions de la principauté de Dijon sur lesquels il prétendait avoir des droits. Mais Lyderic ne put supporter plus longtemps qu'un mensonge si évident fût proféré devant lui.

— Sire, dit-il en s'adressant au roi, cet homme ment par la gorge ; d'ailleurs, je suis venu, avec la permission de Votre Majesté, non pour écouter ses raisons, mais pour mesurer mon épée avec la sienne ; que Votre Majesté veuille donc bien ordonner que les préparatifs du combat soient faits à l'instant même ; car, depuis dix-huit ans, ma mère est prisonnière et attend l'heure à laquelle elle reverra son fils.

— Vous entendez ? dit le roi en se tournant vers le prince de Buck.

— Oui, sire, répondit Phinard, et je n'ai pas moins de hâte d'en venir aux mains que celui qui m'accuse ; et la fin du combat, je l'espère, me sera plus agréable encore que le commencement.

— Que l'on prépare donc à l'instant la lice, dit le roi, et que chaque champion songe à mettre sa conscience en repos ; car le jugement de Dieu aura lieu demain matin, et malheur à celui que le Seigneur appellera pour l'interroger sans qu'il soit préparé à lui répondre !

Phinard s'inclina et rentra dans son château. Le

roi Dagobert fit poser ses tentes à l'endroit même où il était; et l'espace qui se trouvait compris entre le camp royal et la forteresse princière fut désigné pour la lice.

V

Lyderic passa la fin de la journée en prières ; puis, vers le point du jour, il se confessa au saint évêque de Noyon, qui lui donna l'absolution de ses péchés.

Quant au prince de Buck, il agit d'une bien autre façon ; car, complétement rassuré par la vue du jeune homme contre lequel il allait combattre, il n'avait conservé aucune crainte, et, si mauvaise que fût sa cause, il comptait bien que son bras ne lui ferait pas défaut dans une pareille occasion. Au lieu de passer la nuit en prières et en dévotions, comme il aurait dû faire, il commanda donc un grand souper, afin de faire fête à tous ses officiers, et, en manière de bravade, il invita la princesse Ermengarde à en venir prendre sa part en lui di-

sant qu'il lui avait réservé une place à sa table en face de lui.

La princesse Ermengarde fit répondre à Phinard que la seule table dont elle dût s'approcher en un pareil moment était celle du Seigneur. En effet, le messager rapporta à Phinard qu'il avait trouvé Ermengarde agenouillée dans la chapelle.

Phinard se mit joyeusement à table avec ses officiers, en laissant vide la place de la comtesse, afin que, si elle changeait d'avis, elle pût la venir prendre ; puis il s'assit en face de cette place, et donna le signal en se versant à boire et en passant à ses convives une cruche pleine de vin.

Le souper se prolongea fort avant dans la nuit, au milieu des chants de joie, des blasphèmes et des éclats de rire, tandis que la cloche sonnait tristement les heures que le temps emportait et que Phinard aurait dû employer d'une tout autre façon.

Au premier coup de minuit, les lampes pâlirent, et l'on entendit comme un pas lourd qui s'approchait lentement par la salle d'armes, à l'autre extrémité de laquelle était la chapelle. Chacun se retourna en silence du côté par où venait le bruit; et,

comme la cloche frappait pour la douzième fois, la porte s'ouvrit, et un chevalier parut.

Mais ce qui fit frissonner tout le monde jusqu'au fond du cœur, c'est que ce chevalier était de marbre, et que chacun reconnut en lui la statue du père du prince de Buck, qui, depuis trente ans, était restée immobile et couchée sur son tombeau.

A cet aspect, tout le monde se leva, et Phinard comme les autres ; seulement, peut-être était-il encore plus pâle que les autres, car il savait que c'était une habitude dans sa famille que les pères vinssent prévenir ainsi les fils, la veille de leur mort.

La statue s'avança d'un pas lent et roide, la visière de son casque levée et ses yeux de marbre fixés sur Phinard ; puis elle vint s'asseoir à la place vide en face de lui.

Alors Phinard ordonna à l'échanson de remplir la coupe de son père, et à l'écuyer tranchant de lui couvrir son assiette. Mais ni l'un ni l'autre n'osèrent s'approcher du convive de pierre. Phinard se leva, remplit la coupe de son père du meilleur vin qui eût été servi à souper, et couvrit son assiette d'une t anche de viande coupée au meilleur morceau. La

statue le regardait faire, tournant la tête sur son cou roide, sans que le reste du corps bougeât de place. Mais elle ne décroisa pas les mains de dessus sa poitrine, et ne but ni ne mangea; seulement, lorsque Phinard se fut rassis à sa place, il lui sembla que deux grosses larmes coulaient des paupières de marbre de la statue : c'est que Phinard était le dernier de sa race, et que la statue, toute de marbre qu'elle était, pleurait de voir finir cette race d'une façon si fatale et si ignominieuse.

Les deux larmes roulèrent des joues sur les moustaches du vieux prince, puis, des moustaches, elles tombèrent sur la table. Alors les yeux de la statue redevinrent secs, et elle se leva en faisant de la tête signe à Phinard de la suivre.

Phinard prit, dans une des mains de fer scellées au mur, une branche de sapin allumée, et suivit la statue; quant aux autres convives, ils restèrent immobiles à leur place, comme si eux-mêmes étaient devenus de pierre.

La statue, toujours suivie du prince, s'engagea dans la salle d'armes; mais, au lieu de la traverser entièrement, comme elle avait dû le faire pour

venir de la chapelle, elle prit une porte latérale et sortit dans le préau; arrivée là, elle retourna la tête pour voir si Phinard la suivait toujours, et, comme elle vit qu'il marchait derrière elle, elle continua son chemin, traversa le préau, entra dans une cour isolée où l'on jetait toutes sortes de débris, et s'arrêta près d'une tombe fraîchement creusée.

Phinard était passé pendant la soirée dans cette cour, et l'avait trouvée dans son état habituel; la fosse avait donc été creusée pendant qu'il soupait. Phinard regarda autour de lui, et ne vit personne, si ce n'est la statue, qui se remit en route, marchant toujours de son pas grave et inanimé.

Cette fois, la statue se dirigeait vers la chapelle souterraine où était sa propre tombe, toujours suivie de Phinard, qni marchait derrière elle comme entraîné par une puissance surhumaine.

Devant le fantôme de pierre, la porte s'ouvrit toute seule, et Phinard, en plongeant son regard sous la voûte, vit que la statue qu'il suivait manquait au tombeau. Seulement, le lion de marbre qui était couché à ses pieds, en signe que le noble

prince dont il gardait le corps était mort sur le champ de bataille, s'était levé sur ses pattes de devant, et, la tête tournée vers la porte, semblait attendre le retour de son maître. Alors la statue marcha droit au tombeau, s'étendit à la même place où elle dormait depuis trente ans; le lion se recoucha à ses pieds, et tout rentra dans le silence et dans l'immobilité de la mort.

Phinard était un cœur de fer que le démon avait détourné de la voie où avaient marché ses ancêtres, mais qui, pour être devenu criminel, n'en était pas moins ferme et moins puissant. Il voulut donc s'assurer qu'il n'était pas le jouet de quelque vision, et s'approcha du tombeau : la pierre s'était déjà reprise à la pierre comme si elle n'en avait jamais été séparée. Il tourna la tête alors du côté de la tombe de sa mère, placée en face de celle de son mari, et dont la statue était ordinairement couchée comme la sienne, excepté qu'au lieu d'avoir un lion à ses pieds, en signe de courage, elle avait un chien, en signe de fidélité. La statue maternelle avait miraculeusement changé de position : elle était à genoux et priait.

Dès lors, Phinard n'eut plus de doute que tout ceci ne fût un avertissement de Dieu : le fantôme de pierre était venu lui annoncer, comme c'était l'habitude, que son dernier jour était proche. La tombe qu'il lui avait montrée, creusée dans une terre profane, était la tombe infâme où il devait dormir jusqu'au jour du jugement dernier ; et sa mère, qu'il avait trouvée priant sur son tombeau, priait le Seigneur qu'à défaut du corps, il sauvât au moins, dans sa miséricorde, l'âme de son fils.

Toutes ces choses apparurent aussi clairement à Phinard que s'il les voyait écrites en lettres de feu. Il retourna donc tout pensif dans la salle du festin ; la salle était vide, car chacun s'était promptement retiré de son côté. Phinard appela ses gens ; mais ce ne fut qu'au troisième appel qu'un vieux serviteur, qui savait par expérience combien il était dangereux de faire attendre son maître, se présenta tout tremblant.

— Mon vieux Niklaus, dit le prince de Buck d'une voix douce, va me chercher le chapelain.

Le vieux serviteur regarda Phinard avec toutes

les marques du plus profond étonnement. Celui-ci renouvela sa demande.

— Mais, monseigneur, répondit Niklaus, vous savez bien que voilà tantôt quinze ans que le chapelain est mort, et que, depuis ce temps, vous n'avez jamais songé à le remplacer.

— C'est vrai, répondit Phinard en soupirant, je l'avais oublié... Alors va jusqu'au camp du roi des Francs, mon seigneur et maître, et supplie l'évêque de Noyon de venir entendre la confession d'un pauvre pécheur.

Le vieux serviteur obéit sans répliquer, et l'évêque le suivit sans même lui demander quel était l'homme qui réclamait son ministère.

Le lendemain, au point du jour, la lice étant prête, le roi Dagobert, accompagné de toute sa chevalerie, monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Quant à Lyderic, il était dans son pavillon, où le roi lui avait envoyé une magnifique armure forgée et bénite pour lui-même par l'évêque de Noyon; mais, après avoir essayé les différentes pièces, il s'était trouvé gêné dans toute cette ferraille, et, comme elle lui était inutile,

puisqu'il était invulnérable, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul, il l'avait renvoyée au roi, en lui faisant dire que sa coutume n'était point de combattre ainsi appareillé.

Six heures sonnèrent; c'était l'heure fixée pour le combat, et l'on était fort étonné de n'avoir pas encore vu paraître le prince de Buck, qui devait occuper le pavillon opposé à celui de Lyderic; mais le roi, ayant pensé qu'il se tenait tout armé derrière ses murailles, commanda que le signal fût donné comme s'il eût été présent, et la trompette retentit quatre fois, portant aux quatre coins de l'horizon le défi de Lyderic.

Le roi ne s'était point trompé : le dernier appel guerrier venait d'expirer à peine, lorsque la porte du château s'ouvrit, et que Phinard parut, non point, comme on s'y attendait, monté sur son cheval de guerre et portant sa lance de bataille, mais à pied, le corps vêtu d'un sac, les cheveux couverts de cendre, pieds nus et la corde au cou; derrière lui marchaient, montés sur deux magnifiques chevaux, la princesse de Dijon, portant son manteau et sa couronne, et le digne évêque de Noyon,

revêtu de ses habits épiscopaux; puis, enfin, derrière la princesse et l'évêque, toute la garnison, couverte de ses armes défensives, mais sans casque et sans épée.

L'étrange cortége entra ainsi dans la lice, et Phinard, montant les degrés de l'estrade, vint s'agenouiller devant le roi. Alors chacun fit silence pour entendre ce qu'il allait dire.

— Sire, dit Phinard, vous voyez à vos genoux un grand pécheur que la grâce a touché et qui a mérité la mort, mais qui supplie Votre Majesté de lui accorder la vie pour qu'il puisse pleurer ses fautes et en obtenir le pardon de Dieu. Tout ce qu'a dit contre moi le seigneur Lyderic est vrai; mais je le prie de me pardonner, comme m'a déjà pardonné sa noble mère, et de recevoir de moi, à titre d'expiation et de dédommagement du tort que je lui ai causé, ma principauté de Buck et mon comté d'Harlebeke, convaincu que je suis que je ne pourrais en faire don à un plus noble et à un plus brave que lui.

— Prince, répondit le roi, si ceux que vous avez tenus en oppression et en captivité vous ont

pardonné, je n'ai pas le droit d'être plus sévère qu'eux : je vous fais donc grâce de la vie ; quant à votre âme, je n'ai aucun pouvoir sur elle, et c'est une affaire entre vous et Dieu. Prince de Dijon, ajouta le roi en se retournant du côté de Lyderic, avez-vous entendu, et pardonnez-vous à Phinard comme je lui pardonne?

Mais Lyderic était déjà dans les bras de sa mère. Ermengarde, en voyant paraître ce beau jeune homme à la porte de son pavillon, l'avait instinctivement reconnu pour son enfant ; et tous deux, s'approchant du roi :

— Oui, sire, dit Ermengarde ; et non-seulement nous lui pardonnons, tant notre cœur est joyeux, mais encore nous supplions Votre Majesté de lui laisser son titre et ses biens au moins sa vie durant. Notre principauté de Dijon est assez noble et assez puissante pour donner, dans l'occasion, à notre bien-aimé fils le pouvoir de servir efficacement Votre Majesté.

Mais Phinard n'attendit pas même que le roi manifestât son intention sur ce point : et, déposant aux pieds du roi les clefs de son château, il lui dit

qu'il en faisait, ainsi que du reste de ses terres, l'abandon à l'instant même, et qu'il ne s'y réservait, avec la permission du nouveau maître, que les six pieds de terre où était creusée la fosse miraculeuse à laquelle il devait sa conversion. Puis, à ces mots, dits avec une telle fermeté, que chacun vit bien que sa résolution était prise, il salua le roi et s'enfonça dans la forêt, où on le vit disparaître.

Le même jour, le roi reçut, dans le château même de Buck, le serment et l'hommage de Lyderic pour la principauté de Dijon, la principauté de Buck et le comté d'Harlebeke, et, voulant ajouter un nouveau titre à ceux qu'il avait déjà, il le nomma premier forestier de Flandre.

Puis, quand le roi eut été bien fêté avec toute sa cour au château de Buck, il reprit la route de Soissons, sa capitale.

VI

Le premier soin de Lyderic fut de faire avec sa mère un voyage par tous ses domaines anciens et nouveaux, afin d'y établir des délégués qui, en son absence, pussent rendre la justice comme s'il eût été toujours là. Pendant trois mois que dura le voyage, ce ne furent que fêtes; car Ermengarde était fort aimée de ses sujets, et, pendant son absence, les mères avaient parlé d'elle à leurs filles, et les pères à leurs fils, et il ne s'était point passé de dimanche que l'on n'eût prié dans chaque église pour son retour. La joie était donc grande de voir ces longues prières exaucées au moment où l'on y comptait le moins.

De retour au château de Buck, Ermengarde demanda à son fils si, pendant toute la tournée qu'ils

venaient de faire, il n'avait pas vu quelque noble jeune fille qu'il jugeât digne de son amour. Mais Lyderic répondit que non, et que, jusqu'alors, ni dans ses voyages, ni dans la cour du roi Dagobert, ni dans ses propres domaines, il n'avait vu encore femme qu'il se sentît disposé à aimer. Cette réponse fit grande peine à la bonne dame ; car elle commençait à se faire vieille, et, avant de mourir, elle aurait bien voulu embrasser ses petits-enfants.

Le soir, Lyderic descendit au jardin, et il y resta plus tard qu'à l'ordinaire, car la demande de sa mère l'avait rendu tout pensif. Il était donc assis sur un banc, le front appuyé entre ses mains, lorsqu'un rossignol vint se percher sur sa tête et se mit à chanter :

« Il y a dans un pays lointain une jeune fille plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit se former les perles ; elle n'a jamais aimé encore, car elle ne doit aimer que celui qui aura conquis le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Cette jeune fille, plus

blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore et plus pure que l'eau du lac Sandhy, au fond duquel on voit les perles se former, est la belle Chrimhilde, la sœur de Gunther, roi des Highlands. »

Le lendemain, Lyderic dit à sa mère que la seule femme qu'il épouserait jamais serait la belle Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Highlands. Ermengarde demanda quelle était cette belle Chrimhilde et où était situé le royaume des Highlands. Lyderic répondit qu'il n'en savait rien, mais que, le soir même, il se mettrait à la recherche de l'un et de l'autre.

En effet, le soir même, Lyderic, ayant laissé le gouvernement de ses États à sa mère, ceignit son épée Balmung, monta sur le cheval que lui avait donné le roi Dagobert, et, suivi de Péters, son écuyer, se mit à la recherche de la belle Chrimhilde.

Lyderic fit plusieurs centaines de lieues, marchant par monts et vaux, mais sûr de ne pas se tromper, car le rossignol voletait devant lui, s'arrêtant le soir sur l'arbre sous lequel il était couché,

et se posant sur le mât de sa barque ou de son navire lorsqu'il traversait des fleuves ou des bras de mer.

Enfin, il arriva un soir dans un pays qui lui parut magnifique, et, comme d'habitude, il se coucha avec Péters sous un arbre ; le rossignol se percha dessus, et les chevaux se mirent à paître à l'entour.

Le lendemain, au point du jour, il se fit un tel bruit, qu'il se réveilla. Il voulut regarder ce qui le causait ; mais, lorsqu'il essaya de se lever, la chose lui était impossible : il était attaché à la terre non-seulement par le corps, mais encore par les bras, par les mains, par les jambes et par les cheveux. Alors il entendit autour de lui de grands éclats de rire, et en même temps une voix menaçante retentit à son oreille, et lui dit :

— Qui es-tu ? que veux-tu ? où vas-tu ?

Lyderic fit un si grand effort pour se tourner du côté d'où venait la voix, qu'il arracha les liens qui tenaient sa tête, de sorte qu'il put voir celui qui lui parlait ainsi. C'était un petit homme de deux pieds de haut, avec une longue barbe blanche et une

couronne d'or sur la tête; il tenait à la main un fouet d'or à quatre chaînes d'acier, et, au bout de chaque chaîne, il y avait un diamant brut dont chaque angle était plus effilé qu'un rasoir, de sorte que, lorsqu'il frappait avec ce fouet, il faisait d'un coup sept blessures. Comme il ne doutait pas que ce ne fût ce nain qui lui eût adressé la parole, il répondit :

— Je suis Lyderic, premier comte de Flandre ; je veux conquérir le trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible, et je vais à la recherche de la princesse Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Highlands.

— Eh bien, dit le nain à la barbe blanche, ton voyage est fini, car tu es dans le pays des Niebelungen; seulement, au lieu de conquérir leur trésor et le casque qui rend invisible, tu travailleras le reste de ta vie aux mines de Sauten. Ton écuyer sera gardien de mes pourceaux, tes deux chevaux tourneront la meule de mes moulins à huile, ton rossignol chantera dans une cage attachée à ma fenêtre, et la princesse Chrimhilde, lassée de t'attendre, en épousera un autre ou

mourra vierge comme la fille de Jephté; et, afin que tu ne puisses douter de la vérité de ce que je te dis, sache que je suis le puissant Alberic, roi des Niebelungen.

A ces paroles menaçantes, auxquelles les oreilles du jeune comte avaient été si peu habituées jusqu'alors, il fit un si terrible mouvement, qu'il dégagea sa main droite des liens qui la retenaient, et, du même coup, saisit le roi Alberic par la barbe; mais celui-ci, brandissant son fouet d'or, en porta au comte de Flandre un coup si violent, que l'un des diamants ayant justement frappé à l'endroit où il n'était pas invulnérable, la douleur lui fit lâcher prise.

Aussitôt le roi appela à lui toute son armée, et Lyderic sentait qu'on le frappait de tous côtés avec toutes sortes d'armes, et, au milieu de tous les coups qu'il recevait et qui s'émoussaient sur lui, il sentait les coups du fouet d'or rapides et redoublés comme ceux d'un fléau qui bat le grain dans une grange.

Alors Lyderic vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre; il fit un effort pareil à ceux qu'il

avait déjà faits, et parvint à dégager son bras gauche et à s'asseoir. En cette position, il put voir toute la plaine couverte, à un quart de lieue autour de lui, de l'armée des Niebelungen, qui formait bien huit à dix mille hommes, les uns à cheval et armés de haches et de sabres, les autres à pied et armés de lances et de hallebardes. A leur tête était le roi Alberic, à qui on venait d'amener son coursier de bataille, et qui s'empressait de le monter, jugeant le cas où il se trouvait plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord. En outre, un groupe d'une centaine de personnes emmenait Peters prisonnier avec les deux chevaux, et une espèce de nain tout noir emportait, tout en dansant et en grimaçant, le rossignol dans sa cage.

Cette vue donna à Lyderic une plus grande douleur que n'aurait pu le faire son propre danger. Il dégagea donc aussitôt ses cuisses et ses jambes, et, se dressant sur ses pieds, il tira Balmung, et, s'élançant sur ceux qui emmenaient Peters, ses chevaux et le rossignol, il se mit à frapper sur eux comme s'il avait affaire à des géants; de sorte qu'on vit à l'instant voler les bras et les têtes d'une

si rude façon, que chacun lâcha ce qu'il ténait et se mit à fuir : il n'y eut que le nègre qui ne voulut pas lâcher le rossignol ; mais Lyderic fit trois pas dans sa direction, le saisit par le milieu du corps, lui arracha la cage des mains, et, comme le nain se tordait entre ses doigts, avec de grands cris et en essayant de le mordre au lieu de demander grâce, il le jeta rudement à terre et l'écrasa avec son talon, comme on fait d'une bête malfaisante.

Aussitôt il détacha les liens de Peters, coupa les entraves des chevaux et ouvrit la cage du rossignol, de sorte que chacun se retrouva en liberté.

Mais Lyderic comprit, au bruit qui se faisait autour de lui, que rien n'était fini encore, et qu'au contraire, l'affaire ne faisait que s'engager. En effet, en se retournant, il vit que le roi avait fait ses dispositions pour une attaque générale : ayant divisé son armée en trois corps, deux d'infanterie et un de cavalerie, qui devaient l'attaquer en face et sur les flancs, tandis qu'un régiment tout entier filait de l'autre còté d'une montagne, avec l'intention de le venir surprendre par derrière.

Lydèric songea un instant s'il ne monterait pas à cheval pour charger tous ces mirmidons; mais, réfléchissant que son cheval, n'étant point invulnérable comme lui, lui serait plutôt un embarras qu'un secours, il fit placer Peters et les deux coursiers à l'arrière-garde, avec ordre positif de ne pas bouger, et résolut de combattre à pied. Quant au rossignol, il était sur son arbre, et, joyeux de se retrouver libre, il chantait que c'était merveille.

Alors la bataille commença. Attaqué en face par le roi et sa cavalerie, attaqué sur les deux flancs par l'infanterie, et menacé sur ses derrières par un régiment, Lyderic commença à faire le moulinet avec Balmung, de façon à répondre à la fois à tous les assaillants. Heureusement, si les Niebelungen étaient nombreux, le comte de Flandre était infatigable, et un moissonneur eût été lassé qui eût abattu autant d'épis dans sa journée qu'au bout d'une heure il avait abattu d'hommes.

Alors Lyderic vit bien qu'il fallait procéder par méthode; il s'attacha donc à l'aile gauche, qu'il détruisit entièrement; puis il se retourna vers l'aile droite, qu'il mit en fuite; de sorte qu'il n'eut

plus affaire qu'au roi et à sa cavalerie; quant au régiment qui devait le venir prendre par derrière, il avait été tenu en respect par Peters, et n'avait point osé s'approcher.

Il ne lui restait donc plus à combattre que le roi et sa cavalerie; mais Alberic était tellement acharné contre lui, que c'était le plus fort de la besogne. Il y avait dans ce petit corps l'âme et la force d'un géant: de sorte que Lyderic, sans s'inquiéter du reste de la cavalerie, ne s'occupa plus que du roi, qui évitait avec une merveilleuse agilité les coups de Balmung, et sanglait Lyderic de si rudes coups avec son fouet d'or, que tout autre que lui en eût eu le corps en lambeaux; enfin Lyderic, d'un coup de Balmung, finit par couper les deux jambes de devant au cheval du roi, qui s'abattit et le prit sous lui. Aussitôt Lyderic mit la pointe de Balmung sur la poitrine du roi, qui lâcha son fouet d'or en criant merci, et promettant, si le comte de Flandre voulait lui laisser la vie, de lui livrer le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Quant au reste de la cavalerie, voyant le roi abattu, elle avait pris la fuite.

Lyderic remit Balmung au fourreau, tira le roi Alberic de dessous son cheval, et, lui ayant lié les deux mains avec sa barbe, ramassa le fouet d'or, et ordonna au roi de marcher devant lui pour le conduire à l'endroit où était caché le grand trésor des Niebelungen. Peters, les deux chevaux et le rossignol suivirent Lyderic.

Après avoir marché une demi-heure, à peu près, on arriva à un endroit tellement fermé par des rochers, qu'il semblait qu'on ne pût pas aller plus loin. Alors Alberic dit au comte de toucher la pierre avec son fouet d'or, et la pierre s'ouvrit aussitôt, formant une entrée assez grande pour que le roi, le comte, Peters et les deux chevaux pussent passer; quant au rossignol, il resta dehors, tant il avait peur que cette entrée ne fût celle d'une énorme cage.

Le comte de Flandre et Alberic s'avancèrent à travers une colonnade magnifique, car chaque colonne était de jaspe, de porphyre ou de lapis-lazuli, jusque dans une grande salle carrée, toute en malachite, qui avait une porte à chacune de ses faces; chacune de ces portes donnait dans une

chambre toute pleine de pierres précieuses, et s'appelait du nom du trésor qu'elle renfermait : il y avait la porte des Perles, la porte des Rubis, la porte des Escarboucles et la porte des Diamants. Alberic ouvrit les quatre portes et dit au comte de prendre ce qu'il voudrait.

Comme il aurait fallu plus de cinq cents voitures pour emporter tout ce qu'il y avait là de pierres précieuses, Lyderic se contenta de remplir quatre paniers que lui apporta le roi, le premier de perles, le second de rubis, le troisième d'escarboucles et le quatrième de diamants, et fit charger par Peters les quatre paniers sur ses deux chevaux; puis il dit au roi Alberic, qui le pressait d'en prendre davantage, que ce qu'il en avait lui suffisait pour le moment, et que, quand il n'en aurait plus, il en reviendrait chercher.

Alors Alberic demanda au comte de Flandre qu'il voulût bien, puisqu'il l'avait loyalement conduit à son trésor, lui délier les mains et lui rendre son fouet d'or, et qu'alors il le mènerait avec la même fidélité à la caverne où était le casque qui rend invisible; il se fondait sur ce que, le casque

étant gardé par un géant que l'on nommait Taffner, le géant ne lui obéirait pas s'il le voyait désarmé. Lyderic répondit que, si le géant n'obéissait pas, c'était son affaire à lui de le faire obéir, et qu'il en viendrait bien à bout; mais à ceci Alberic répondit à son tour que le géant n'aurait qu'à mettre le casque sur sa tête, et qu'alors il disparaîtrait, sans que ni l'un ni l'autre sussent où le retrouver. Cette raison parut si plausible au comte de Flandre, qu'il délia les mains du roi et qu'il lui rendit son fouet d'or. Le nain parut très-sensible à cette marque de confiance, et, étant sorti de la roche précieuse avec Lyderic, Peters et les deux chevaux chargés, il s'achemina vers une autre partie du royaume des Niebelungen, où l'on voyait s'élever un rocher si sombre, qu'on eût dit qu'il était de fer. Pendant qu'ils marchaient ainsi, le rossignol voletait d'arbre en arbre et chantait :

« Prends garde à toi, Lyderic, prends garde! la trahison a des yeux de gazelle et une peau d'hermine, et ce n'est que tombé dans le piége que l'on sent ses griffes de tigre et son dard de serpent. Prends garde à toi, Lyderic, prends garde! »

Et Lyderic, sans perdre de vue le roi des Niebelungen, faisait signe de la tête au rossignol qu'il l'entendait et continuait son chemin; mais, au fond du cœur, il pensait que le rossignol n'était pas un oiseau très-courageux, et qu'il voyait le danger plus grand qu'il n'était.

A mesure que l'on avançait vers la montagne noire, le chemin devenait de plus en plus difficile; mais Alberic marchait devant, frappant avec son fouet d'or et écartant tous les obstacles. Enfin, ils arrivèrent à un endroit où la route tournait tout à coup, et ils se trouvèrent en face d'une grande caverne.

Au même instant, Alberic, faisant un bond de côté, cria :

— A moi, Taffner!

Et, frappant la terre du talon, il disparut par une trappe comme un fantôme qui serait rentré dans sa tombe.

Le comte de Flandre cherchait déjà l'entrée de la trappe, afin de le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre, lorsqu'il entendit des pas lourds et retentissants qui s'approchaient de lui. Il se re-

tourna alors vivement du côté d'où venait du bruit; mais il ne vit absolument rien, ce qui lui fit croire qu'il allait avoir affaire au géant Taffner, et que celui-ci le venait combattre ayant sur sa tête le casque qui rend invisible. En effet, à peine avait-il eu le temps de tirer son épée pour se mettre à tout hasard en défense, qu'il lui sembla que la montagne lui tombait sur la tête : c'était le géant Taffner qui venait de lui donner un coup de massue.

Si fort que fût Lyderic, comme il ne s'attendait point à être attaqué ainsi, il plia le front et tomba sur un genou; mais aussitôt, se relevant, il donna à tout hasard un grand coup de Balmung devant lui. Quoiqu'il eût l'air de frapper dans le vide, il sentit cependant une résistance, ce qui lui fit croire qu'il avait touché le géant, qui, pour être invisible, n'était point impalpable. En même temps, un rugissement de douleur poussé par Taffner, et suivi d'un second coup de massue, lui prouva qu'il ne s'était point trompé; mais, cette fois, il s'y attendait, de sorte que, si bien appliqué que fût le coup, Lyderic le reçut sans plier le jarret, et y riposta par un coup d'estoc à fendre un rocher. Il parut

que le coup avait eu son effet, car Taffner poussa un second rugissement, et Lyderic attendit en vain, pendant quelques secondes, une troisième attaque.

Le comte de Flandre croyait déjà être débarrassé du géant, et que celui-ci avait fui, lorsqu'il vit venir à lui, avec la rapidité de la foudre, une pierre aussi grosse qu'une maison, laquelle sortait toute seule de la caverne, comme si elle eût été lancée par quelque catapulte invisible; cette pierre fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, et cela, avec une telle rapidité, qu'en évitant l'une il ne pouvait éviter l'autre.

Lyderic comprit alors que c'était le géant qui avait changé de tactique, et qui, satisfait des deux coups qu'il avait reçus, voulait l'attaquer de loin sans s'exposer à en recevoir un troisième. Il résolut donc d'user de ruse à son tour; et, voyant venir à lui une énorme pierre, au lieu de l'éviter, il se jeta au-devant, et, tombant à la renverse comme s'il était renversé du coup, il demeura aussi immobile que s'il était mort.

Peters poussa de grands cris de douleur, le rossignol siffla tristement, et le géant accourut si vite,

que Lyderic, à mesure qu'il s'approchait de lui, sentait la terre trembler sous ses pas : bientôt Lyderic sentit un genou qui se posait sur sa poitrine, tandis qu'avec un poignard on essayait de le percer au cœur. Alors, calculant, par la position du genou et de la main, la position où devait être le géant, il le frappa avec Balmung d'un coup si ferme et si juste à la fois, qu'il lui détacha la tête de dessus les épaules.

La tête roula, et, en roulant, elle sortit du casque, de sorte qu'à l'instant même casque, tête et tronc devinrent visibles, la tête mordant la terre de rage, et le tronc décapité se relevant tout sanglant en battant l'air de ses bras, car il fallait le temps à la mort d'aller de la tête au cœur ; mais, enfin, elle se fraya sa route glacée, et le corps tomba comme un arbre séculaire déraciné par la tempête.

Lyderic ramassa aussitôt le casque, et, après s'être assuré que Taffner était bien mort, il chercha par quel chemin avait pu lui échapper Alberic, car il lui en coûtait de quitter le pays des Niebelungen sans se venger de la trahison de leur roi.

En ce moment un de ses chevaux ayant frappé du pied la terre, une trappe s'ouvrit, et Lyderic, ayant reconnu que c'était l'endroit même où avait disparu le roi, ne douta point que l'escalier qui s'offrait à lui ne conduisît à quelque chambre souterraine où sans doute Alberic se croyait bien en sûreté, et il résolût de l'y poursuivre.

Alors Peters, qui était encore tout tremblant du danger que venait de courir son maître, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais il n'était pas facile de faire revenir Lyderic sur une résolution prise; de sorte que tout ce que le pauvre écuyer put obtenir de lui, c'est qu'il mettrait le casque qui rend invisible.

Le comte de Flandre, enchanté d'essayer à l'instant même le pouvoir du casque magique, remercia son écuyer de lui avoir donné cette idée, l'autorisant à venir le rejoindre si dans une heure il n'était pas de retour. Aussitôt il mit le casque sur son front; et, étant devenu à l'instant même invisible aux yeux de Peters, il descendit l'escalier souterrain.

Aux premiers pas qu'il fit, Lyderic vit bien qu'il

ne s'était point trompé et qu'il devait être dans un des palais du roi Alberic : en effet, les murs étaient resplendissants de pierreries et le chemin tout sablé de poudre d'or. Après avoir traversé quelques appartements déserts, mais parfaitement éclairés par des lampes d'albâtre où brûlait une huile parfumée, il entra dans un jardin tout plein de fleurs qui lui sembla éclairé par le soleil lui-même; mais, en levant la tête, il s'aperçut que ce qu'il prenait pour le ciel était le fond d'un lac, mais si clair et si limpide, qu'on le voyait à travers : cependant il s'étonnait, si transparent que fût ce lac, que les rayons du soleil, en le traversant, eussent assez de force pour faire éclore les fleurs, lorsque, en y regardant de plus près, il s'aperçut que ces fleurs n'étaient point des fleurs véritables, mais bien des plantes artificielles si artistement travaillées, qu'il s'y était laissé prendre. Au reste, elles n'en étaient que plus précieuses, car les tiges étaient de corail, les feuilles d'émeraude; et, selon qu'on avait voulu imiter des œillets, des tubéreuses ou des violettes, les fleurs étaient en rubis, en topazes et en saphirs.

Au milieu de ce jardin étrange s'élevait un kiosque si élégant, que Lyderic jugea que, s'il devait trouver le roi quelque part, c'était sans doute là. Il s'avança donc doucement, et, protégé par son casque, il arriva sur le seuil sans avoir été vu. Le comte de Flandre ne s'était pas trompé : le roi Alberic était couché dans un hamac entre deux de ses femmes, dont l'une le balançait, tandis que l'autre lui faisait de l'air avec une queue de paon ; près de lui, sur un sofa, était déposé le fouet d'or.

La conversation était des plus intéressantes ! Alberic était en train de raconter à ses deux femmes ses aventures de la journée. Il leur disait l'arrivée de l'étranger dans le pays des Niebelungen ; comment lui, Alberic, l'avait trompé en lui faisant accroire qu'il allait lui donner le casque qui rend invisible, et comment, au lieu de tenir sa promesse, il s'était enfoncé dans la terre en appelant à son aide le géant Taffner, qui, à cette heure, l'avait sans doute assommé.

Lyderic n'eut pas la patience d'écouter plus longtemps, et, empoignant le roi par la barbe et le tirant de son hamac :

— Misérable nain, lui dit-il, tu vas payer d'un coup toutes tes trahisons.

Alors, lui ayant lié les mains derrière le dos, il détacha le lustre qui pendait au milieu du kiosque, et, ayant fait un nœud à la barbe du roi, il le suspendit au crochet d'or.

— Et maintenant, lui dit-il, reste là jusqu'à ce que ta barbe soit assez allongée pour que tes pieds touchent la terre.

Le petit nain se tordait comme un brochet pris à l'hameçon, criant merci et jurant, cette fois, qu'il ferait hommage à Lyderic et le reconnaîtrait pour son suzerain, si celui-ci voulait le détacher; mais Lyderic le laissa crier et se tordre, mit les deux femmes du roi, dont il comptait faire cadeau à la princesse Chrimhilde, l'une dans sa poche droite et l'autre dans sa poche gauche, prit le fouet d'or avec lequel on ouvrait le trésor des Niebelungen, ôta son casque un instant pour que le roi ne doutât point que c'était à lui qu'il avait affaire, cueillit, en traversant le jardin, la plus belle rose qu'il put trouver, remonta l'escalier, et, ayant rencontré Peters qui venait au-devant de lui, il se mit

en route pour le pays des Highlands, suivi de son écuyer, de ses deux chevaux, et précédé du rossignol, qui ne faisait que chanter, tant il paraissait joyeux que les choses eussent si bien tourné.

VII

Lyderic marcha ainsi huit jours, précédé de son rossignol, suivi de Peters et causant avec les deux femmes du roi Alberic, qui aimaient bien mieux le ciel du Seigneur avec son soleil le jour et ses étoiles la nuit, et la terre du Seigneur avec ses plantes parfumées, que leur ciel de cristal, qui était toujours terne et froid, et leurs fleurs de diamants, dont la plus belle et la plus riche n'avait pas l'odeur de la plus pauvre violette se cachant sous l'herbe. Aussi, chaque jour et chaque soir, quand le soleil se levait à l'orient et se couchait à l'occident, elles remerciaient Lyderic de les avoir arrachées à leur prison, d'où la jalousie de leur maître ne leur avait jamais permis de sortir, et où elles passaient leur temps, l'une à dormir dans son

hamac, et l'autre à éventer avec une queue de paon cet horrible nain qui leur était odieux.

Au bout de huit jours, ils parvinrent au bord de la mer; ils la traversèrent en trois autres jours, et, vers le matin du quatrième, ils arrivèrent dans la capitale des Highlands, où il y avait de grandes fêtes en ce moment pour l'anniversaire de la naissance du roi.

Ces fêtes se composaient d'un tournoi entre les chevaliers, d'un tir à l'oiseau entre les archers, et d'une course entre les jeunes filles. Elles devaient être terminées par un combat entre des animaux féroces, que venait d'envoyer au roi des Highlands l'empereur de Constantinople, en échange de quatre faucons de Norvége, dont Gunther lui avait fait don.

Non-seulement Chrimhilde devait présider au tournoi et assister au tir de l'oiseau, mais elle devait encore prendre part à la course; car c'était un usage, dans la capitale du pays des Highlands, que toute jeune fille, sans en excepter les princesses, concourût, arrivée à l'âge de dix-huit ans, au prix de la rose : ce prix était appelé ainsi, parce qu'un simple rosier était le but et le prix de la

course; mais aussi une splendide promesse était faite à celle qui, arrivée la première, cueillait la rose unique que portait le rosier : elle devait épouser, dans l'année, le plus vaillant chevalier de la terre.

Lyderic avait donc trois occasions pour une de voir la princesse des Highlands, puisque les fêtes devaient commencer le lendemain; mais il n'eut point la patience d'attendre jusque-là, et, ayant mis le casque qui rend invisible, il s'achemina vers le palais. Il traversa d'abord trois magnifiques appartements : le premier plein de valets, le second plein de courtisans et le troisième plein de ministres ; mais il ne s'arrêta ni dans le salon des valets, ni dans le salon des courtisans, ni dans le salon des ministres. Puis il passa dans la salle du trône, où le roi était assis sous un dais de pourpre brodé d'or, ayant la couronne en tête et le sceptre à la main; mais il ne s'arrêta point encore dans la salle du trône. Enfin, il parvint dans un petit cabinet, tout de gazon et de fleurs, au milieu duquel était un bassin plein d'eau jaillissante et limpide; et, sur ce gazon, au bord de cette eau, il vit une jeune fille couchée et effeuillant distraite-

ment une marguerite sans lui rien demander, car elle n'aimait point encore, et ignorait qu'elle fût déjà aimée. Cette jeune fille était la princesse Chrimhilde.

Elle était plus belle que Lyderic n'avait pu se l'imaginer, même dans ses rêves les plus insensés; aussi résolut-il plus que jamais de l'obtenir pour femme à quelque prix que ce fût, dût-il, comme Jacob, se faire dix ans berger.

En attendant, Lyderic serait resté à regarder Chrimhilde ainsi jusqu'au soir, si Gunther n'avait envoyé chercher la princesse. La jeune fille se leva avec la douce obéissance d'une colombe et se rendit aux ordres de son frère. Lyderic la suivit, toujours sans être vu : il s'agissait des préparatifs du tournoi du lendemain, où elle devait couronner le vainqueur.

Dès que Lyderic sut que la couronne devait être donnée par Chrimhilde, il résolut de la gagner; et, comme il n'avait pas de temps à perdre de son côté s'il voulait être prêt le lendemain, il retourna à son auberge.

Comme il avait oublié d'ôter son casque, il entra

sans être vu, il trouva les deux femmes du roi Alberic, qui, voulant faire un cadeau à leur libérateur, avaient ramassé tout le long de la route des fils de la sainte Vierge; si bien que l'une les filait plus fin que les cheveux d'un enfant, tandis que l'autre en tissait une étoffe plus blanche que la neige, plus douce que la soie, plus légère que la toile d'araignée. Les pauvres petites travailleuses se dépêchaient de toute leur âme, car elles voulaient avoir fini pour le lendemain, cette étoffe étant destinée à faire la tunique avec laquelle le chevalier devait paraître au tournoi.

Lyde i devina leur intention, et se retira chez lui sans leur faire connaître qu'elles étaient découvertes : et les deux petites ouvrières travaillèrent si bien, que, le lendemain au matin, il trouva sa tunique prête. De plus, elle était si magnifiquement brodée de perles, de saphirs, d'escarboucles et de diamants, qu'il n'aurait jamais cru qu'il fût possible qu'avec des pierres on imitât si exactement des fleurs, s'il n'avait vu le parterre souterrain et artificiel du roi Alberic.

Aussi, à peine Lyderic eut-il paru dans la lice,

que tous les regards, même ceux de la belle Chrimhilde, se fixèrent sur lui, et que chacun fit des vœux pour que le beau jeune homme à la tunique blanche fût victorieux. Ces vœux furent exaucés; Lyderic désarçonna tous ses adversaires, et le chevalier à la tunique blanche fut proclamé vainqueur du tournoi, couronné par Chrimhilde elle-même et invité au dîner de la cour et au bal qui en devait être la suite.

Le lendemain, Lyderic s'habilla en archer, et, du premier coup, abattit l'oiseau; car nous avons dit, on se le rappelle, que, pendant ses exercices dans la forêt où il avait été élevé, il était devenu un des plus habiles tireurs d'arc qui fussent au monde. Alors il ramassa le perroquet encore tout percé de sa flèche; et, lui ayant mis un gros diamant dans le bec et deux magnifiques escarboucles à la place des yeux, il appela Peters, et lui ordonna de le porter au roi, comme un don qu'il désirait lui faire en remercîment de la manière courtoise dont il avait été reçu par lui.

Le lendemain devait avoir lieu la course à la rose : toutes les jeunes filles étaient réunies dans

une lice dont deux cordonnets de soie formaient les limites, et, au bout de cette lice, lòngue de cinq cents pas, à peu près, était le rosier à la rose unique.

Chrimhilde était au milieu d'elles, la plus belle, la plus svelte et la plus élancée; et son visage, tout resplendissant du désir de gagner le prix et de devenir la femme du plus brave chevalier de la terre, lui donnait un éclat qui la rendait plus belle encore que la première fois que Lyderic l'avait vue.

Lyderic résolut alors de lui faire gagner le prix : il rentra à son auberge, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, emplit ses poches de pierreries, descendit dans la lice, et se plaça auprès d'elle.

Le roi donna le signal de la course, et toutes les jeunes filles partirent, rapides comme des gazelles.

Cependant, si légère que fût Chrimhilde, cinq ou six de ses compagnes la suivaient de si près, qu'on pouvait hésiter à dire laquelle arriverait la première au rosier.

Mais alors Lyderic, qui courait derrière elle, prit de chaque main une poignée de pierreries, qu'il sema dans la lice.

Alors les jeunes filles, voyant briller à leurs pieds des perles, des rubis, des escarboucles et des diamants, ne purent résister au désir de les ramasser; pendant ce temps, Chrimhilde gagna du chemin, et, comme plus ses compagnes avançaient dans la lice, plus la lice était semée de pierres précieuses, Chrimhilde, pour qui l'espoir d'épouser le plus vaillant chevalier de la terre était plus précieux que tous les diamants du monde, arriva la première au but et cueillit la rose.

Le lendemain était consacré aux combats d'animaux féroces : ils étaient dans un grand cirque creusé en terre, et, tout à l'entour, on avait bâti des estrades.

Sur l'une d'elles, isolée et magnifiquement enrichie, étaient le roi Gunther, et sa sœur Chrimhilde, qui, radieuse du triomphe qu'elle avait remporté la veille, tenait à la main la rose qui en avait été le prix.

Déjà plusieurs couples d'animaux avaient com-

battu l'un contre l'autre, lorsqu'on amena un lion de l'Atlas et un tigre de Lahore; c'étaient à la fois les deux plus magnifiques et les deux plus terribles animaux que l'on pût voir en face l'un de l'autre.

Ils étaient au moment le plus acharné de leur lutte, lorsque la princesse Chrimhilde poussa un cri : elle venait de laisser tomber entre eux la rose qu'elle tenait à la main.

Ce cri fut suivi d'un second que poussèrent d'une seule voix tous les spectateurs : Lyderic avait sauté dans la lice pour aller chercher la rose !

Aussitôt, d'un mouvement unanime, le lion et le tigre cessèrent leur combat et se retournèrent vers Lyderic, rugissant et se battant les flancs avec leur queue.

Mais lui tira le fouet d'or de sa ceinture et leur en appliqua de si rudes coups, qu'ils s'enfuirent en hurlant comme des chiens.

Alors Lyderic s'avança librement vers la fleur et la ramassa; mais, au lieu de rendre à la princesse Chrimhilde la rose qu'elle avait laissé tomber, il

lui donna celle qu'il avait cueillie dans les jardins souterrains d'Alberic : Chrimhilde était si troublée, que, sans s'apercevoir de la substitution, elle prit la rose que lui tendait le jeune homme, et, se tournant vers le roi :

— Ah ! mon frère, dit-elle entraînée sans doute par le désir qu'elle en avait, je crois bien que le seigneur Lyderic est le plus brave chevalier de la terre.

Le lendemain, Lyderic envoya au roi Gunther les quatre paniers pleins de perles, de rubis, d'escarboucles et de diamants, en lui faisant demander en échange la main de sa sœur.

Mais le roi Gunther répondit que la main de sa sœur ne serait qu'à celui qui l'aiderait à conquérir le château de Ségard, qui était tout entouré de flammes, et dans lequel la belle Brunehilde, reine d'Islande, était endormie depuis cinquante ans.

Lyderic répondit qu'il était prêt à conquérir le château de Ségard, à réveiller la reine d'Islande et à la ramener dans le pays des Highlands.

Mais Gunther ne voulut point permettre que

Lyderic accomplît seul une entreprise qui ne le regardait point : de sorte qu'il fut convenu que les deux jeunes gens iraient ensemble à la conquête du château de Ségard, et que, s'ils réussissaient dans cette entreprise, à son retour dans la capitale des Highlands, Lyderic épouserait Chrimhilde.

VIII

Au bout de huit jours, le vaisseau qui devait transporter Gunther et Lyderic en Islande étant prêt, ils partirent, accompagnés de cent des meilleurs chevaliers du pays des Highlands. En partant, Lyderic donna à Chrimhilde les deux femmes du roi Alberic, dont elle fit à l'instant même ses dames d'honneur, afin de pouvoir causer tout à son aise avec elles de celui qui, pour la posséder, allait tenter une entreprise si périlleuse.

Vers le soir du troisième jour de la navigation, on aperçut une grande lueur à l'horizon, et, les deux jeunes gens ayant interrogé le pilote, celui-ci répondit que ce devait être l'embrasement du château de Ségard.

En effet, à mesure que la nuit s'avança, l'in-

cendie devint plus visible; on distinguait les hautes murailles crénelées qui brûlaient sans se consumer, car elles étaient en pierre d'amiante; puis, dans ces murailles, des portes au nombre de dix, dont chacune était gardée par un dragon.

Au point du jour, le vaisseau, toujours guidé par l'embrasement comme par un immense phare, aborda dans un beau port que dominait le château. Gunther voulait aussitôt s'élancer à terre et essayer de passer à travers les flammes; mais Lyderic le retint, lui disant qu'il avait, lui, tous les moyens de mener l'entreprise à bien; qu'il le laissât donc faire, et qu'il lui en rendrait bon compte.

Le roi resta, en effet, sur le vaisseau avec ses cent cavaliers, et Lyderic, ayant mis Balmung à son côté, passé son fouet d'or à sa ceinture et posé sur sa tête le casque qui rend invisible, sauta sur le rivage, et, sans se donner la peine de choisir une porte plutôt qu'une autre, s'avança vers celle qui était la plus proche de la mer.

Elle était gardée par une hydre monstrueuse, qui avait six têtes, dont trois veillaient sans cesse, tandis que les trois autres dormaient.

Lyderic s'avança résolument vers elle; et, quoiqu'il fût invisible, l'hydre entendit le bruit de ses pas; aussitôt les trois têtes qui veillaient réveillèrent les trois têtes endormies, et toutes les six se dressèrent en jetant des flammes du côté d'où venait le bruit.

Ces flammes étaient si vives et si ardentes, que leur chaleur, jointe à celle des murailles, ne permettait pas à Lyderic d'approcher de l'hydre à la longueur de Balmung; force lui fut donc de remettre son épée au fourreau et de se contenter de son fouet d'or; mais il s'en escrima si heureusement, qu'au bout de quelques secondes l'hydre tourna le dos et se mit à fuir.

Lyderic la poursuivit et entra avec elle dans la ville; là, l'ayant forcée d'entrer dans un cul de sac, il la fouetta si bien, qu'elle cessa de jeter des flammes pour jeter du sang.

Lyderic profita de ce changement, repassa son fouet à sa ceinture, tira Balmung, coupa les unes après les autres les six têtes du monstre, et continua son chemin.

Il n'y avait point à se perdre : toutes les rues

étaient tirées au cordeau et toutes correspondaient au palais de la princesse, qui était situé au centre de la ville.

Lyderic s'avança vers ce palais au milieu d'un silence étrange : tout le long de la route, il trouvait des commissionnaires endormis sur leurs crochets ; des facteurs le bras étendu vers la sonnette de la maison où ils portaient des lettres ; des cochers assis sur le siége de leur voiture, le fouet à la main ; des chasseurs derrière ; des marchands et des marchandes assis sur le pas de leur porte ; une procession qui allait à l'église ; et tout cela dormait profondément et silencieusement, à l'exception du joueur de serpent, qui ronflait de telle façon, qu'on aurait pu croire qu'il continuait de jouer de son instrument.

Le comte de Flandre continua son chemin et entra dans le palais.

Le même silence qu'au dehors y régnait.

Le gardien du donjon dormait en tenant sa trompe à la main ; les chiens étaient couchés près de la porte ; les oiseaux se tenaient perchés sur les arbres ; les mouches étaient immobiles sur les murs.

A mesure que Lyderic pénétrait dans les appartements, il lui était facile de voir que le sommeil avait surpris les habitants du château au milieu d'une fête : les antichambres étaient pleines de laquais qui étaient debout, portant des plateaux servis et rapportant des plateaux vides.

Enfin il entra dans la salle de bal, et il trouva tous les conviés achevant une contredanse, les uns ayant le bras et les autres la jambe en l'air; rien d'ailleurs, n'était changé à la figure; les musiciens avaient l'archet sur les cordes de leur violon et la bouche au bec de leur clarinette.

Sur une espèce de trône était couché un beau chevalier portant une armure étincelant de pierreries et le front couvert d'un casque d'or.

Comme il semblait le roi de la fête, Lyderic alla droit à lui et détacha son casque; mais alors de magnifiques cheveux blonds se répandirent sur ses épaules, et un délicieux visage de femme lui apparut, encadré par eux comme dans une auréole d'or.

Lyderic approcha sa joue de la sienne pour sentir si elle respirait encore; un souffle doux et par-

fumé lui prouva que la vie n'avait point cessé d'animer ce beau corps.

Alors Lyderic, ayant la bouche si près de cette bouche de corail, ne put résister au désir d'y déposer un baiser; mais, si doucement que ses lèvres eussent touché les lèvres de la belle guerrière, celle-ci tressaillit et ouvrit les yeux.

En même temps qu'elle, tout se réveilla : les musiciens reprirent leur ritournelle, les danseurs achevèrent leur gigue, et les laquais entrèrent avec leurs rafraîchissements.

— Sois le bienvenu, jeune homme, dit Brunehilde à Lyderic; car les prophètes ont dit que je ne serais réveillée que par celui à qui appartiendraient un jour cette ceinture et cet anneau.

— Hélas ! belle princesse, répondit en souriant Lyderic, tant de bonheur ne m'est point réservé. Je ne suis qu'un ambassadeur, et je viens vous demander votre main pour Gunther, roi des Highlands, dont je vais épouser la sœur.

— Ah ! ah ! dit Brunehilde en donnant à l'instant même à son visage l'expression du plus profond dédain; vous entendez, messieurs et mesda-

mes, celui qui nous envoie demander notre main n'a pas jugé que nous fussions digne des périls auxquels il fallait s'exposer pour parvenir jusqu'à nous, et il nous a envoyé un ambassadeur plus brave que lui.

— Je vous demande pardon, adorable princesse, reprit Lyderic. Je ne suis pas plus brave que Gunther; mais la condition que j'avais mise en l'accompagnant était qu'il me laisserait tenter l'aventure. Arrivé dans le port, je l'ai sommé de tenir sa parole, et il a bien fallu qu'il la tînt, car vous savez que c'est le premier devoir de tout brave chevalier que d'être fidèle à ses engagements.

— C'est bien, c'est bien, dit Brunehilde presque sans écouter Lyderic. Et celui qui vous envoie sait quelles épreuves doit subir celui qui veut être mon époux?

— Oui, noble princesse, répondit Lyderic; et, comme ces épreuves sont les plus dangereuses celles-là, Gunther se les est réservées.

— Retournez donc vers lui, dit alors Brunehilde, et dites-lui qu'il se tienne prêt à accomplir les épreuves que je lui imposerai demain matin; mais

sachez en même temps que, s'il succombe, vous et lui périrez tous les deux.

Lyderic voulut ajouter quelques mots de galanterie pour prendre congé; mais Brunehilde ne lui en donna pas le temps, et, lui tournant dédaigneusement le dos, elle passa dans la chambre voisine.

Lyderic retourna vers Gunther.

Il trouva le roi qui l'attendait avec impatience, et il lui raconta comment tout s'était passé, et comment lui, Gunther, devait subir, le lendemain, les épreuves dont il fallait sortir vainqueur pour devenir le mari de Brunebilde et roi d'Islande.

Puis il ajouta la menace qu'avait faite Brunehilde de les envoyer à la mort tous les deux si Gunther n'était pas vainqueur.

Gunther demanda alors à Lyderic s'il ne voulait pas lui laisser achever les épreuves seul et s'en retourner dans l'île des Highlands, lui promettant que, de quelque manière que tournassent les choses, sa sœur Chrimhilde n'en serait pas moins sa femme; mais Lyderic, pensant que Gunther aurait besoin de lui pendant les épreuves, refusa, en lui disant que telles n'étaient point leurs conven-

tions, et qu'il désirait jusqu'au bout partager sa fortune.

Gunther, qui, de son côté, était bien aise d'avoir Lyderic près de lui, n'insista pas davantage, et les deux amis attendirent avec impatience le lendemain.

Le moment du départ du vaisseau était fixé à six heures du matin, et Gunther était prêt à l'heure dite, lorsque, en regardant autour de lui, il chercha vainement Lyderic.

Il commençait déjà à être fort inquiet de son absence · t à craindre quelque trahison, lorsqu'il entendit à son oreille une voix qui lui disait :

— Ne crains rien, Gunther, je suis près de toi, et ne te quitterai pas ; et peut-être te serai-je plus utile ainsi que si j'étais visible à tous les yeux.

A ces mots, Gunther reconnut la voix de Lyderic, et il fut tranquillisé.

Alors il se mit en route avec ses cent chevaliers et s'avança vers la ville.

Mais bientôt il en vit sortir Brunehilde, à la tête de cinq cents soldats, qui enveloppèrent Gunther et ses cent chevaliers, de manière que, si le roi

échouait dans les épreuves, ni lui ni aucun des hommes de sa suite ne pussent échapper.

Gunther commença à s'inquiéter, et demanda à voix basse :

— Lyderic, es-tu là ?

— Oui, répondit Lyderic.

Et Gunther se tranquillisa.

Arrivé devant la belle guerrière, le roi mit pied à terre, et se présenta à elle comme celui qui sollicitait l'honneur de devenir son époux.

Alors Brunehilde sourit dédaigneusement en regardant Gunther, et lui dit :

— Il est une loi du ciel et de la terre pour que tout mariage soit heureux, c'est que la femme doit obéissance à son mari ; or, pour que la femme obéisse, il faut qu'elle rencontre un homme supérieur à elle ; et j'ai juré de n'épouser, moi, que celui qui sera plus adroit, plus fort et plus léger que moi ; car à celui-là seulement je consentirai à obéir. Roi Gunther, es-tu prêt à tenter les trois épreuves qu'il me conviendra de t'imposer ?

— Je suis prêt, dit Gunther.

—Alors, si cela est votre bon plaisir, monseigneur,

comme nous sommes tout armés, vous et moi, nous commencerons par la joute... Apportez les lances.

Aussitôt huit écuyers apportèrent deux lances, si lourdes, qu'il fallait être quatre hommes pour porter chacune d'elles.

Gunther les regarda avec inquiétude, car elles étaient aussi grosses que le mât de son vaisseau, et il ne croyait même pas qu'il pût les soulever.

Lyderic vit son inquiétude et lui dit :

— Ne crains rien, et fais-moi place sur le devant de la selle : c'est toi qui feras le geste, et c'est moi qui porterai et qui recevrai le coup.

Ces paroles rassurèrent Gunther, de sorte qu'il accepta sans hésiter; ce qui parut fort étonner Brunehilde, qui prit une des deux lances, qu'elle souleva avec une facilité extraordinaire, et, mettant son cheval au galop, elle alla se placer à l'endroit d'où elle devait courir.

Quant à Gunther, il souleva la sienne avec la même aisance que si c'était un fétu de paille, ce qui excita un long murmure d'admiration parmi les assistants, et il alla se placer à cent pas, en face de Brunehilde.

Les juges donnèrent le signal; les chevaux partirent au galop; les deux adversaires se rencontrèrent au milieu du chemin, et, au grand étonnement de tout le monde, la lance de Gunther se brisa en morceaux sur le bouclier d'or de Brunehilde, mais en la frappant d'un tel choc, que la belle guerrière fut renversée jusque sur la croupe de son cheval; de sorte que son casque tomba et laissa voir son visage tout enflammé de colère et de honte; quant à Gunther, comme le choc avait atteint Lyderic, il était resté ferme et inébranlable sur ses arçons,

— Je suis vaincue, dit la reine en jetant sa lance; passons à la seconde épreuve.

Et elle descendit de cheval.

— Tu ne t'en vas pas? dit Gunther à Lyderic.

— Non, sois tranquille, répondit Lyderic.

— Bien, dit Gunther.

Et alors il reçut d'un visage modeste et souriant les compliments de ses cent chevaliers, qui lui dirent que jamais ils ne lui avaient vu déployer une pareille force; et, pour la première fois, le roi Gun-

ther reconnut en lui-même que ses courtisans lui disaient la vérité.

Pendant ce temps, douze hommes apportaient une énorme pierre dont l'aspect seul fit frissonner Gunther.

— Vois-tu ce qu'ils font? demanda tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, dit Lyderic; mais ne t'inquiète pas.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu vois bien cette pierre? Je vais la jeter jusqu'à cette petite montagne qui est à cinquante pas de nous, à peu près; si tu la jettes plus loin, je me reconnaîtrai vaincue, comme lorsque tu as brisé ma lance.

— Cinquante pas! murmura tout bas Gunther. Peste!

— Ne crains rien, dit Lyderic, je mettrai ma main dans la tienne : tu feras le mouvement, et c'est moi qui lancerai la pierre.

Alors Brunehilde prit le bloc d'une seule main, le fit tourner deux ou trois fois au-dessus de sa tête, comme un berger fait d'une fronde, et le lança avec tant de force, qu'au lieu de s'arrêter au bas de la montagne, comme elle l'avait dit, la pierre monta

en roulant jusqu'à la moitié, puis, entraînée par son poids, retomba jusqu'au but qui lui avait été marqué.

Les chevaliers de Gunther tremblèrent; ceux de Brunehilde applaudirent.

Les douze hommes allèrent chercher la pierre, qu'ils rapportèrent à grand'peine à l'endroit d'où l'avait lancée Brunehilde.

Alors Gunther la prit, et, sans effort apparent, sans avoir besoin de la faire tourner autour de sa tête, comme un joueur de boule lance sa boule, il lança la pierre, qui alla tomber du premier coup plus loin qu'elle n'avait été même en roulant, et qui, continuant de rouler à son tour, franchit la montagne jusqu'à son sommet, et, comme l'autre versant descendait vers la mer, elle eut encore assez d'impulsion pour franchir la cime, et, suivant la pente opposée, aller en bondissant s'engloutir dans la mer.

Cette fois-ci, ce furent, non plus des applaudissements, mais des cris d'admiration qui accueillirent cette preuve de la force de Gunther.

Chacun, voulant voir où s'était arrêtée la pierre, courut à la montagne, et vit, au milieu de la mer,

toute bouillonnante encore, s'élever la pointe d'un écueil nouveau et inconnu.

Brunehilde était pâle de colère; elle rappela tout son peuple.

— Or çà, dit-elle, venez ici, car tout n'est point fini encore, et il nous reste une dernière épreuve. Roi Gunther, ajouta-t-elle en se retournant, tu vois ce précipice?

— Oui, dit Gunther.

— Comme tu le vois, il a vingt-cinq pieds de large; quant à sa profondeur, elle est inconnue, et une pierre comme celle que nous venons de lancer mettrait plusieurs minutes à en trouver le fond. Un jour que je poursuivais un élan à la chasse, l'élan le franchit et crut être en sûreté; mais je le franchis derrière lui, je le joignis et je le tuai. Es-tu prêt à me poursuivre comme je poursuivais l'élan et à franchir l'abîme derrière moi?

— Hum! fit Gunther.

— Accepte, dit Lyderic.

— Je suis prêt, répondit Gunther; mais n'ôtons-nous pas notre armure?

— Permis à toi d'ôter ton armure, roi Gunther,

dit dédaigneusement Brunehilde; mais, moi, je garderai la mienne.

— Garde ton armure, dit tout bas Lyderic.

— Je ferai comme vous ferez, répondit Gunther,

Alors la belle guerrière s'élança légère comme une biche, et, sans crainte, sans hésitation, elle franchit le précipice; mais cela si justement, que le bout de son pied à peine toucha de l'autre côté, et que tous les assistants jetèrent un cri, croyant qu'elle allait retomber en arrière dans le précipice.

— A ton tour, roi Gunther, dit alors en se retournant Brunehilde.

— Comment allons-nous faire? dit Gunther à Lyderic.

— Je te prendrai par le poignet, répondit Lyderic, et je t'enlèverai avec moi.

— Ne va pas me lâcher! dit Gunther.

— Sois tranquille, répondit Lyderic.

Pour toute réponse, Gunther se mit à courir avec une telle rapidité, qu'à peine pouvait-on le suivre des yeux; puis, arrivé au bord, il s'enleva

comme s'il eût eu les ailes d'un aigle, et retomba de l'autre côté à plus de dix pieds plus loin que n'avait fait Brunehilde.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu m'as vaincue dans les trois épreuves que je t'avais imposées; je n'ai donc plus rien à dire. Tu m'as conquise, je suis ta femme.

— Et toi, dit tout bas Gunther à Lyderic, tu es le mari de ma sœur.

Et, tandis que Gunther baisait la main de Brunehilde, Lyderic serrait la main de Gunther.

Gunther et Brunehilde s'avancèrent alors vers les assistants en se tenant par la main, et Brunehilde leur présenta Gunther comme son époux.

Cette nouvelle excita, tant parmi les chevaliers de l'Islande que parmi ceux de l'Écosse, de grands transports de joie; car, selon eux, avec un tel roi et avec une telle reine, ils n'avaient rien à craindre d'aucun peuple étranger.

Lyderic ôta son casque, et, étant redevenu visible, il salua Gunther et Brunehilde comme s'il arrivait seulement à cette heure du vaisseau. Mais à peine Brunehilde daigna-t-elle le regarder;

quant à Gunther, quelque envie qu'il eût de l'embrasser, il se contenta de lui serrer la main.

Il fut convenu que les deux noces se feraient ensemble dans la capitale des Highlands; seulement, on resta quinze jours encore à Ségard, pour que Brunehilde réglât avant son départ toutes les affaires de son royaume.

Puis, ces quinze jours écoulés, on partit, et un vent favorable conduisit le vaisseau dans la capitale des Highlands.

La princesse Chrimhilde fut bien heureuse de revoir Lyderic, et d'apprendre de la bouche même de son frère qu'il lui avait rendu de tels services, qu'il lui avait accordé sa main; elle reçut aussi la reine Brunehilde comme une sœur à laquelle elle était disposée d'avance à accorder toute son amitié; quant à celle-ci, son accueil fut, selon son habitude, froid et fier, car elle méprisait beaucoup les jeunes filles qui, comme Chrimhilde, ne s'étaient jamais occupées que de toilette et de broderie.

Quant aux deux petites dames d'honneur, elles furent fort contentes aussi de revoir leur libérateur, car elles se trouvaient bien heureuses près de la

princesse Chrimhilde, qui avait pour elles toutes sortes de bontés, et à qui, en échange, elles montraient à faire des broderies miraculeuses de finesse et d'éclat.

Les deux noces se firent en grande pompe, et il y eut, pendant les trois jours qui les précédèrent, force joutes et tournois. Mais, le jour même du mariage, Lyderic reçut des lettres de sa mère qui le rappelaient dans ses États : la bonne vieille princesse se mourait d'envie de revoir son fils, et le suppliait de revenir auprès d'elle avec sa belle-fille, qu'elle avait grande envie de voir, lui disant que, s'il tardait seulement de huit jours à se mettre en route, il la trouverait morte d'ennui et de chagrin. Il dit donc à la princesse sa femme qu'il devait partir le plus tôt possible, et, comme celle-ci n'avait d'autre volonté que celle de son mari, elle lui offrit de se mettre en route dès le lendemain : seulement, Chrimhilde demanda à Lyderic la permission de faire cadeau à sa belle-sœur de la moitié de ses perles, de ses rubis, de ses escarboucles et de ses diamants, ce à quoi Lyderic consentit bien volontiers; mais Brunehilde renvoya fièrement les

pierreries à sa belle-sœur, en lui faisant dire que ses bijoux, à elle, étaient sa lance, sa cuirasse, son bouclier, son casque et son épée.

Ce renvoi fut un nouveau motif à Lyderic de partir promptement; car il vit bien que, s'il était resté plus longtemps à la cour du roi son frère, la mésintelligence n'aurait point tardé à se mettre entre les deux femmes.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc pour le château de Buck, qu'habitait toujours la vieille princesse, et ils y arrivèrent au bout de trois jours de route.

Ermengarde fut bien joyeuse de revoir son fils, et elle fit à Chrimhilde un véritable accueil de mère.

Au reste, tout allait parfaitement dans les États du comte de Flandre; ses peuples, étant plus heureux qu'ils n'avaient jamais été, ne demandaient rien autre chose au ciel que la conservation d'un si bon prince.

Au bout de neuf mois juste, la princesse Chrimhilde accoucha d'un beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'Andracus.

IX

En même temps que Gunther félicitait sa sœur de son accouchement, il invita Lyderic à venir le voir avec Chrimhilde aussitôt qu'elle pourrait supporter le voyage, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Lyderic montra la lettre à sa femme : elle avait, de son côté, grand désir de revoir son frère, de sorte que, comme, grâce à son bon naturel, elle avait oublié l'orgueilleux accueil de la reine Brunehilde, elle fut la première à l'inviter à revenir passer quelque temps à la cour du roi Gunther. Quant à la vieille princesse, elle eut bien quelque peine d'abord à donner son consentement à cette nouvelle absence ; mais on lui promit de lui laisser son petit-fils, ce qui la détermina à ne plus s'opposer au

départ de Lyderic et de Chrimhilde, qu'elle aimait maintenant à l'égal d'une fille.

Le comte de Flandre, au reste, s'était d'autant plus facilement déterminé à laisser son fils à la vieille princesse, que, Gunther ne lui ayant pas même dit dans sa lettre que Brunehilde fût enceinte, il craignait de lui inspirer des regrets plus vifs encore en lui rappelant sans cesse, par la vue de son enfant, qu'il avait été plus heureux que lui.

Lyderic et Chrimhilde partirent donc seuls pour la capitale des Highlands.

Ils furent reçus par Gunther avec les démonstrations de la joie la plus vive ; la fière Brunehilde elle-même parut contente de les recevoir, et, en apercevant Lyderic, son visage se couvrit d'une vive rougeur, car elle ne pouvait oublier ce baiser qui l'avait réveillée et dont elle n'avait jamais parlé à son mari.

De son côté, Lyderic avait jugé inutile de raconter à Gunther cette circonstance de son ambassade, de sorte que Gunther attribuait la rougeur de Brunehilde à la joie de revoir ses anciens amis,

Aussitôt que Lyderic et Gunther se trouvèrent seuls, ce qui ne tarda point, car tous deux en cherchaient l'occasion, Lyderic demanda à Gunther quelles étaient les choses importantes dont il avait à l'entretenir.

Alors Gunther raconta à Lyderic une histoire étrange.

La nuit de ses noces, Brunehilde avait détaché ses jarretières ; avec l'une, elle avait lié les mains de son mari, avec l'autre les pieds, et l'avait accroché à un faisceau d'armes qui était scellé dans la muraille ; puis elle s'était couchée tranquillement.

Gunther alors avait voulu crier et appeler au secours ; aussitôt Brunehilde s'était relevée et l'avait si cruellement battu, que le pauvre diable avait fini par promettre qu'il se tiendrait tranquille et muet toute la nuit.

Sur cette promesse, Brunehilde s'était recouchée et avait dormi tout d'une traite jusqu'au jour.

Au jour, elle s'était réveillée, et, touchée des supplications de Gunther, elle l'avait décroché.

Depuis lors, chaque nuit, la princesse en avait

usé avec lui comme la première fois ; seulement, elle le battait plus cruellement encore.

Il ne restait d'autre ressource à Gunther que de se sauver, le soir, dans une pièce voisine de la chambre nuptiale, et de s'y barricader à double tour.

Telles étaient les choses importantes que Gunther avait à confier à son ami Lyderic.

Ce ne fut pas sans raison que Gunther avait compté sur son ami.

Lyderic réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre ; puis, posant la main sur l'épaule de Gunther :

— Sois tranquille, lui dit-il, ce soir, quand les pages et les serviteurs se seront retirés, au lieu de sortir par la porte, ferme-la en dedans, et souffle la lampe ; le reste me regarde. Je t'ai déjà soutenu dans les trois premières épreuves, je ne t'abandonnerai pas dans la dernière.

— Tu seras donc là ? demanda Gunther.

— Je serai là, répondit Lyderic.

— Mais comment saurai-je que tu y es ?

— Je te parlerai à l'oreille, comme j'ai fait au château de Ségard,

Gunther se jeta dans les bras de son ami, lui jurant qu'il n'oublierait jamais ce dernier service, le plus grand de tous ceux qu'il lui avait rendus.

La journée se passa en fêtes; le roi et la reine des Highlands avaient l'air d'être au mieux ensemble; aussi tout le monde déplorait-il la sterilité de leur union, seul nuage qui pût obscurcir le ciel d'un aussi bon ménage, Brunehilde consentant à paraître la servante le jour, pourvu qu'elle fût la maîtresse pendant la nuit.

Le soir arriva sans que Brunehilde se doutât en rien du complot qui était tramé contre elle.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Lyderic conduisit Chrimhilde à sa chambre, et, lui disant qu'il avait à causer d'affaires d'État avec Gunther, il la laissa seule, contre son habitude.

Cet abandon momentané fit grande peine à Chrimhilde; mais son âme, à elle, était faite de dévouement, comme celle de Brunehilde était faite d'orgueil, et, lorsque Lyderic lui eut dit que cette absence avait pour but de rendre un grand service à son frère, elle ne retint plus son mari.

En conséquence, Lyderic passa dans la chambre

voisine, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, et s'achemina vers la chambre du roi.

La porte en était ouverte.

Comme d'habitude, des pages et des serviteurs, portant chacun une torche à la main, venaient de conduire leurs souverains dans cette chambre, témoin, depuis un an, de si étranges choses.

Lyderic se glissa parmi eux, et, voyant que le roi regardait avec inquiétude, il s'approcha de lui en disant :

— Me voilà.

Dès lors le visage de Gunther reprit toute sa sérénité, et son regard cessa de s'arrêter malgré lui sur le malencontreux faisceau d'armes, auquel il devait les plus mauvaises nuits qu'il eût passées de sa vie.

A l'heure habituelle, les serviteurs et les pages se retirèrent, emportant les flambeaux et ne laissant qu'une seule lampe allumée.

Alors Brunehilde, qui, jusque-là, avait gardé l'apparence d'une femme soumise, se leva fièrement, et, avec la démarche d'une reine, s'avança vers son mari.

Mais celui-ci, ayant demandé tout bas à Lyderic s'il était là, et en ayant reçu une réponse affirmative, s'élança vers la porte, et, l'ayant fermée à la clef, mit la clef dans sa poche, au lieu de s'enfuir comme il en avait l'habitude.

Brunehilde frappa Gunther si rudement, qu'il alla tomber sur la table où était la lampe, la renversa et l'éteignit; de sorte que la chambre se trouva dans l'obscurité.

— Tu vois? dit tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, répondit Lyderic; et maintenant, metstoi dans un coin et laisse-moi faire.

Alors Lyderic s'avança à la place de Gunther, et, comme Brunehide crut que c'était toujours son mari, et que, par expérience, elle avait appris à connaître sa supériorité sur lui, elle voulut lui saisir les mains pour les lui lier comme elle avait déjà fait.

Mais, cette fois, les choses ne se passèrent pas ainsi que de coutume, et, au contraire, ce fut Lyderic qui prit Brunehilde par les poignets et qui les lui lia avec le ceinturon; puis il attacha Brunehilde au faisceau d'armes et disparut.

En sortant, ses pieds rencontrèrent un léger obstacle près de la porte.

Il se baissa pour voir ce que c'était et ramassa quelque chose de soyeux.

Quand il fut arrivé à la lumière, il reconnut la ceinture que Brunehilde portait ordinairement, et dans laquelle, suivant son habitude, se trouvait passé un large anneau d'or à ses armoiries.

En rentrant chez lui, Lyderic trouva Chrimhilde fort inquiète.

Alors, comme il n'avait point de secret pour elle, il lui raconta ce qui venait de se passer, et lui montra l'anneau et la ceinture qu'il avait trouvés.

Chrimhilde les voulut avoir.

Lyderic s'y refusa un instant; puis, comme il vit que son refus ne faisait qu'augmenter les désirs de sa femme, il lui donna l'anneau et la ceinture en la priant de ne jamais dire d'où ils lui venaient.

Chrimhilde le lui promit, et, dans ce moment sans doute, elle avait l'intention de tenir sa promesse.

Le lendemain, du plus loin que Gunther aperçut Lyderic, il alla à lui et lui serra la main d'un air triomphant; quant à Brunehilde, elle parut, au contraire, honteuse et attristée, et comme ne pouvant se pardonner la victoire que son mari avait remportée sur elle.

Avec la faiblesse de la femme, ses petites passions étaient aussi venues à Brunehilde, et cette haine instinctive qu'elle avait ressentie pour Chrimhilde s'augmenta bientôt au point que les deux femmes ne pouvaient se rencontrer sans échanger l'une avec l'autre des paroles piquantes.

Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent dans le nord du pays des Highlands, et Gunther fut obligé de quitter sa capitale pour aller les apaiser.

Il prit donc congé de Lyderic et dè Chrimhilde, laissant à Brunehilde le soin de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité.

Mais Brunehilde ne se vit pas plus tôt seule, qu'elle traita Lyderic et Chrimhilde avec une hauteur à laquelle ni l'un ni l'autre n'étaient habitués.

Ce n'était rien pour Lyderic, qui croyait savoir la cause de ce mépris apparent; mais il n'en était

point ainsi de Chrimhilde, qui ressentait doublement, pour elle et pour son mari, les insultes qu'on lui faisait.

Enfin, ces insultes lui devinrent insupportables, et elle résolut de s'en venger.

Alors, comme vint le saint jour du dimanche, sans rien dire à son mari de ce qu'elle allait faire, elle passa à son doigt l'anneau et serra autour de sa taille la ceinture que Lyderic avait trouvés chez Brunehilde pendant la nuit où il avait lutté avec elle, et, étant partie pour l'église en même temps que Brunehilde, au moment d'y entrer, elle prit le pas sur elle. Alors Brunehilde l'arrêta.

— Depuis quand, lui dit-elle, la vassale prend-elle le pas sur la reine ?

— Depuis, répondit Chrimhilde, que je porte cette ceinture et cet anneau.

A ce geste, Brunehilde jeta un cri et tomba évanouie entre les bras de ses femmes ; quant à Chrimhilde, elle entra avec assurance dans l'église et s'agenouilla à la place d'honneur.

Mais elle n'y fut pas plus tôt, qu'elle se rappela qu'elle avait manqué à la promesse qu'elle avait

faite à son mari, et qu'elle calcula avec effroi quelles pouvaient être les suites terribles de sa désobéissance : aussi, à peine le saint sacrifice de la messe fut-il terminé, qu'elle rentra au palais et qu'ayant été trouver Lyderic, elle le supplia de partir à l'instant même, ne pouvant pas, lui dit-elle, endurer plus longtemps les humiliations que lui faisait subir sa belle-sœur.

Lyderic, qui n'était point fâché de mettre un terme à toutes ces dissensions, fixa son départ au lendemain, et se présenta chez Brunehilde pour prendre congé d'elle.

Mais Brunehilde refusa de le recevoir, et Lyderic, prenant ce refus pour une nouvelle insulte, au lieu d'attendre le lendemain, partit le soir, sans même écrire à Gunther pour lui apprendre la cause de son départ.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis que Lyderic et Chrimhilde avaient quitté la capitale des Highlands, lorsque Gunther y rentra, après avoir heureusement apaisé les troubles qui l'avaient appelé dans le nord de ses États.

Son premier soin fut de se rendre auprès de la

reine ; mais, au lieu de la voir toute joyeuse ainsi qu'il s'y attendait, il la retrouva en larmes, et, comme il s'avançait vers elle pour la serrer dans ses bras, elle tomba à ses genoux, en lui demandant vengeance contre Lyderic.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Gunther étonné.

— Sire, répondit Brunehilde, il m'a insultée grièvement, et vous a insulté plus grièvement encore ; car, s'étant procuré, je ne sais comment, la ceinture et l'anneau que vous m'avez dérobés pendant la nuit, il les a donnés à Chrimhilde, en lui disant que c'était lui qui me les avait pris ; et vous savez bien le contraire, monseigneur, puisque vous avez été un an sans me les pouvoir enlever.

Gunther devint très-pâle, car il crut qu'il avait été trahi par Lyderic ; et, relevant sa femme :

— C'est bien, lui répondit-il ; mais n'avez-vous parlé de cela à personne ?

— A personne que vous, monseigneur, dit Brunehilde.

— Eh bien, continuez d'être aussi discrète répondit Gunther, et, sur mon âme, vous serez vengée.

Et Brunehilde, la fière reine, se releva à demi consolée, à la seule idée de la vengeance que lui promettait Gunther.

Cependant, comme Gunther était brave, sa première idée fut de se venger bravement en accusant Lyderic de mensonge et en l'appelant en combat particulier ; mais aussi, comme il connaissait, pour les avoir éprouvés à son profit, la force et le courage de Lyderic, il résolut de prendre, avant d'en venir à ce combat, toutes les précautions que pouvait lui offrir la prudence réunie à la loyauté.

La plus urgente de ces précautions était de se procurer une armure à l'épreuve de la lance et de l'épée; mais, ne s'en rapportant à personne du choix de cette armure, il se mit un matin en route pour aller la commander lui-même au forgeron Mimer.

Au bout de cinq ou six jours de marche, Gunther arriva donc à la forge, où il trouva Mimer Hagen et les autres compagnons, qui continuaient de forger les plus belles et les plus fortes armes qui se pussent voir.

Gunther leur expliqua minutieusement son ar-

mure telle qu'il la voulait, et promit de la payer un tel prix, que maître Mimer et ses compagnons, voulant de leur côté faire de leur mieux, demandèrent à Gunther contre qui il voulait se servir de cette armure, afin d'en proportionner la force à celle de l'adversaire qu'ils devaient connaître, quel qu'il fût, tous les chevaliers de l'Occident se fournissant chez eux.

Gunther répondit que cet adversaire était Lyderic, premier comte de Flandre.

Alors Mimer secoua la tête ; et, comme Gunther lui demandait ce que signifiait ce geste :

— Seigneur chevalier, répondit-il, vous avez là une méchante besogne : il n'y a si bonne armure qui puisse vous défendre contre l'épée Balmung, qui a été forgée sur cette enclume par Lyderic lui-même, et il n'y a si bonne épée qui puisse blesser Lyderic, car il a tué le dragon dont le sang rend invulnérable, et, comme le chevalier Achille, il n'y a qu'une place du corps où on puisse le frapper, car il s'est baigné dans le sang du dragon, et, à l'exception d'un endroit où est tombée une feuille de tilleul, il a tout le corps couvert d'une écaille

qui, toute fine qu'elle est, est plus impénétrable que le plus impénétrable acier.

— Et à quel endroit cette feuille est-elle tombée? demanda Gunther.

— Voilà ce que j'ignore, répondit le forgeron.

Alors Hagen, le premier compagnon, qui, comme on se le rappelle, avait donné à Mimer le conseil d'envoyer Lyderic à la forêt Noire, s'avança et dit à Gunther :

— Sire chevalier, avec les traîtres, il faut agir traitreusement. Si vous voulez me donner la moitié de la somme dont vous comptiez payer l'armure, et donner l'autre moitié à maître Mimer, je me charge de vous débarrasser de Lyderic, et, quand il sera mort, vous conquerrez ses États.

— Et quel moyen comptez-vous employer pour cela?

— Cela me regarde, monseigneur; rapportez-vous-en à moi, répondit Hagen.

— Eh bien, soit, dit Gunther, faites comme vous l'entendrez; voici la moitié de la somme que je comptais mettre à l'armure; l'autre moitié vous sera payée quand vous m'aurez débarrassé de Lyderic.

C'est ainsi que fut fait le pacte entre Gunther roi des Highlands, le forgeron Mimer et son premier compagnon Hagen.

Le même jour, Gunther repartit pour sa capitale, et Hagen, ayant pris son long bâton à la main et portant son paquet sur son dos, s'achemina vers le château de Buck.

Il y arriva le troisième jour, et demanda à parler au comte Lyderic ; et Lyderic, ayant appris qu'un voyageur demandait à lui parler, ordonna que ce voyageur fût amené devant lui.

A peine l'eut-il aperçu, qu'il reconnut Hagen, le premier compagnon de maître Mimer.

Comme Lyderic avait une mémoire tout à fait oublieuse du mal, il reçut admirablement bien Hagen, et lui demanda ce qui l'amenait à sa cour.

Hagen répondit que, s'étant pris de querelle avec maître Mimer pour affaire de son état, il l'avait quitté, et que, ayant résolu d'aller offrir ses services comme armurier à quelque noble seigneur, il avait pensé avant tout à son ancien camarade de forge, et venait en toute humilité mettre ses petits moyens à sa disposition.

Or, comme Lyderic savait que Hagen était, après maître Mimer, le premier armurier qui existât, il le retint à l'instant même à son service, et lui confia la surveillance de toutes ses forges et de toutes ses armureries.

Cette importante acquisition fut vue d'un très-bon œil par tout le monde, excepté par Peters, car il connaissait le mauvais naturel de Hagen et la haine qu'il portait à son maître; mais Lyderic ne fit que rire de ses inquiétudes, et Hagen fut installé au château dans l'emploi qui avait été créé pour lui.

Quelques jours après, Lyderic reçut de Gunther une lettre qui lui annonçait que l'insurrection avait fait de tels progrès dans ses États, qu'il le suppliait de venir à son secours avec ses meilleurs chevaliers.

A l'instant même, Lyderic, oubliant la mésintelligence qui régnait entre les deux reines, ordonna que tout fût prêt le plus tôt possible, et commanda à ses cent meilleurs hommes d'armes de s'appareiller de leur mieux pour l'accompagner dans le royaume des Highlands.

Cet ordre avait répandu la joie dans le comté de Flandre, car, pour ces hommes de fer, la guerre était une fête; il n'y eut que la vieille princesse et Chrimhilde qui, l'une par pressentiment maternel, et l'autre par connaissance du caractère de son frère, virent avec peine cette excursion.

Or, il arriva que Chrimhilde ayant exposé assez haut ses craintes pour être entendue de Hagen, celui-ci s'approcha d'elle et lui dit :

— Noble dame, je sais ce qui cause vos inquiétudes : votre époux est invulnérable par tout le corps, excepté en un seul endroit où est tombée une feuille de tilleul, et vous craignez qu'il ne soit frappé justement en cet endroit; mais, si vous voulez faire une marque à son vêtement à cet endroit, je le suivrai par derrière, et j'écarterai tous les coups qui pourraient le menacer.

Chrimhilde accueillit cette offre comme une inspiration du ciel, remercia Hagen, et promit qu'elle broderait une petite croix sur la partie de l'habit qui couvrait la partie vulnérable, afin que Hagen pût défendre cette partie.

C'était tout ce que voulait celui-ci.

Au jour fixé, Lyderic et ses cent hommes d'armes étaient prêts; et, selon son habitude, le comte de Flandre n'avait d'autre arme que son épée : il était vêtu d'un pourpoint que lui avait fait Chrimhilde, et sur lequel, au-dessous de l'épaule gauche, était brodée une petite croix.

Au moment du départ, Peters vint supplier le comte de ne point emmener Hagen; mais Hagen, dans une guerre, était un homme trop précieux par son habileté à fabriquer et à réparer les armes, pour que Lyderic s'en privât; aussi ne fit-il que rire des craintes de Peters, et constitua-t-il Hagen intendant général de son armurerie.

Lyderic prit congé de sa mère et de sa femme, avec sa confiance ordinaire dans la fortune : il avait l'épée Balmung, dont il connaissait la trempe; il avait le fouet d'or du roi des Niebelungen; enfin, il avait le casque qui rend invisible : c'était, avec son courage, des garanties plus que suffisantes pour la victoire.

X

Le comte de Flandre et ses cent hommes marchèrent trois jours, puis ils s'embarquèrent sur des vaisseaux que Lyderic avait fait préparer; de sorte qu'au bout de huit jours de son départ du château de Buck, il abordait dans la capitale des Highlands.

Lyderic fut fort étonné; car, au lieu de trouver les États du roi Gunther dans le trouble et la désolation, comme celui-ci lui avait écrit qu'ils étaient, ils les trouva en fête de ce que la révolte était apaisée.

Au reste, le roi Gunther attendait Lyderic sur le rivage, et il lui fit l'accueil qu'avait droit d'attendre un ami si diligent à porter secours.

Lyderic trouva tout préparé pour une grande chasse que Gunther donnait en l'honneur de son beau-frère.

Cette chasse devait avoir lieu le lendemain même de son arrivée ; de sorte que Lyderic ne fit que coucher dans la capitale du roi des Highlands, et, dès le lendemain matin, partit avec Gunther pour une grande forêt, au centre de laquelle était fixé le rendez-vous.

Quant aux cent chevaliers, ils restèrent dans la capitale, et Gunther ordonna aux gens de sa cour de leur faire grande chère, comme lui-même faisait au maître.

Hagen et Peters accompagnèrent seuls Lyderic.

Comme la forêt était peu distante de la capitale, on y arriva à sept heures du matin, et l'on se mit en chasse aussitôt ; les piqueurs avaient détourné un ours.

Au bout d'une heure ou deux de chasse, l'ours, fatigué, s'accula et tint aux chiens ; alors les piqueurs sonnèrent leurs fanfares et les chasseurs accoururent.

Gunther allait le charger l'épée à la main, lors-

que Lyderic proposa de le prendre vivant, afin d'en faire don à la princesse Brunehilde.

Alors, comme personne n'osait se charger de la capture, il se fit donner des cordes, descendit de cheval, alla droit à l'ours, qui se levait sur ses pattes de derrière.

C'était ce que demandait Lyderic : il prit l'animal à bras-le-corps, et, l'ayant terrassé, il lui lia les quatre pattes et le museau, le chargea sur son épaule; et, comme tous les chevaux regimbaient quand on voulait le leur mettre sur le dos, il continua de le porter jusqu'à l'endroit où l'on devait trouver le déjeuner.

Le déjeuner était fidèlement arrivé à son poste, et il était riche et copieux, comme il convenait à des chasseurs affamés ; mais, par un oubli étrange, le vin manquait. Gunther gronda fort tous les serviteurs, qui rejetèrent la faute les uns sur les autres. Mais, comme cela ne remédiait en rien à l'affaire, le roi eut l'air de se rappeler qu'on était passé, en venant, près d'une si claire fontaine, que chacun avait voulu y boire; il ordonna alors aux serviteurs d'aller y puiser de l'eau ; mais, comme

Lyderic était échauffé de son combat avec l'ours, il n'eut point la patience d'attendre, et se mit à courir vers la fontaine. C'était l'occasion qu'attendait Hagen ; aussi le suivit-il, dans l'intention apparente de le servir au besoin.

En arrivant près de la fontaine, Lyderic posa sa lance contre un saule qui l'ombrageait, et, pour être encore plus à son aise, se débarrassa de son casque et de son épée. Alors il s'agenouilla, et, baissant la tête, il but à même la source.

Hagen profita de ce moment, prit contre le saule la lance de Lyderic, et, guidé par la croix que Chrimhilde avait brodée elle-même sur son habit, il la lui enfonça au-dessous de l'épaule gauche de toute la longueur du fer.

Lyderic jeta un cri et se releva; puis, quoique atteint mortellement, il saisit Balmung, et, comme un lion blessé et qui épuise sa vie dans un dernier effort de vengeance, il rejoignit Hagen en trois bonds, et, d'un seul coup de Balmung, il lui fendit la tête si profondément, que les deux parties tombèrent sur chaque épaule.

Aussitôt il se retourna et aperçut Peters, qui, re-

doutant quelque trahison, avait suivi Hagen, mais qui était arrivé trop tard : il voulut parler pour lui adresser quelque suprême recommandation, mais il ne put que lui faire de la main signe de s'enfuir, et il tomba mort près du cadavre de son assassin.

Peters comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car il était évident que la vengeance de Gunther ne s'arrêterait point là : il s'orienta donc en jetant un coup d'œil sur les nuages, et, guidé par la direction du vent, il prit sa course vers la mer.

Arrivé sur le rivage, comme il vit qu'on le poursuivait, il s'élança la tête la première dans les flots, et, ayant gagné à la nage une des galères flamandes qui étaient à l'ancre, il raconta ce qui venait d'arriver au capitaine, qui donna aussitôt l'ordre d'appareiller et fit voile vers le port le plus près, qui était celui de Blankenberghe.

La désolation fut grande au château de Buck lorsqu'on y apprit la fatale nouvelle.

Chrimhilde se jeta aux genoux de la vieille princesse en lui demandant pardon, car c'était elle qui doublement avait tué Lyderic : la première fois par

son orgueil, la seconde fois par sa confiance.

Heureusement, Ermengarde était un cœur puissant et religieux; et, toute brisée qu'elle était de la perte de son fils, elle songea qu'il fallait avant tout se mettre en mesure contre de nouveaux malheurs; et, ayant fait proclamer à l'instant la mort de Lyderic et la trahison de Gunther, elle appela tous les Flamands à la défense de leur jeune comte; puis elle envoya un messager au roi Dagobert, en lui faisant savoir le besoin qu'elle allait avoir de son secours.

En effet, huit jours à peine s'étaient écoulés, que Gunther débarqua avec une armée considérable dans le port de l'Écluse.

Quelle que fût l'activité qu'eût déployée la bonne dame Ermengarde, la situation n'en était pas moins critique.

Les cent chevaliers que Lyderic avait emmenés avec lui et qui étaient les plus braves de sa principauté de Dijon et de sa comté de Flandre, avaient été faits prisonniers au moment où ils s'y attendaient le moins, sans avoir même pu se défendre; et le messager envoyé à la cour des Francs avait

répondu que le roi Dagobert venait de mourir, et que son fils Sigebert, qui avait hérité de la France orientale, étant en guerre avec Clovis, son frère, qui avait hérité de la France occidentale, il ne pouvait, malgré le grand désir qu'il en avait, distraire aucune troupe de son armée.

Les deux pauvres femmes en étaient donc réduites à leurs propres forces, et ces forces, qui étaient peu de chose, étaient encore moralement fort diminuées par l'absence d'un chef qui pût donner de l'unité à la défense.

Cependant Gunther et son armée avançaient toujours : le prétexte qu'il donnait à son agression était que, le jeune comte Andracus étant mineur, il venait, comme son oncle, réclamer la régence de sa comté.

Mais, comme tout le monde savait qu'il était l'assassin du père, personne ne se laissait prendre à son apparente amitié pour le fils. Ermengarde et Chrimhilde avaient rassemblé autour d'elles, et pour la défense du château de Buck, tout ce qu'elles avaient pu réunir d'hommes d'armes et de serviteurs; et, sans autre espoir qu'en Dieu, elles

priaient agenouillées de chaque côté du berceau du jeune comte, lorsqu'on vint leur annoncer qu'un chevalier sans couronne à son casque et sans armoiries à son bouclier, et qui cependant paraissait familier avec les armes, demandait à être introduit devant elles.

Dans une circonstance semblable, aucun secours n'était à dédaigner : Chrimhilde et Ermengarde donnèrent l'ordre que le chevalier fût introduit devant elles.

L'inconnu était un homme d'une haute et puissante stature, et qui paraissait, comme l'avait dit son introducteur, familier avec les armes.

La visière de son casque était baissée ; mais une barbe blanche qui passait par l'ouverture inférieure indiquait que, si celui qui se présentait avait perdu quelque chose du côté de la force, il avait dû gagner du côté de l'expérience.

Il s'inclina devant les deux femmes, et, abordant sans détour le sujet qui l'amenait, il leur dit qu'ayant appris la situation déplorable où elles se trouvaient, il était venu leur offrir son secours, espérant qu'il ne serait point méprisé par elles.

quelque faible qu'il fût, et offrant, si elles avaient quelque défiance, de jurer sur l'Évangile qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la défense des droits du jeune comte.

Il y avait dans la voix de l'inconnu une telle expression de vérité, que, quoique les deux femmes ignorassent encore si son courage et son expérience répondaient à la confiance qu'il leur avait inspirée, elles acceptèrent ses services, lui disant qu'elles tenaient pour inutile tout autre serment que sa seule parole, et elles lui remirent la défense du château avec le commandement de leur petite armée.

Aussitôt, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, le chevalier inconnu salua les deux dames et descendit dans la cour faire ses dispositions.

Là, ayant réuni tout son monde, il vit qu'il pouvait disposer de douze cents hommes d'armes, sans compter les serviteurs et les valets, et, dès lors, les voyant animés du meilleur esprit, il résolut, quoique l'armée qui venait l'attaquer fût quatre fois plus nombreuse que la sienne, de ne point l'attendre derrière ses murs, mais d'aller au-devant d'elle dans la forêt.

En conséquence, il laissa, pour la défense du château, une centaine d'hommes d'armes avec tous les valets et les serviteurs, et, avec le reste, il s'apprêta à marcher à l'ennemi.

Au moment de partir, un vieux garde lui offrit de lui servir de guide; mais le chevalier inconnu lui répondit qu'ayant été élevé non loin de cette forêt, toutes les routes lui en étaient familières.

En effet, aux premières dispositions qu'il fit, les soldats reconnurent qu'il avait une science des lieux au moins égale à la leur, et leur confiance en lui s'en augmenta encore.

Le chevalier inconnu disposa son armée à l'endroit même où, vingt-trois ans auparavant, le comte Salwart avait été assassiné, et la comtesse Ermengarde faite prisonnière.

C'était un défilé qui semblait fait exprès pour une embuscade, et où deux cents hommes pouvaient lutter contre deux mille.

A peine les dispositions étaient-elles prises, que l'on aperçut l'armée de Gunther, qui, se reposant sur sa force numérique, et surtout sur le peu de résistance qu'on lui avait opposé jusque-là, s'avan-

çait pleine de confiance et sans prendre d'autre précaution que de se faire précéder d'une avant-garde. Le chevalier inconnu laissa passer cette avant-garde ; puis, lorsque l'armée tout entière fut engagée dans le défilé, il donna le signal convenu, et les Highlands se virent écrasés par des rochers, sans qu'ils pussent même distinguer la main vengeresse qui les poussait sur eux.

En même temps, et lorsqu'il vit que le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs, le chevalier inconnu les attaqua lui-même de front, avec un grand bruit de cors et de fanfares, qui, répété par les échos de la forêt, pouvait faire croire à un nombre de soldats triple de celui qu'il avait réellement.

Gunther paya bravement de sa personne ; mais les dispositions étaient trop bien prises pour que la victoire restât longtemps incertaine.

Après un combat de deux heures, l'armée des Highlands fut mise en fuite et taillée en pièces, et Gunther lui-même, pressé vivement, parvint à grand'peine à se sauver avec une centaine d'hommes. Arrivé au bord de la mer, il se jeta dans un

de ses navires, et, tout honteux de sa défaite, regagna nuitamment sa capitale.

Les vainqueurs rentrèrent au château, rapportant aux deux femmes cette bonne nouvelle, mais rapportant le chevalier inconnu blessé à mort.

Elles allèrent au-devant de leur libérateur, qui, en les voyant s'approcher de lui, leva la visière de son casque, et elles reconnurent Phinard, le vieux prince de Buck, qui, trois ans auparavant, avait fait à Lyderic la cession de ses États, et s'était retiré dans la forêt pour y accomplir la pénitence qu'il s'était imposée.

Au fond de sa retraite, il avait appris le danger que couraient les deux princesses et le jeune comte; il avait alors revêtu une dernière fois les armes mondaines pour venir à leur secours.

Dieu avait béni son entreprise, et, par un jeu du hasard ou plutôt par une permission de la Providence, l'expiation avait eu lieu à l'endroit même où avait été commis le crime.

Phinard expira le lendemain, priant les deux princesses de ne pas lui chercher une autre tombe que celle qui avait été creusée miraculeusement

pour lui dans la cour déserte pendant la nuit qui avait amené sa conversion. Il y fut enterré selon ses désirs. Dieu ait son âme !

Quant au jeune comte Andracus, il régna pendant longues années avec joie et honneur, et eut un fils, qui fut monseigneur Baudouin Ier, surnommé Baudouin aux Côtes-de-fer.

Ceci est la véritable légende de Lyderic, premier comte de Flandre.

FIN

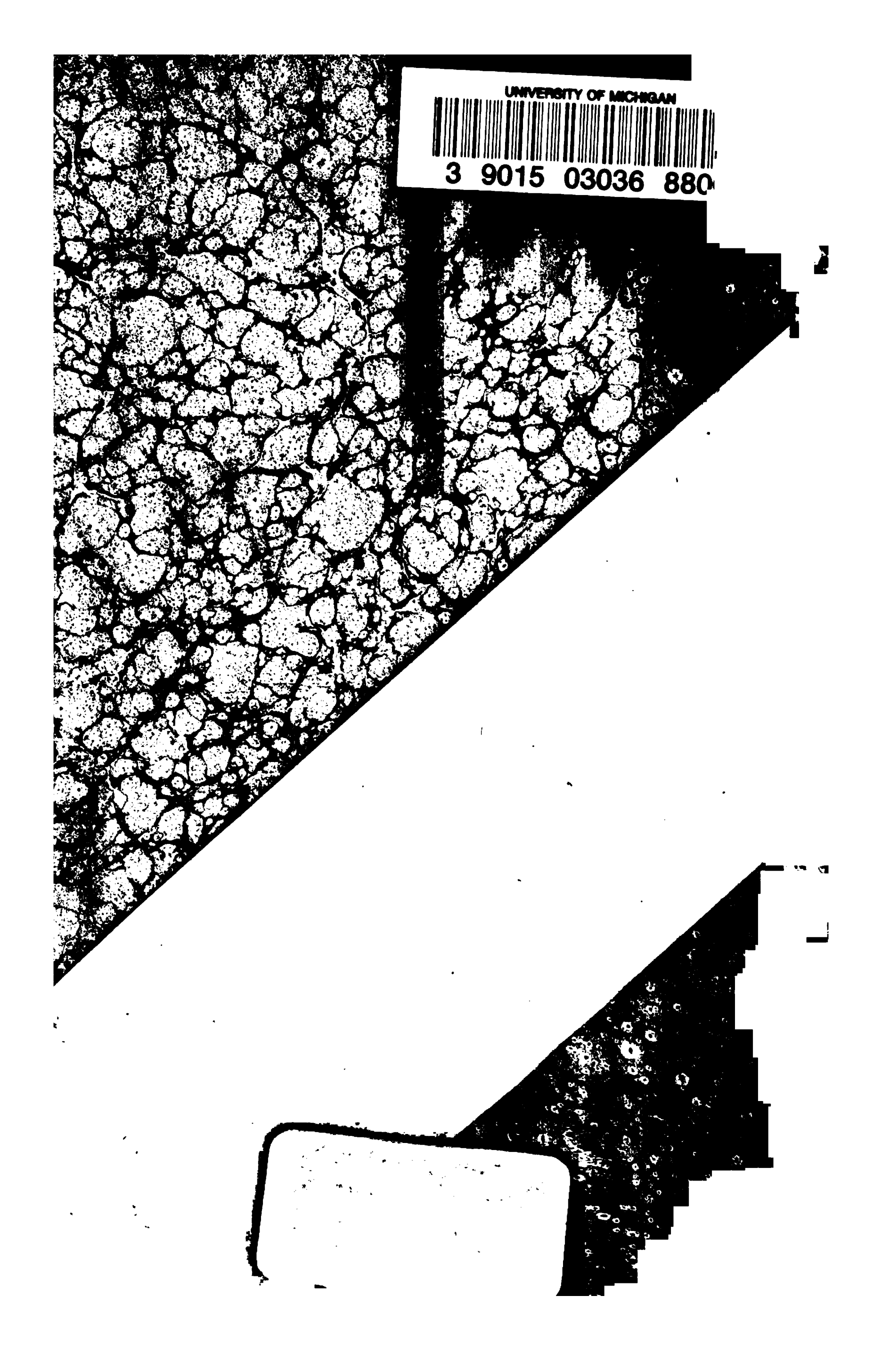
TABLE

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE

FIN DE LA TABLE.

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03036 880